Coll. spec.

La RENOMMEE eleve le Portrait de Sr EUVREMOND dans l
nuées, soutenu par L'INDUSTRIE et L'ERUDITION montre le g
Genie de ce Savant a L'HISTOIRE, pour en conserver la Memo
a la Posterité.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT EVREMOND,

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR.

Par Monsieur DES MAIZEAUX, *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME SECOND.

M. DCC. XL.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1917
.S5
1740
v. 2

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE TOME SECOND

REfléxions sur les divers Génies du Peuple Romain, dans les divers temps de la République, *page* 1.

CHAP. I. *De l'Origine fabuleuſe des Romains, & de leur Génie ſous les premiers Rois.* ibid.

CHAP. II. *Du Génie des premiers Romains dans les commencemens de la République.* 9

CHAP. III. *Des premieres Guerres des Romains.* 12

CHAP. IV. *Contre l'opinion de Tite-Live ſur la Guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains.* 15

CHAP. V. *Le Génie des Romains dans le temps que Pyrrhus leur fit la Guerre.* 22

CHAP. VI. *De la premiere Guerre de Carthage.* 31

CHAP. VII. *De la ſeconde Guerre Punique.* 37

CHAP. VIII. *Du Génie des Romains vers la fin de la ſeconde Guerre de Carthage.* 59

CHAP. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV. 73, 74, 75

CHAP. XVI. *D'Auguſte ; de ſon Gouvernement, & de ſon Génie.* 75

CHAP. XVII. *De Tibere & de ſon Génie.* 93

Jugement ſur Céſar & ſur Alexandre. 103

Sonnet. *Qu'avez-vous plus, Deſtins, à me faire endurer, &c.* 120

A Madame ***. Stances. *Il me souvient de mes plaisirs, &c.* ibid.
Sur la complaisance que les Femmes ont en leur Beauté. 122
Jugement sur Seneque, Plutarque & Pétrone. 127
La Matrône d'Epheſe. 150
Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le Pere Canaye. 156
Conversation de M. d'Aubigny avec M. de Saint-Evremond. 169
Sir Politick Would-be, Comédie à la maniére des Anglois. 175
Le Prophete Irlandois. Nouvelle. 319
Lettre à M. le Maréchal de Grammont. 336
A Madame de Comminges, sur ce qu'elle dit un jour à M. d'Aubigny, qu'elle aimeroit mieux avoir été Hélene, que d'être une Beauté médiocre. *Stances.* 337
A M. le Chevalier de Grammont. 340
Sur la mort de la belle Marion de Lorme. *Stances.* 342
Lettre à M. le Marquis de Créqui. 344
Lettre à M. le Marquis de Lionne, qui m'avoit fait dire de lui envoyer une Lettre qu'il pût montrer au Roi. 350
Idée de la Femme, qui ne se trouve point, & qui ne se trouvera jamais. *ibid.*
Lettre à M. le Comte de Lionne. 359
Au même. 364
Au même. 367
Au même. 369
Observations sur Salluste & sur Tacite. 373
Dissertation sur la Tragédie de Racine, intitulée *Alexandre le Grand.* 383

Fin de la Table des Pieces du Tome second.

RÉFLÉXIONS
SUR LES DIVERS GÉNIES DU PEUPLE ROMAIN,
Dans les differens temps de la République.

CHAPITRE PREMIER.
De l'Origine fabuleuſe des Romains, & de leur Génie ſous les premiers Rois.

IL eſt de l'origine des Peuples, comme des Généalogies des particuliers: on ne peut ſouffrir des commencemens bas & obſcurs. Ceux-ci, vont a la chimére; ceux-là, donnent dans les fables. Les hommes ſont naturellement déſe-

êtueux & naturellement vains. Parmi eux les Fondateurs des Etats, les Legiſlateurs, les Conquérans, peu ſatisfaits de la condition humaine, dont ils connoiſſoient les foibleſſes & les défauts, ont cherché bien ſouvent hors d'elle les cauſes de leur mérite; & de-là vient que les anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque Dieu, dont ils ſe diſoient deſcendus, ou dont ils reconnoiſſoient une protection particuliere. Quelques-uns ont fait ſemblant d'en être perſuadés, pour perſuader les autres, & ſe ſont ſervis ingénieuſement d'une tromperie avantageuſe, qui donnoit de la vénération pour leur perſonne, & de la ſoumiſſion pour leur puiſſance.

Il y en a eu qui s'en ſont flattés ſérieuſement. Le mépris qu'ils faiſoient des hommes, & l'opinion préſomptueuſe qu'ils avoient de leurs grandes qualités, leur a fait chercher chimériquement une origine différente de la nôtre; mais il eſt arrivé plus ſouvent que les Peuples, pour ſe faire honneur, & par un eſprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien ſervis, ont donné cours à cette ſorte de Fables.

Les Romains n'ont pas été exemts de cette vanité. Ils ne ſe ſont pas contentés de vouloir appartenir à Vénus par Enée conducteur des Troyens en Italie; ils ont rafraîchi leur alliance avec les Dieux par la fabuleuſe naiſ-

ſance de Romulus, qu'ils ont cru fils du Dieu Mars, & qu'ils ont fait Dieu lui-même après ſa mort. Son ſucceſſeur Numa n'eut rien de divin en ſa race; mais la ſainteté de ſa vie lui donna une communication particuliere avec la Déeſſe Egerie, & ce commerce ne lui fut pas d'un petit ſecours pour établir ſes cérémonies. Enfin les Deſtins n'eurent autre ſoin que de fonder Rome, ſi on les en croit. Juſques-là qu'une providence induſtrieuſe voulut ajuſter les divers génies de ſes Rois aux différens beſoins de ſon peuple.

Je hai les admirations fondées ſur des contes, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choſes vraies à admirer chez les Romains, que c'eſt leur faire tort que de les vouloir favoriſer par des fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'eſt les ſervir. Dans ce deſſein, il m'a pris envie de les conſidérer par eux-mêmes, ſans aucun aſſujettiſſement à des folles opinions laiſſées & reçûes. Le travail ſeroit ennuyeux, ſi j'entrois exactement dans toutes les particularités; mais je ne m'amuſerai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de ſuivre le génie de quelques temps mémorables, & l'eſprit différent dont on a vû Rome diverſement animée.

Les Rois ont eu ſi peu de part à la grandeur du Peuple Romain, qu'ils ne m'obligent

pas à des considérations fort particulieres. C'est avec raison que les Historiens ont nommé leurs régnes, *l'enfance de Rome*; car elle n'a eu sous eux qu'un très-foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu, il suffira de savoir que sept Rois, au bout de deux cens tant d'années, n'ont pas laissé un Etat beaucoup plus grand que celui de Parme ou de Mantoue. Une seule bataille gagnée aujourd'hui en des lieux serrés, donneroit plus d'étendue.

Pour ces talens divers & singuliers qu'on attribue à chacun par une mystérieuse providence, il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vû le successeur avoir les qualités de celui qui l'avoit précedé. L'un ambitieux & agissant, a mis tout le mérite dans la guerre: l'autre qui aimoit naturellement le repos, s'est crû le plus grand politique du monde, de se conserver dans la paix. Celui-là faisoit de la justice sa principale vertu: celui-ci n'a eu de zéle que pour ce qui regarde la Religion. Ainsi, chacun a suivi son naturel, & s'est plû dans l'exercice de son talent; & il est ridicule de faire une espece de miracle d'une chose si ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuse au Peuple Romain, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroissement qu'a eu Rome

ſous les Rois: car il n'y a rien qui empêche tant le progrès que cette différence de génie, qui fait quitter bien ſouvent le véritable intérêt qu'on n'entend point, par un nouvel eſprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux, & ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces inſtitutions nouvelles auroient toutes leur utilité, il arrive de la diverſité des applications, que diverſes choſes ſont bien commencées, ſans pouvoir être heureuſement achevées.

La diſpoſition étoit toute entiere à la guerre ſous Romulus. On ne fit autre choſe ſous Numa, que d'établir des Pontifes & des Prêtres. Tullus Hoſtilius eut de la peine à tirer les hommes d'un amuſement ſi doux, pour les tourner à la diſcipline militaire. Cette diſcipline n'étoit pas encore établie, qu'on vit Ancus ſe porter aux commodités & aux embelliſſemens de la Ville. Le premier Tarquin, pour donner plus de dignité au Sénat, & plus de majeſté à l'Empire, inventa les ornemens, & donna les marques de diſtinction. Le ſoin principal de Servius fut de connoître exactement le bien des Romains, & de les diviſer par Tribus ſelon leurs facultés, pour contribuer avec juſtice & proportion aux neceſſités publiques. » Tarquin le Superbe, dit Florus, » rendit un grand ſervice à ſon pays, quand » il donna lieu, par ſa tyrannie, à l'établiſſement

» de la République (1). C'eſt le diſcours d'un Romain, qui pour être né ſous des Empereurs, ne laiſſa pas de préferer la liberté à l'Empire. Mon ſentiment eſt qu'on peut bien admirer la République, ſans admirer la maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces Rois, il eſt certain que chacun a eu ſon talent particulier; mais pas un d'eux n'eut une capacité aſſez étendue. Il falloit à Rome de ces grands Rois qui ſavent embraſſer toutes choſes par une ſuffiſance univerſelle. Elle n'auroit pas eu beſoin d'emprunter de differens Princes les diverſes inſtitutions qu'un même auroit pû faire aiſément durant ſa vie.

Le regne de Tarquin eſt connu de tout le monde, auſſi-bien que l'établiſſement de la liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étoient ſes qualités principales. Il manquoit d'habileté à conduire ſa tyrannie. Pour définir ſa conduite en peu de mots, il ne ſavoit ni gouverner ſelon les loix, ni régner contre.

Dans un état ſi violent pour le Peuple, & ſi mal ſûr pour le Prince, on n'attendoit qu'une occaſion pour ſe mettre en liberté, quand

(1) *Poſtremo, Superbi illius importuna dominatio nonnihil, immo vel plurimum profuit. Sic enim effectum eſt ut agitatus injuriis populus cupiditate libertatis incenderetur.* FLORUS, Epitome rerum Romanarum, *Lib. I. cap.* 8,

la mort de la miſérable Lucrece la fit naître. Cette Prude farouche à elle-même, ne put ſe pardonner le crime d'un autre : elle ſe tua de ſes propres mains, après avoir été violée par Sextus (1), & remit en mourant la vengeance de ſon honneur à Brutus & à Collatin. Ce fut là que ſe rompit la contrainte des humeurs aſſemblées depuis ſi long-temps, & juſques alors retenues.

Il n'eſt pas croyable quelle fut la conſpiration des eſprits à venger Lucrece. Le peuple à qui tout ſervoit de raiſon, fut plus animé contre Sextus de la mort que Lucrece ſe donna, que s'il l'eût tuée véritablement lui-même ; & comme il arrive dans la plûpart des choſes funeſtes, la pitié ſe mêlant à l'indignation, chacun augmentoit l'horreur du crime par la compaſſion qu'on avoit de cette grande vertu ſi malheureuſe.

Vous voyez dans Tite-Live juſqu'aux moindres particularités de l'emportement & de la conduite des Romains (2) : mélange bizarre de fureur & de ſageſſe ordinaire dans les grandes révolutions, où la violence produit les mêmes effets que la vertu héroïque, quand la diſcipline l'accompagne. Il eſt certain que

(1) Fils aîné de Tarquin le Superbe. Voyez l'Article de LUCRECE dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

(2) TITE-LIVE, Liv. I, Chap. 59.

Brutus se servit admirablement des dispositions du peuple (1) : mais de le bien définir, c'est une chose assez difficile.

La grandeur d'une République admirée de tout le monde, en a fait admirer le fondateur, sans examiner beaucoup ses actions. Tout ce qui paroît extraordinaire, paroît grand, si le succès est heureux : comme tout ce qui est grand paroît fou, quand l'évenement est contraire. Il faudroit avoir été de son siécle, & même l'avoir pratiqué, pour savoir s'il fit mourir ses enfans par le mouvemeut d'une vertu héroïque, ou par la dureté d'une humeur farouche & dénaturée.

Je croirois, pour moi, qu'il y a eu beaucoup de dessein en sa conduite. La profonde dissimulation dont il usa sous le regne de Tarquin, me le persuade, aussi-bien que son adresse à faire chasser Collatinus du Consulat. Il peut bien être que les sentimens de la liberté lui firent oublier ceux de la nature. Il peut être aussi que sa propre sûreté prévalût sur toutes choses; & que dans ce dur & triste choix de se perdre ou de perdre les siens, un intérêt si pressant l'emporta sur le salut de sa famille. Qui sait si l'ambition ne s'y trouva pas mêlée? Collatinus se ruina pour favoriser ses neveux: celui-ci se rendit maître du public par

(1) Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle, l'Article, BRUTUS, (*Lucius Junius.*)

la punition rigoureuse de ses enfans. Ce qu'on peut dire de fort assûré, c'est qu'il avoit quelque chose de farouche : c'étoit le génie du temps. Un naturel aussi sauvage que libre produisit alors, & a produit fort long-tems depuis, des vertus mal entendues.

CHAPITRE II.

Du Génie des premiers Romains dans les commencemens de la République.

DANS les premiers temps de la République, on étoit furieux de liberté & de bien public : l'amour du pays ne laissoit rien aux mouvemens de la nature. Le zéle du Citoyen déroboit l'homme à lui-même. Tantôt par une justice farouche, le pere faisoit mourir son propre fils, pour avoir fait une belle action qu'il n'avoit pas commandée : tantôt on se dévouoit soi-même, par une superstition aussi cruelle que ridicule ; comme si le but de la Societé étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger & plus à notre aise. La vaillance avoit je ne sai quoi de féroce, & l'opiniâtreté des combats tenoit lieu de science dans la guerre. Les conquêtes n'avoient encore rien de noble : ce n'étoit point

un esprit de superiorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au-dessus des autres. A proprement parler, les Romains étoient des voisins fâcheux & violens, qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs maisons, & labourer, la force à la main, les champs des autres.

Souvent le Consul victorieux n'étoit pas de meilleur condition que le peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du butin a coûté la vie : le partage des dépouilles a causé le bannissement: on a refusé d'aller à la guerre sous certains chefs ; on n'a pas voulu vaincre sous d'autres. La sédition se prenoit aisément pour un effet de la liberté, qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux Magistrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choisis.

Le génie de ce peuple étoit rustique comme farouche. Les Dictateurs se tiroient quelquefois de la charrue, qu'ils reprenoient quand l'expedition étoit achevée ; moins par le choix d'une condition tranquille & innocente, que pour être accoutumés à une sorte de vie si inculte. Pour cette frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des agréables, mais un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne desiroit point les richesses qu'on ne connoissoit pas : on se con-

tentoit de peu pour ne rien imaginer de plus : on se passoit des plaisirs dont on n'avoit pas l'idée. Cependant à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces vieux Romains pour les premieres gens de l'Univers ; car leur postérité a consacré jusqu'aux moindres de leurs actions, soit qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grands ouvrages, soit que les neveux glorieux en tout, ayent voulu que leurs ancêtres eussent les vertus quand ils n'avoient pas les grandeurs.

Je sai bien qu'on peut alleguer certaines actions d'une vertu si belle & si pure, qu'elles serviront d'exemples dans tous les siécles : mais ces actions étoient faites par des particuliers qui ne se ressentoient en rien du génie de ce temps-là, ou c'étoient des actions singulieres, qui échapant aux hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer pourtant que des mœurs si rudes & si grossieres, convenoient à la République qui se formoit. Une âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés, établissoit Rome plus fortement, que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumiere & de raison. Mais cette qualité considerée en elle-même, étoit, à vrai dire, une qualité bien sauvage, qui ne mérite de respect que par la recommandation de l'antiquité, & pour

avoir donné commencement à la plus grande puissance de l'Univers.

CHAPITRE III.

Des premieres Guerres des Romains.

LEs premieres Guerres des Romains ont été très-importantes à leur égard ; mais peu mémorables, si vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers. Il est certain que l'intérêt de la République ne pouvoit pas être plus grand, puisqu'il y alloit de retomber sous la domination des Tarquins ; puisque Rome ne se sauva du ressentiment de Coriolanus que par les larmes de sa mere ; & que la défense du Capitole fut la derniere ressource des Romains, lorsqu'après la défaite de leur armée, leur Ville même fut prise par les Gaulois. Mais considérant ces expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plûtôt des tumultes, que de véritables guerres : & à dire vrai, si les Lacédémoniens avoient vû l'espece d'art militaire que pratiquoient les Romains en ces temps-là, je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des barbares des gens qui ôtoient la bride aux chevaux, pour donner plus d'impétuosité à la cavalerie ; des gens qui se reposoient de la sûre-

té de leurs gardes sur des oyes & sur des chiens, dont ils puniſſoient la pareſſe, ou récompenſoient la vigilance. Cette façon groſſiere de faire la guerre a duré aſſez long-temps: les Romains ont fait même pluſieurs conquêtes conſidérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves & peu entendus, qui avoient affaire à des ennemis moins courageux & plus ignorans; mais parce que les Chefs s'appelloient des *Conſuls*, que les troupes ſe nommoient des *Légions*, & les ſoldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des noms, qu'à la vérité des choſes: & ſans conſidérer la difference des temps & des perſonnes, on a voulu que ce fuſſent de mêmes armées ſous Camille, ſous Manlius, ſous Cincinnatus, ſous Papyrius Curſor, ſous Curius Dentatus; que ſous Scipion, ſous Marius, ſous Sylla, ſous Pompée, & ſous Céſar.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers temps, c'eſt un grand courage, une grande auſtérité de mœurs, un grand amour pour la Patrie: une valeur égale dans les derniers, beaucoup de ſcience en ce qui regarde la guerre & en toutes choſes, mais beaucoup de corruption.

Il eſt arrivé de-là, que les gens de bien, à qui le vice & le luxe étoient odieux, ne ſe ſont pas contentés d'admirer la probité de leurs

ancêtres, s'ils n'étendoient leur admiration sur tout; sans distinguer en quoi ils avoient du mérite, & en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à se plaindre de leur siécle, ont donné mille louanges à l'antiquité, dont ils n'avoient rien à souffrir; & ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on ne voyoit plus. Les plus honnêtes gens n'ont pas manqué de discernement; & sachant que tous les siécles ont leurs défauts & leurs avantages, ils jugeoient sainement en leur ame du temps de leurs peres, & du leur propre: mais ils étoient obligés d'admirer avec le peuple, & de crier quelquefois à propos, quelquefois sans raison; *Majores nostri! Majores nostri!* comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration si générale, les Historiens ont pris aussi-tôt le même esprit de respect pour les anciens; & faisant un héros de chaque Consul, ils n'ont laissé manquer aucune vertu à quiconque avoit bien servi la République.

J'avoue qu'il y avoit beaucoup de mérite à la servir: mais c'est une chose differente de celle dont nous parlons; & on peut dire véritablement que les bons Citoyens étoient chez les vieux Romains, & les bons Capitaines chez les derniers.

CHAPITRE IV.

Contre l'opinion de Tite-Live sur la guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains. (1)

J'ADMIRE jusqu'où peut aller l'opinion qu'a Tite-Live de ces vieux Romains, & ne comprens pas comment un homme de si bon esprit, a voulu chercher une idée hors de son sujet, pour raisonner si faux sur la guerre imaginaire où il engage Alexandre. Il fait descendre en Italie ce Conquérant avec aussi peu de force qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit Roi de Macédoine. Il devoit se souvenir qu'un simple Général des Carthaginois a passé les Alpes avec une armée de quatre-vingt mille combattans.

Ce n'est pas assez, il donne autant de capacité pour la guerre à Papyrius Cursor, & à tous les Consuls de ce temps-là, qu'en eut Alexandre ; bien qu'à dire vrai ils n'en eussent qu'une connoissance très-imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les Romains aucun bon usa-

(1) Ce n'est qu'une supposition de Tite-Live ; qui examine ce qui seroit vraisemblablement arrivé si Alexandre avoit fait la guerre aux Romains. Voyez le IX. Livre de la *I. Décade*.

ge de la cavalerie. Ils ſavoient ſi peu s'en aider, qu'on la faiſoit mettre pied à terre au fort du combat, & on lui ramenoit les chevaux pour ſuivre les ennemis quand ils étoient en déroute. Il eſt certain que les Romains faiſoient conſiſter leurs forces dans l'infanterie, & comptoient pour peu de choſe le combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les Légions ſur-tout avoient un mépris pour la cavalerie des ennemis, juſqu'à la guerre de Pyrrhus, où les Theſſaliens leur donnerent lieu de changer de ſentiment. Mais celle d'Annibal leur donna de grandes frayeurs; & ces invincibles Légions en furent quelque temps ſi épouvantées, qu'elles n'oſoient deſcendre dans la moindre plaine.

Pour revenir au tems de Papyrius, on ne ſavoit, pour ainſi dire, ce que c'étoit que de cavalerie; on ne ſavoit encore ni ſe poſter, ni camper dans aucun ordre: car ils avouent eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur camp ſur celui de Pyrrhus, & qu'auparavant ils avoient toujours campé en confuſion. On n'ignoroit pas moins les machines & les ouvrages néceſſaires pour un grand ſiége: ce qui venoit, ou du peu d'invention de ce peuple nouvellement induſtrieux, ou de ce que n'y ayant preſque jamais de vieilles armées, on ne donnoit pas le loiſir aux hommes de mener les choſes à leur perfection.

Rarement

Rarement une armée passoit des mains d'un Consul dans celles d'un autre : plus rarement encore, celui qui commandoit les Légions en conservoit le commandement, son terme expiré. Ce qui étoit admirable pour la conservation de la République, mais fort opposé à l'établissement d'une bonne armée. Pour faire voir quelle étoit la jalousie de la liberté, c'est qu'après la défaite de Trasiméne, où l'on fut obligé de créer un Dictateur, Fabius à peine avoit arrêté l'impétuosité d'Annibal par la sagesse de sa conduite, qu'on lui substitua des Consuls. Il y avoit tout à redouter de la fureur d'Annibal, rien à craindre de la modération de Fabius; & cependant l'apprehension d'un mal éloigné l'emporta sur la nécessité presente.

Il est vrai que les deux Consuls se gouvernerent prudemment dans cette guerre. Ils ruinoient insensiblement Annibal, comme ils rétablissoient la République, quand par la même raison on mit en leur place Terentius Varro, un présomptueux, un ignorant, qui donna la bataille de Cannes, & la perdit; qui réduisit les Romains à une telle extrémité, que leur vertu, quelque extraordinaire qu'elle fût alors, les sauva moins que la nonchalance d'Annibal.

Il y avoit encore un autre inconvénient qui empêchoit de donner toujours aux armées

les chefs les plus capables de les commander. Les deux Consuls ne pouvant être Patriciens, & les Patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race Plebeïenne, il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au peuple, qui devoit son élection à la faveur; & celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite, se trouvoit exclus bien souvent, ou par l'opposition du peuple, s'il étoit Patricien, ou par l'intrigue & les artifices des Sénateurs, lorsqu'il n'étoit pas de leur naissance. C'étoit tout le contraire dans l'armée des Macédoniens, où les chefs & les soldats subsistoient ensemble depuis un temps incroyable: c'étoit le vieux corps de Philippe, renouvellé de temps en temps, & augmenté selon les besoins par Alexandre. Ici, la valeur de la cavalerie égaloit la fermeté de la Phalange; à qui même on peut donner l'avantage sur la Légion, puisque dans la guerre de Pyrrhus les Légions n'osoient se trouver opposées à quelques misérables Phalanges de Macédoniens ramassés. Ici, l'on entendoit également la guerre de siége, & la guerre de campagne. Jamais armée n'a eu affaire à tant d'ennemis, & n'a vû tant de climats differens. Que si la diversité des pays où l'on fait la guerre, & celle des Nations qu'on assujettit, peuvent former notre expérience; comment les Romains entreroient-ils en comparaison

avec les Macédoniens, eux qui n'étoient jamais sortis d'Italie, qui n'avoient vû d'autres ennemis que de petits peuples voisins de leur République ? La discipline étoit grande véritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la République fut devenue plus puissante, ils n'ont pas laissé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la guerre contre des Capitaines experimentés. Pyrrhus les défit par l'avantage de sa suffisance : ce qui faisoit dire à Fabricius, que *les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que le Consul avoit été vaincu par le Roi des Epirotes.*

Dans la premiere guerre de Carthage, Regulus défit en Afrique les Carthaginois en tant de combats, qu'on les regardoit déja comme tributaires des Romains. On n'en étoit plus que sur les conditions, qu'on leur rendoit insupportables, lorsqu'un Lacédémonien, nommé Xantipe, arriva dans un corps d'auxiliaires. Ce Grec, homme de valeur & d'expérience, s'informa de l'ordre qu'avoient tenu les Carthaginois, & de la conduite des Romains. S'en étant instruit pleinement, il les trouva les uns & les autres fort ignorans dans la guerre ; & à force d'en discourir parmi les soldats, le bruit vint jusqu'au Sénat de Carthage, du peu de cas que ce Lacédémonien

faisoit de leurs ennemis. Les Magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre, & Xantipe après leur avoir fait voir les fautes passées, leur promit le gain du combat, s'ils le voûloient mettre à la tête de leurs troupes..

Dans un misérable état, où l'on désespere de toutes choses, on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi-même : ainsi les jalousies fatales au mérite des étrangers, vinrent à ceder à la nécessité ; & les plus puissans, pressés de l'apprehension de leur ruine, s'abandonnerent à la capacité de Xantipe sans envie. Je ferois une histoire, au lieu d'alleguer un exemple, si je m'étendois davantage; il suffit de dire que Xantipe s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'armée des Carthaginois, & sut si bien se prévaloir de l'ignorance des Romains, qu'il remporta sur eux une des plus entieres victoires qui se soit jamais gagnée. Les Carthaginois hors de péril, furent honteux de devoir leur salut à un Etranger; & revenant à la perfidie de leur naturel, ils crurent pouvoir étouffer leur honte, en se défaisant de celui qui les avoit défait des Romains. On ne sait pas bien s'ils le firent perir, ou s'il fut assez heureux pour leur échaper ; (1) mais il est cer-

(1) Appien dit que les Carthaginois renvoyerent Xantipe dans leurs galeres avec de beaux présens : mais qu'ils donnerent ordre aux Capitaines

tain que n'étant plus à la tête de leurs troupes, les Romains reprirent aisément la superiorité qu'ils avoient eue.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde guerre Punique, on trouvera que les grands avantages qu'eut Annibal sur les Romains, venoient de la capacité de l'un, & du peu de suffisance des autres : & en effet, lorsqu'il vouloit donner de la confiance à ses soldats, il ne leur disoit jamais que les ennemis manquoient de courage ou de fermeté; car ils éprouvoient le contraire assez souvent : mais il les assuroit qu'ils avoient affaire à des gens peu entendus dans la guerre.

Il est de cette science comme des Arts & de la politesse; elle passe d'une Nation à une autre, & regne en divers temps en differens lieux. Chacun sait qu'elle a été chez les Grecs à un haut point. Philippe l'emporta sur eux; & toutes choses arriverent à leur perfection

des galeres de le faire jetter dans la mer, avec tous les autres Lacédémoniens. Voici les propres termes d'Appien : je me contenterai de les rapporter suivant la version Latine. *Xantippo*, dit-il, *sua felicitas perniciem attulit : Carthaginienses enim, ne Lacedæmoniorum videretur tanta victoria, finxerunt se velle Xantippum, egregiè donatum, honoris causæ cum triremibus in patriam remittere : quarum præfectis mandarunt ut eum cum cæteris Laconibus in altum mergerent : sic ille pœnas dedit pro navata opera strenua.* Rom. Histor. de bellis Punicis.

sous Alexandre, lorsqu'Alexandre seul se corrompit. Elle demeura encore chez ses Successeurs. Annibal la porta chez les Carthaginois, & quelque vanité qu'ayent eu les Romains, ils l'ont apprise de lui par l'expérience de leurs défaites, par des réflexions sur leurs fautes, & par l'observation de la conduite de leur ennemi.

On en demeurera d'accord aisément, si on considere que les Romains n'ont pas commencé de résister à Annibal, quand ils ont été plus braves; car les plus courageux avoient péri dans les batailles. On avoit armé les esclaves; on avoit composé des armées de nouveaux soldats. La vérité est, qu'on lui a fait de la peine seulement quand les Consuls sont devenus plus habiles, & que les Romains en général ont mieux sû faire la guerre.

CHAPITRE V.

Le Génie des Romains dans le temps que Pyrrhus leur fit la guerre.

MON dessein n'est pas de m'étendre sur les guerres des Romains; je m'éloignerois du sujet que je me suis proposé: mais il me semble, que pour connoître le génie des temps, il faut considérer les peuples

dans les diverſes affaires qu'ils ont eues ; & comme celles de la guerre ſont ſans doute les plus remarquables, c'eſt-là que les hommes doivent être particulierement obſervés, puiſque la diſpoſition des eſprits, & que les bonnes & les mauvaiſes qualités y paroiſſent davantage.

Dans les commencemens de la République, le peuple Romain, comme j'ai dit ailleurs, avoit quelque choſe de farouche. Cette humeur farouche ſe tourna depuis en auſtérité. Il ſe fit enſuite une vertu ſévere, éloignée de la politeſſe & de l'agrément, mais oppoſée à la moindre apparence de corruption. C'étoient-là les mœurs des Romains, quand Pyrrhus paſſa en Italie au ſecours des Tarentins. La ſcience de la guerre étoit alors médiocre ; celle des autres choſes inconnue. Pour les Arts, ou il n'y en avoit point, ou ils étoient fort groſſiers. On manquoit d'invention, & on ne ſavoit ce que c'étoit que d'induſtrie : mais il y avoit un bon ordre & une diſcipline exactement obſervée, une grandeur de courage admirable ; plus de probité avec les ennemis qu'on n'en a d'ordinaire avec les citoyens. La juſtice, l'intégrité, l'innocence étoient des vertus communes. On connoiſſoit déja les richeſſes, & on en puniſſoit l'uſage chez les particuliers. Le deſintéreſſement alloit quaſi à l'excès ; chacun ſe faiſant

un devoir de négliger ſes affaires pour prendre ſoin du public, dont le zéle alors tenoit lieu de toutes choſes.

Après avoir parlé de ces vertus, il faut venir aux actions qui les font connoître. Un Prince eſt eſtimé homme de bien, qui oppoſant la force à la force, n'employe que des moyens ouverts & permis pour ſe défaire d'un ennemi redoutable. Mais, comme ſi nous étions obligés à la conſervation de ceux qui nous veulent perdre, de les garentir des embûches qui leur ſont dreſſées par d'autres, & de les ſauver d'une trahiſon domeſtique; c'eſt l'effet d'une généroſité dont on ne voit point d'exemple. En voici un du temps dont j'ai à parler. Les Romains défaits par Pyrrhus, & dans un état douteux s'ils rétabliroient leurs affaires, ou s'ils ſeroient contraints de ſuccomber, eurent entre les mains la perte de ce Prince, & en uſerent comme je vais dire.

Un Médecin en qui Pyrrhus avoit confiance, vint offrir à Fabricius de l'empoiſonner, pourvû qu'on lui donnât une récompenſe proportionnée à un ſervice ſi important. Fabricius effrayé de l'horreur du crime, en informe incontinent le Sénat, qui déteſtant une action ſi noire, auſſi-bien que le Conſul, fit donner avis à Pyrrhus de prendre garde ſoigneuſement à ſa perſonne; ajoûtant que le peuple Romain vouloit vaincre par ſes propres armes,

mes, & non pas se défaire d'un ennemi par la trahison des siens.

Pyrrhus, ou sensible à cette obligation, ou étonné de cette grandeur de courage, redoubla l'envie qu'il avoit de faire la paix; & pour y porter les Romains plus aisément, il leur renvoya deux cens prisonniers sans rançon. Il fit offrir des présens aux hommes considérables: il en fit offrir aux Dames; & n'oublia rien, sous prétexte de gratitude, pour faire glisser parmi eux la corruption. Les Romains, qui n'avoient sauvé Pyrrhus que par un sentiment de vertu, ne voulurent recevoir aucune chose qui eût le moindre air de reconnoissance. Ils lui renvoyerent donc un pareil nombre de prisonniers. Les presens furent refusés de l'un & de l'autre sexe: & on lui fit dire pour toute réponse, qu'on n'entendroit jamais à la paix, qu'il ne fût sorti d'Italie.

Parmi une infinité de choses vertueuses qui se pratiquerent alors; on admire entre autres le grand desintéressement de Fabricius & de Curius, qui alloit à une pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injustice à leur refuser une grande approbation. Il faut considérer pourtant que c'étoit une qualité générale de ce temps-là, plûtôt qu'une vertu singuliere de ces deux hommes. Et en effet, puisqu'on punissoit les richesses avec infamie, & que la pauvreté étoit récompensée avec honneur, il

me paroît qu'il y avoit de l'habileté à savoir bien être pauvre. Par-là on s'élevoit aux premieres charges de la République, où exerçant une grande autorité, on avoit plus besoin de modération que de patience. Je ne saurois plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ; elle ne manque jamais que des choses dont notre intérêt ou notre plaisir est de manquer. A dire vrai, ces sortes de privations sont délicieuses ; c'est donner une jouissance exquise à son esprit de ce que l'on dérobe à ses sens.

Mais que sait-on si Fabricius ne suivoit pas son humeur ? Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans la multitude & dans la diversité des choses superflues, qui goûteroient en repos avec douceur les commodes, & même les nécessaires. Cependant les faux connoisseurs admirent une apparence de modération, quand la justesse du discernement feroit voir le peu d'étendue d'un esprit borné, ou le peu d'action de quelque ame paresseuse. A ces gens-là, se passer de peu, c'est se retrancher moins de plaisirs que de peines. Je dirai plus, quand il n'est pas honteux d'être pauvre, il nous manque moins de choses pour vivre doucement dans la pauvreté, que pour vivre magnifiquement dans les richesses. Pensez-vous que la condition d'un Religieux soit malheureuse, lorsqu'il est considéré dans

son Ordre, & qu'il a de la réputation dans le monde ? Il fait vœu d'une pauvreté qui le délivre de mille soins, & ne lui laisse rien à desirer qui convienne à sa profession & à sa vie. Les gens magnifiques pour la plûpart sont les véritables pauvres : ils cherchent de l'argent de tous côtés avec inquiétude & avec chagrin, pour entretenir les plaisirs des autres; & tandis qu'ils exposent leur abondance, dont les étrangers jouissent plus qu'eux, ils sentent en secret leur nécessité avec leurs femmes & leurs enfans, & par l'importunité des créanciers qui les tyrannisent, & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruinées.

Revenons à nos Romains, dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la pauvreté de Fabricius; je loue sa prudence, & le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une saliere d'argent, pour se donner le crédit de chasser du Sénat un homme (1) qui avoit été deux fois Consul, qui avoit triomphé, qui avoit été Dictateur ; parce qu'on en trouva chez lui quelques marcs davantage.(2)Outre que c'étoient les mœurs de ce temps-là, le vrai intérêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les hommes ont établi la société par un

(1) P. Cornelius Rufinus.
(2) Quinze marcs d'argent.

eſprit d'intérêt particulier, cherchant à ſe faire une vie plus douce & plus ſûre en compagnie, que celle qu'ils menoient en tremblant dans les ſolitudes. Tant qu'ils y trouvent non-ſeulement la commodité, mais la gloire & la puiſſance, ſauroient-ils mieux faire que de ſe donner tout-à-fait au public, dont ils tirent tant d'avantage ?

Les Décies qui ſe dévouerent pour le bien d'une Société dont ils alloient n'être plus, me ſemblent de vrais fanatiques : mais ces gens-ci me paroiſſent fort ſenſés dans la paſſion qu'ils ont eûe pour une République reconnoiſſante, qui avoit autant de ſoin d'eux pour le moins qu'ils en avoient d'elle.

Je me repréſente Rome en ce temps-là comme une vraie Communauté, où chacun ſe deſapproprie pour trouver un autre bien dans celui de l'Ordre. Mais cet eſprit-là ne ſubſiſte guére que dans les petits Etats. On mépriſe dans les grands toute apparence de pauvreté ; & c'eſt beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais uſage des richeſſes. Si Fabricius avoit vécu dans la grandeur de la République, ou il auroit changé de mœurs, ou il auroit été inutile à ſa patrie : & ſi les gens de bien des derniers temps avoient été de celui de Fabricius, ou ils euſſent rendu leur probité plus rigide, ou ils auroient été chaſſés du Sénat comme des Citoyens corrompus.

Après avoir parlé des Romains, il est raisonnable de parler de Pyrrhus, qui entre ici naturellement en tant de choses. Ç'a été le plus grand Capitaine de son temps, au jugement même d'Annibal, qui le mettoit immédiatement après Alexandre, & devant lui, comme il me paroît, par modestie. Il avoit joint la délicatesse des négociations à la science de la guerre; mais avec cela, il ne put jamais se faire un établissement solide. S'il savoit gagner des combats, il perdoit le fruit de la guerre: s'il attiroit des peuples à son alliance, il ne savoit pas les y maintenir. Ses deux beaux talens employés hors de saison, ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement, il songeoit aussi-tôt à négocier; & comme s'il eût été d'intelligence avec les ennemis, il arrêtoit ses progrès lui-même. Avoit-il sû gagner l'affection d'un peuple, sa premiere pensée étoit de l'assujettir. Il arrivoit de-là qu'il perdoit ses amis, sans gagner ses ennemis: car les vaincus prenoient l'esprit de vainqueurs, & refusoient la paix qu'on leur offroit, & ceux-là retiroient non-seulement leur assistance, mais cherchoient à se défaire d'un allié qui se faisoit sentir un vrai maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de Pyrrhus, en partie aux differens intérêts de ses Ministres. Il y avoit

auprès de lui deux personnes, entre les autres, dont il prenoit ordinairement les avis, Cynéas & Milon. Cynéas éloquent, spirituel, habile, délicat dans les négociations, insinuoit les pensées du repos toutes les fois qu'il s'agissoit de la guerre; & quand l'humeur ambitieuse de Pyrrhus l'avoit emporté sur ses raisons, il attendoit patiemment les difficultés; ou ménageant les premiers dégoûts de son Maître, il lui tournoit bientôt l'esprit à la paix, afin de rentrer dans son talent, & de se remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'expérience dans la guerre, qui ramenoit tout à la force. Il n'oublioit rien pour empêcher les traités, ou pour les rompre; conseilloit de vaincre les difficultés; & si on ne pouvoit conquérir des Nations ennemies, d'assujettir en tout cas les Alliés.

Autant qu'on en peut juger, voilà la maniere dont se gouvernoit Pyrrhus, tant par autrui que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur, qu'il a eu affaire à des Nations puissantes, qui se trouvoient plus de ressource que lui: on pourroit dire qu'il gagnoit les combats par sa vertu; mais qu'un foible & petit Etat comme le sien, ne lui donnoit pas les moyens de pousser à bout une longue guerre. Quoiqu'il en soit, à le regarder

par les qualités de sa personne, & par ses actions, ç'a été un Prince admirable, qui ne cede à pas un de l'antiquité. A considérer en gros le succès des desseins & la fin des affaires, il paroîtra souvent mal-habile, & perdra beaucoup de sa réputation. En effet, il occupa la Macédoine, & en fut chassé : il eut d'heureux commencemens en Italie, d'où il lui fallut sortir : il se vit maître de la Sicille, où il ne put demeurer.

CHAPITRE. VI.

De la premiere Guerre de Carthage.

LA guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains, & leur inspira des sentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la vérité, ils y entrerent grossiers & présomptueux, avec beaucoup de témérité & d'ignorance ; mais ils eurent une grande vertu à la soûtenir : & comme ils virent toutes choses nouvelles avec un ennemi qui avoit tant d'expérience, ils devinrent sans doute plus industrieux & plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de se garantir des Elephans, qui avoient mis le désordre dans les Légions au premier combat. Ils apprirent à éviter les plaines, & cherche-

rent des lieux avantageux contre une cavalerie qu'ils avoient mépriſée mal à-propos. Ils apprirent enſuite à former leur camp ſur celui de Pyrrhus, après avoir admiré l'ordre & la diſtinction des troupes qui campoient chez eux en confuſion. Pour les choſes qui ſont purement de l'eſprit, quoique la harangue du vieil Appius eût fait chaſſer de Rome Cynéas, l'éloquence de Cynéas n'avoit pas laiſſé de plaire, & ſa dextérité avoit été agréable.

Les préſens offerts, bien que refuſés, donnerent cependant une ſecrette vénération pour ceux qui les pouvoient faire, & Curius ſi fort honoré pour ſa vertu déſintéreſſée, le fut encore davantage quand il leur fit voir dans ſon triomphe de l'or, de l'argent, des tableaux & des ſtatues. On connut alors qu'il y avoit des choſes plus excellentes ailleurs qu'en Italie.

Ainſi des idées nouvelles firent, pour ainſi parler, de nouveaux eſprits: & le peuple Romain touché d'une magnificence inconnue, perdit ces vieux ſentimens, où l'habitude de la pauvreté n'avoit pas moins de part que la vertu.

La curioſité éveilla donc les Citoyens: les cœurs même commencerent à ſentir avec émotion ce que les yeux avoient commencé de voir avec plaiſir; & quand ces mouvemens ſe furent mieux expliqués, on fit paroître de

véritables desirs pour les choses étrangeres. Quelques particuliers conserverent encore l'ancienne continence, comme il est arrivé depuis ; & dans le temps de la République la plus corrompue ; mais enfin, il se forma une envie générale de passer la mer, pour s'établir en des lieux où Pyrrhus avoit sû trouver tant de richesses. Voilà proprement d'où est venue la premiere guerre de Carthage : le secours donné aux Tarentins en fut le prétexte, la conquête de la Sicile le véritable sujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les Romains se porterent à cette guerre, il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur génie. Leurs qualités principales furent, à mon avis, le courage & la fermeté. Entreprendre les choses les plus difficiles ; ne s'étonner d'aucun péril ; ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste les Carthaginois avoient sur eux une supériorité extraordinaire, soit pour l'industrie, soit pour l'expérience de la mer, soit pour les richesses que leur donnoit le trafic de tout le monde ; quand les Romains naturellement assez pauvres, venoient de s'épuiser dans la guerre de Pyrrhus.

A dire vrai, la vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choses. Un bon succès les animoit à la poursuite d'un plus grand, & un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans

les affaires des Carthaginois, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, & s'abattoient aisément dans la mauvaise. Outre le différent naturel de ces deux Peuples, la diverse constitution des Républiques y contribuoit beaucoup. Carthage étant établie sur le commerce, & Rome fondée sur les armes, la premiere employoit des étrangers pour ses guerres, & les Citoyens pour son trafic; l'autre se faisoit des Citoyens de tout le monde, & de ses Citoyens des soldats. Les Romains ne respiroient que la guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A Carthage on demandoit toujours la paix au moindre mal dont on étoit menacé; tant pour se défaire des étrangers, que pour retourner au commerce. On y peut ajoûter encore cette différence, que les Carthaginois n'ont rien fait de grand, que par la vertu des particuliers; au lieu que le peuple Romain a souvent rétabli par sa fermeté ce qu'avoit perdu l'imprudence ou la lâcheté de ses Généraux. Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les Romains soient demeurés victorieux; car ils avoient les qualités principales qui rendent un peuple maître de l'autre.

Comme l'idée des richesses avoit donné aux Romains l'envie de conquérir la Sicile, la

conquête de la Sicile leur donna envie de jouir des richeſſes qu'ils s'étoient données. La paix des Carthaginois après une ſi rude guerre, inſpira l'eſprit du repos; & le repos fit naître le goût des voluptés. Ce fut là que les Romains introduiſirent les premieres Pieces de Théatre; & là qu'on vit chez eux les premieres magnificences. On commença d'avoir de la curioſité pour les ſpectacles, & du ſoin pour les plaiſirs.

Les procès, quoiqu'ennemis de la joie, ne laiſſerent pas de s'augmenter; chacun ayant recours à la juſtice publique, à meſure que celle des particuliers ſe corrompoit.

L'intempérance amena de nouvelles maladies, & les Médecins furent établis pour guérir des maux dont la continence avoit garanti les Romains auparavant.

L'avarice fit faire de petites guerres; la foibleſſe fit appréhender les grandes. Que ſi la néceſſité obligea d'en entreprendre quelqu'une, on la commença avec chagrin, & on la finit avec joie.

On demandoit aux Carthaginois de l'argent qu'ils ne devoient point, quand ils étoient occupés avec leurs rebelles; & on eut toutes les précautions du monde pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

Ainſi c'étoit tantôt des injures, tantôt des

considérations, toûjours de la mauvaise volonté, ou de la crainte ; & certes on peut dire que les Romains ne sûrent vivre ni en amis ni en ennemis : car ils offensoient les Carthaginois, & les laissoient rétablir, donnant assez de sujet pour une nouvelle guerre, où ils appréhendoient de tomber sur toutes choses.

Une conduite si incertaine se changea en une vraie nonchalance ; & ils laisserent périr les Sagontins avec tant de honte, que leurs Ambassadeurs en furent indignement traités chez les Espagnols & chez les Gaulois, après la ruine de ce misérable peuple. Le mépris des Nations, dont ils furent piqués, les tira de cet assoupissement ; & la descente d'Annibal en Italie réveilla leur ancienne vigueur. Ils firent la guerre quelque temps avec beaucoup d'incapacité, & un grand courage ; quelque temps avec plus de suffisance, & moins de résolution. Enfin la bataille de Cannes perdue, leur fit retrouver leur vertu ; & en excita, pour mieux dire, une nouvelle, qui les éleva encore au dessus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De la seconde Guerre Punique.

POUR voir la République dans toute l'étendue de sa vertu, il faut la considérer dans la seconde guerre de Carthage. Elle a eu auparavant plus d'austérité : elle a eu depuis plus de grandeur ; jamais un mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque Citoyen. Peut-être que sans Brutus, il n'y auroit pas eu même de République. Si Manlius n'eût défendu le Capitole, si Camille ne fût venu le secourir, les Romains, à peine libres, tomboient sous la servitude des Gaulois.

Mais ici, le peuple Romain a soûtenu le peuple Romain : ici, le génie universel de la Nation a conservé la Nation : ici, le bon ordre, la fermeté, la conspiration générale au bien public ont sauvé Rome, quand elle se perdoit par les fautes & les imprudences de ses Généraux.

Après la bataille de Cannes, où tout autre Etat eût succombé à sa mauvaise fortune, il n'y eut pas un mouvement de foiblesse parmi

le peuple, pas une pensée qui n'allât au bien de la République. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuiserent volontairement: les Romains apportoient avec plaisir ce qu'ils avoient de plus précieux, & gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs maisons. Lorsqu'il s'agissoit de créer les Magistrats, la jeunesse, ordinairement prévenue d'elle-même, consultoit avec docilité la sagesse des plus vieux, pour donner des suffrages plus sainement.

Les vieux Soldats venant à manquer, on donnoit la liberté aux esclaves pour en faire de nouveaux; & ces esclaves devenus Romains, s'animoient du même esprit de leurs Maîtres pour défendre une même liberté. Mais voici une grandeur de courage qui passe toutes les autres qualités, quelque belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois dans un danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes résolutions aux moins sages: il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le bien public, quand par un autre intérêt ils craignent de se perdre avec le public eux-mêmes. Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au-dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes, & je ne trouve rien de si admirable dans les Romains, que

de leur voir envoyer des troupes en Sicile & en Espagne, avec le même soin qu'ils en envoyoient contre Annibal.

Accablés de tant de pertes, épuisés d'hommes & d'argent, ils partagerent leurs dernieres ressources entre la défense de Rome & le maintien de leurs conquêtes. Un peuple si magnanime aimoit autant périr que déchoir; & tenoit pour une chose indifférente de n'être plus, quand il ne seroit pas le maître des autres.

Quoiqu'il soit toûjours avantageux de se conserver, je compte néanmoins entre les principaux avantages des Romains, d'avoir dû leur salut à leur fermeté & à la grandeur de leur courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de génie depuis la guerre de Pyrrhus, d'avoir quitté ce désintéressement si extraordinaire, & cette pauvreté si ambitieuse dont j'ai parlé : autrement on n'eût pas trouvé dans Rome les moyens de la soûtenir.

Il falloit que les Citoyens eussent du bien comme du zéle pour aider la République. Si elle n'avoit pû secourir ses alliés, elle en eût été abandonnée. Le discours du Consul qui pensoit donner de la compassion aux Députés de Capoue, n'excita que leur infidélité. Le Sénat beaucoup plus sage, prit une conduite toute différente ; il envoya des hommes & des

vivres aux alliés qui en eurent besoin ; & de tout le secours que vinrent offrir ceux de Naples, on n'accepta que des bleds pour de l'argent.

Mais avec tant de fermeté & de bon sens, il n'y avoit plus de République Romaine, si Carthage eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit Rome pour son salut. Tandis qu'on remercioit un Consul qui avoit fui, (1) de n'avoir pas desespéré de la République, on accusoit à Carthage Annibal victorieux. Hannon ne lui pouvoit pardonner les avantages d'une guerre qu'il avoit déconseillée. Plus jaloux de l'honneur de ses sentimens, que du bien de l'Etat, plus ennemi du Général des Carthaginois que des Romains, il n'oublioit rien pour empêcher les succès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avoit eû. On eût pris Hannon pour un allié du peuple Romain, qui regardoit Annibal comme l'ennemi commun. Quand celui-ci envoyoit demander des hommes & de l'argent pour le maintien de l'armée, *que demanderoit-il*, disoit Hannon, *s'il avoit perdu la bataille ? Non, non, Messieurs, ou c'est un imposteur, qui nous amuse par de fausses nouvelles, ou un voleur public, qui s'aproprie les*

(1) Terentius Varro, qui donna la bataille de Cannes malgré son collegue L. Æmil. Paulus, & la perdit.

dépouilles

dépouilles des Romains & les avantages de la guerre. Ces oppoſitions troubloient du moins les ſecours, quand elles ne pouvoient en empêcher la réſolution. On executoit lentement ce qui avoit été réſolu avec peine. Le ſecours enfin préparé, demeuroit long-tems à partir : s'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en Eſpagne, au lieu de le faire paſſer en Italie. Il n'arrivoit donc quaſi jamais ; & lorſqu'il venoit joindre Annibal, ce qui étoit un miracle, Annibal ne le recevoit que foible, ruiné & hors de ſaiſon.

Ce Général étoit preſque toûjours ſans vivres & ſans argent, réduit à la néceſſité d'être éternellement heureux dans la guerre : nulle reſſource au premier mauvais ſuccès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverſes Nations, qui ſuivoient plûtôt ſa perſonne, qu'elles ne dépendoient de ſa République.

Pour contenir tant de peuples différens, il ajoûtoit à ſa naturelle ſévérité une cruauté concertée, qui le faiſoit redouter des uns, tandis que ſa vertu le faiſoit révérer des autres. A la vérité il ne ſe faiſoit pas grande violence ; mais étant naturellement un peu cruel, il ſe trouvoit dans une condition où il lui étoit néceſſaire de l'être. Cependant ſes intérêts régloient quelquefois ſa cruauté, & lui donnoient même de la clémence ; car il ſavoit

être doux & clément pour le bien de ses affaires, & le dessein l'emportoit toûjours sur le naturel.

Il faisoit la guerre aux Romains avec toute sorte de rigueur, & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoisie ; cherchant à ruiner ceux-là tout-à-fait, & à détacher ceux-ci de leur alliance. Procedé bien different de celui de Pyrrhus, qui gardoit toutes ses civilités pour les Romains, & les mauvais traitemens pour ses Alliés.

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne, où il n'avoit rien de fort assuré ; qu'il a traversé les Gaules, qu'on devoit compter pour ennemies ; qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui venoient de chasser les Carthaginois de la Sicile : quand je songe qu'il n'avoit en Italie ni place, ni magasins, ni secours assuré, ni la moindre espérance de retraite ; je me trouve étonné de sa hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considére sa valeur & sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, & le tiens encore au-dessus de l'entreprise.

Les François admirent particuliérement la guerre des Gaules, & par la réputation de César, & parce que s'étant faite en leur pays, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant, à en juger sainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait Annibal en

Italie. Si Céſar avoit trouvé parmi les Gaulois l'union & la fermeté que trouva celui-ci parmi les Romains, il n'eût fait ſur eux que de médiocres Conquêtes ; car il faut avouer qu'Annibal rencontra d'étranges difficultés, ſans compter celles qu'il portoit lui-même. Le ſeul avantage, ſur lequel il pouvoit raiſonnablement ſe fonder, étoit la bonté de ſes troupes, & ſa propre ſuffiſance.

Il eſt certain que les Romains avoient pris une grande ſuperiorité ſur les Carthaginois dans la guerre de Sicile : mais la paix leur ayant fait licencier leur armée, ils perdoient inſenſiblement leur vigueur, tandis que leurs ennemis occupés en Eſpagne & en Afrique, mettoient en uſage leur valeur, & acqueroient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux Corps qu'Annibal vint attaquer l'Italie : & avec une vieille réputation, plus qu'avec de vieilles troupes, que les Romains ſe virent obligés de la défendre. Pour les Généraux des Romains, c'étoient des hommes de grand courage, qui euſſent crû faire tort à la gloire de leur République, s'ils n'avoient donné la bataille auſſitôt que les ennemis ſe préſentoient.

Annibal ſe fit une étude particuliere d'en connoître le génie, & n'obſervoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Conſul qui lui étoit oppoſé. Ce fut en irritant

l'humeur fougueuse de Sempronius, qu'il sut l'attirer au combat, & gagner sur lui la bataille de Trébie. La défaite de Trasiméne est dûe à un artifice quasi tout pareil.

Connoissant l'esprit superbe de Flaminius, il brûloit à ses yeux les villages de ses Alliés, & incitoit si à propos sa témerité naturelle, que le Consul prit non seulement la résolution de combattre mal-à-propos, mais il s'engagea en certains Détroits, où il perdit malheureusement son armée avec la vie. Comme Fabius eut une maniere d'agir toute contraire, la conduite d'Annibal fut aussi toute differente.

Après la journée de Trasiméne, le Peuple Romain créa un Dictateur, & un Général de la Cavalerie. Le Dictateur étoit Quintus Fabius, homme sage, & un peu lent; qui mettoit la seule esperance du salut dans les précautions, d'où peut naître la sûreté. En l'état où étoient les choses, il croyoit qu'il n'y avoit point de difference entre combattre & perdre un combat: de sorte qu'il ne songeoit qu'à rassurer l'armée, & perdant l'esperance de pouvoir vaincre, il croyoit agir assez sagement & assez faire, que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le Général de la Cavalerie; violent, précipité, vain en discours, aussi audacieux par son ignorance que par son

courage. Celui-ci mettoit l'intérêt de l'Etat dans la réputation des affaires ; & penſoit que la République ne pourroit ſubſiſter, ſi elle n'effaçoit la honte des défaites paſſées par quelque choſe de glorieux. Il vouloit de la hauteur, où il falloit de la ſageſſe ; de la gloire, où il étoit queſtion du ſalut.

Annibal ne fut pas long-tems ſans connoître ces différentes humeurs, par le rapport qu'on lui en fit, par ſes propres obſervations ; car il préſenta la bataille pluſieurs jours de ſuite à Fabius, qui, bien loin de l'accepter, ne laiſſoit pas ſortir un ſeul homme de ſon camp. Minutius, au contraire, prenoit pour autant d'affronts les bravades artificieuſes des ennemis, & faiſoit paſſer le Dictateur pour un homme foible, ou inſenſible à la honte des Romains.

Annibal averti de ces diſcours, tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte & de foibleſſe qu'on attribuoit à Fabius. Il brûloit devant lui le plus beau pays d'Italie, pour l'attirer au combat, ce qu'il ne put faire ; ou du moins pour le décrier ; en quoi il ne manqua pas de réuſſir. Il fit ſoupçonner même qu'il y avoit de l'intelligence entre eux, conſervant ſes terres ſeules avec grand ſoin dans la déſolation générale de la campagne.

Ce n'eſt encore qu'une partie de ſes artifices. Pendant qu'il travailloit à ruiner la réputation

de Fabius, qui lui faisoit de la peine, il n'oublioit rien pour en donner à Minutius, auquel il souhaitoit le commandement, ou du moins une grande autorité dans l'Armée. Tantôt il faisoit semblant de l'apprehender, quand il témoignoit toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois après s'être engagé en quelque leger combat avec lui, il se retiroit le premier, & lui laissoit prendre une petite superiorité, qui augmentoit son crédit parmi les Romains, & le préparoit à se perdre par une téméraire confiance. Enfin il sut employer tant d'artifice à décrier le Dictateur, & à faire estimer le Général de la Cavalerie, que le commandement fut partagé, & les troupes séparées : ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que Rome agissoit par l'esprit de son ennemi ; car dans la verité, ce Decret si extraordinaire étoit un pur effet de ses machines & de ses desseins.

Alors la vanité de Minutius n'eut plus de bornes : il mépriſoit avec une égale imprudence Fabius & Annibal, ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les étrangers d'Italie. Il voulut donc avoir son camp séparé, dont Annibal ne se fut pas si-tôt apperçû, qu'il en approcha le sien ; & sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, Minutius se laissa engager dans un combat, où il fut défait.

C'eſt ainſi que ſe comportoit Annibal durant la Dictature de Fabius ; & il ſe comporta quaſi de la même ſorte avec les Conſuls qui donnerent la bataille de Cannes. Il eſt vrai qu'il n'eut pas beſoin d'une conduite ſi délicate. La ſageſſe de Paulus l'incommoda moins, que n'avoit fait celle de Fabius : & l'ignorance préſomptueuſe de Terentius, le précipitoit aſſez de lui-même à ſa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me ſois ſi fort étendu ſur une affaire qui aboutit à la ſimple défaite de Minutius, & que je ne parle qu'en paſſant de cette grande & fameuſe bataille de Cannes : mais je cherche moins à décrire les combats, qu'à faire connoître les Génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaiſir à conſidérer Céſar dans la guerre de Petreius & d'Afranius, que dans les plus éclatantes de ſes actions ; j'ai cru qu'on devoit obſerver plus curieuſement Annibal dans une affaire toute de conduite, que dans ce grand & heureux ſuccès, que l'imprudence de Terentius lui fit avoir ſans beaucoup de peine.

Il faut avouer pourtant que jamais bataille ne fut gagnée ſi pleinement ; & ce jour-là, pour ainſi dire, étoit le dernier des Romains, ſi Annibal n'eût mieux aimé jouir des commodités de la victoire, que d'en pourſuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de fautes aux

autres, se ressent ici de la foiblesse de la condition humaine, & ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés; mais il ne peut résister à la douceur de sa bonne fortune, & se laisse aller au repos, quand un peu d'action le mettoit en état de se reposer toute sa vie.

Si vous en cherchez la raison, c'est que tout est borné dans les hommes; la patience, le courage, la fermeté s'épuisent en nous.

Annibal ne peut plus souffrir, parce qu'il a trop souffert; & sa vertu consumée se trouve sans ressource au milieu de la victoire. Le souvenir des difficultés passées, lui fait envisager des difficultés nouvelles: son esprit, qui devoit être plein de confiance, & quasi de certitude, se tourne à la crainte de l'avenir: il considere, quand il faut oser; il consulte, quand il faut agir; il se dit des raisons pour les Romains, quand il faut mettre en exécution les siennes.

Comme les fautes des grands hommes ont toujours des sujets apparens, Annibal ne laissoit pas de se représenter des choses fort spécieuses. » Que son armée invincible à la cam-
» pagne, n'étoit nullement propre pour les
» siéges, ayant peu de bonne Infanterie,
» point d'argent, point de subsistance reglée:
» Que par ces mêmes défauts, il avoit attaqué
» Spolete inutilement après le succès de Tra-
» simène,

» ſiméne, tout victorieux qu'il étoit : Qu'un
» peu avant la bataille de Cannes, il avoit
» été contraint de lever le ſiége d'une petite
» ville ſans nom & ſans force : Qu'aſſiéger
» Rome, munie de toutes choſes, c'étoit vou-
» loir perdre la réputation qu'on venoit d'ac-
» querir, & faire périr une armée, qui ſeule le
» faiſoit conſiderer : Qu'il falloit donc laiſſer
» les Romains, enfermés dans leurs murailles,
» tomber inſenſiblement d'eux-mêmes ; &
» cependant aller s'établir proche de la mer,
» où l'on recevroit les ſecours de Carthage
» commodément, & où il ſeroit aiſé d'établir
» la plus conſiderable puiſſance de l'Italie ».
Voilà les raiſons qu'accommodoit Annibal à la diſpoſition où il ſe trouvoit, & qu'il n'eût pas goûtées dans ſes premieres ardeurs.

En vain Maharbal lui promettoit à ſouper dans le Capitole ; ſes réflexions qui n'avoient que l'air de ſageſſe, & une fauſſe raiſon, lui firent rejetter, comme téméraire, une confiance ſi bien fondée. Il avoit ſuivi les conſeils violens, pour commencer la guerre avec les Romains ; & il eſt retenu par une fauſſe circonſpection, quand il trouve l'heure de tout finir.

Il eſt certain que les eſprits trop fins, comme étoit celui d'Annibal, ſe font des difficultés dans les entrepriſes ; & s'arrêtent eux-mêmes par des obſtacles, qui viennent plus

de leur imagination, que de la choſe.

Il y a un point de la Décadence des Etats, où leur ruine ſeroit inévitable, ſi on connoiſſoit la facilité qu'il y a de les détruire : mais pour n'avoir pas la vûe aſſez nette, ou le courage aſſez grand, on ſe contente du moins, quand on peut le plus ; tournant en prudence, ou la petiteſſe de ſon eſprit, ou le peu de grandeur de ſon ame.

Dans ces conjonctures, on ne ſe ſauve point par ſoi-même : une vieille réputation vous ſoutient dans l'imagination de vos ennemis, quand les véritables forces vous abandonnent. Ainſi Annibal ſe met devant les yeux une puiſſance qui n'eſt plus. Il ſe fait un fantôme de ſoldats morts & de Légions diſſipées, comme s'il avoit encore à combattre & à défaire ce qu'il a défait.

Et certes, la confuſion n'eût pas été moindre à Rome après la bataille de Cannes, qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'Allie (1). Mais au lieu d'approcher d'une ville, où il eût porté l'épouvante, il s'en éloigna, comme s'il eût voulu la raſſurer, & donner

(1) Riviere à trois ou quatre lieues de Rome, près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci ſe rendirent maîtres de la Ville; mais il ne purent prendre le Capitole, où une partie de la jeuneſſe s'étoit retirée. Voyez TITE-LIVE, au V. Livre de la I. *Décade*.

loisir aux Magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer des Alliés, qui tomboient avec Rome, & qui se soutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne se fût soutenue.

C'est-là la premiere & la grande faute d'Annibal, qui fut aussi la premiere ressource des Romains. La consternation passée, ceux-ci augmenterent de courage, en diminuant de forces; & les Carthaginois diminuerent de vigueur en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs malheurs, on en trouvera deux essentielles; la nonchalance de Carthage, qui laissoit anéantir les bons succès, faute de secours; & l'envie précipitée qu'eut Annibal de mettre fin aux travaux, avant que d'avoir fini la guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-tems sans vouloir goûter les délices; & il en fut charmé d'autant plus aisément, qu'elles lui avoient toûjours été inconnuës. Un homme qui sçait mêler les plaisirs & les affaires, n'en est jamais possedé: il les quitte, il les reprend, quand bon lui semble; & dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plûtôt un délassement d'esprit, qu'un charme dangereux qui puisse corrompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens austéres qui par un changement d'esprit, viennent à goûter les vo-

luptés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs, & n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée. La nature en eux lassée d'incommodités & de peines, s'abandonne aux premiers plaisirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux, se présente avec un air rude & difficile; & l'ame, qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur, complaît en elle-même de son nouveau goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva à Annibal & à son ar-
mée , qui ne manquoit pas de l'imiter dans le
relâch ement, puisqu'elle l'avoit bien imité
dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que bains, que
festins, qu'inclinations & attachemens. Il n'y
eut plus de di iscipline, ni par celui qui de-
voit donner les ordres, ni dans ceux qui de-
voient les exécuter. Quand il fallut se met-
tre en campagne, la gloire & l'interêt réveil-
lerent Annibal, qui reprit sa premiere vigueur,
& se retrouva lui-même, mais il ne retrouva
plus la même armée : il n'y avoit que de la mo-
lesse & de la nonchalance; s'il falloit souffrir la
moindre nécessité, on regrettoit l'abondance
de Capoue. On songeoit aux Maîtresses, lors
qu'il falloit aller aux Ennemis : on languissoit
des tendresses de l'amour, quand il falloit de
l'action & de la fierté pour les combats. Anni-
bal n'oublioit rien qui pût exciter les cura-

ges ; tantôt par le ſouvenir d'une valeur qu'on avoit perdue, tantôt par la honte des reproches où l'on étoit inſenſible.

Cependant, les Généraux des Romains devenoient plus habiles tous les jours : les Légions prenoient l'aſcendant ſur des troupes corrompues ; & il ne venoit de Carthage aucun ſecours qui pût ranimer une armée ſi languiſſante. Mais plus Annibal trouvoit de vigueur parmi les ennemis, moins il recevoit de ſervices des ſiens ; plus il prenoit ſur lui-même : & il n'eſt pas croyable avec quelle vertu il ſe maintint en Italie, d'où les Romains ne l'ont fait ſortir, qu'en obligeant les Carthaginois à l'en retirer. Ceux-ci défaits & chaſſés d'Eſpagne, battus & ruinés en Afrique, eurent recours à leur Annibal pour leur derniere reſſource. Il obéit aux ordres de ſon pays avec la même ſoumiſſion qu'auroit pu faire le moindre citoyen, & il n'y fut pas ſi-tôt arrivé, qu'il en trouva les affaires deſeſperées.

Scipion qui avoit vû les calamités de ſa Répulique ſous des Chefs malheureux, en commandoit alors les armées dans les proſperités qu'il avoit fait naître. Pour Annibal, il n'avoit que le ſouvenir de ſa bonne fortune, dont il avoit mal uſé ; mais il ne manquoit en rien pour ſoutenir la mauvaiſe. Le premier, confiant de ſon naturel, & par le bonheur

préſent de ſes affaires, étoit à la tête d'une armée, qui ne doutoit pas de la victoire: le ſecond, augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voyoit ſa Patrie, & par la mauvaiſe opinion qu'il avoit de ſes ſoldats.

Ces différentes ſituations d'eſprit firent offrir la paix, & la rejetter; après quoi l'on ne ſongea plus qu'à la bataille. Le jour qu'elle fut donnée, Annibal ſe ſurpaſſa lui-même, ſoit à prendre ſes avantages, ſoit à diſpoſer ſon armée, ſoit à donner les ordres dans le combat: mais enfin le génie de Rome l'emporta ſur celui de Carthage, & la défaite des Carthaginois laiſſa pour jamais l'Empire aux Romains.

Quant au Général, il fut admiré de Scipion, qui au milieu de ſa gloire, ſembloit porter envie à la capacité du vaincu; & le vaincu, dont l'humeur étoit aſſez éloignée des vaines oſtentations, crut toûjours avoir quelque ſuperiorité dans la ſcience de la guerre: car diſcourant un jour des grands Capitaines avec Scipion, il mit Alexandre le premier, Pyrrhus le ſecond, & lui-même le troiſiéme; à quoi répondit froidement Scipion: *Si vous m'aviez vaincu*, dit-il, *en quel rang vous ſeriez-vous mis! Le premier de tous*, reprit Annibal.

Il eſt certain qu'il avoit une merveilleuſe capacité dans la guerre; & ces Conquerans illuſtres, qui ont laiſſé un ſi grand nom à la

postérité, n'approchoient pas de son industrie, & pour assembler, & pour maintenir des armées.

Alexandre passa en Asie avec des Macedoniens, qui obéissoient à leur Roi. S'il avoit peu d'argent & peu de vivres, les batailles qu'il gagnoit, le mettoient dans l'abondance de toutes choses : une ville prise ou rendue, lui livroit les trésors de Darius, qui devenoit necessiteux en son propre pays, à mesure qu'Alexandre en possedoit les richesses. Scipion, dont je viens de parler, fit la guerre en Espagne & en Afrique avec des Légions que la République avoit levées, & qu'elle faisoit subsister. César eut les mêmes commodités pour la Conquête des Gaules, & il se servit des forces & de l'argent de la République même, pour l'assujettir.

Pour notre Annibal, il avoit joint à un petit corps de Carthaginois plusieurs nations, qu'il sut lier toutes par lui-même, & dont il put se faire obéir dans une éternelle necessité. Ce qui est encore plus extraordinaire, les combats ne le mettoient guére plus à son aise : il se trouvoit presque aussi embarrassé après le gain d'une bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talens que les autres n'avoient pas, aussi a-t-il fait une faute, où apparemment ils ne seroient pas tombés.

Alexandre étoit si éloigné de laisser les cho-

ſes imparfaites, qu'il alloit toûjours au-delà, lorſqu'elles étoient conſommées. Il ne ſe contenta pas d'aſſujettir ce grand Empire de Darius juſqu'à la moindre Province : ſon ambition le porta aux Indes, quand il pouvoit accommoder la gloire & le repos, ce qui eſt rare, & jouir paiſiblement de ſes conquêtes. Scipion ne ſongea pas à ſe repoſer, qu'il n'eût réduit Carthage, & établi en Afrique les affaires des Romains. Et une des grandes loüanges qu'on donne à Céſar, c'eſt qu'il ne penſoit jamais avoir rien fait, tant qu'il lui reſtoit quelque choſe à faire :

Nil actum credens, dùm quid ſupereſſet agendum. (1)

Quand je ſonge à la faute d'Annibal, il me vient auſſi-tôt dans l'eſprit qu'on ne conſidere pas aſſez l'importance d'une bonne réſolution dans les grandes choſes. Aller à Rome après la bataille de Cannes, fait la deſtruction de cette ville, & la grandeur de Carthage ; n'y pas aller, produit avec le temps la ruine des Carthaginois, & l'Empire des Romains.

J'ai vu prendre un réſolution, qui cauſoit la perte d'un grand Etat, ſi elle eût été ſuivie. J'en vis prendre une contraire le mêjour, par un heureux changement, qui fut

(1) LUCAN, *Pharſal.* Lib. II. vers 657.

ſon ſalut ; mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un ſi bon conſeil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens chevaux, ou la priſe d'une ville peu importante (1). Ces derniers évenemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon ſens n'eſt admiré quaſi de perſonne, pour n'être connu que par des réfléxions que peu de gens ſavent faire. Revenons à notre Annibal.

Si le métier de la Guerre, tout éclatant qu'il eſt, méritoit ſeul de la conſideration, je ne vois perſonne chez les Anciens qu'on pût raiſonnablement lui préferer : mais celui qui le fait le mieux, n'eſt pas néceſſairement le plus grand-homme. La beauté de l'eſprit, la grandeur de l'ame, la magnanimité, le

(1) Un jour que je liſois cet endroit avec M. de S. Evremond, je le priai de m'apprendre quelles étoient les deux réſolutions dont il parle : & voici l'éclairciſſement qu'il voulut bien me donner. » La Cour, *me dit-il*, étant à Pontoiſe (en 1652.) » & le Cardinal Mazarin conſidérant que M. le » Prince n'en étoit pas éloigné, que Fuenſaldagne » s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes, & le » Duc de Lorraine avec douze mille, réſolut de » faire retirer le Roi en Bourgogne, ne le croyant » pas en ſûreté à Paris. M. de Turenne ne ſe trouva pas alors au Conſeil ; mais ayant appris cette » réſolution, il s'y rendit inceſſamment, & dit aux » Miniſtres que ſi le Roi quittoit Paris, il n'y rentreroit jamais, & qu'il falloit y vaincre ou périr. » Cela obligea le Conſeil de changer d'avis.

déſintereſſement, la juſtice, une capacité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du mérite de ces grands-hommes.

Savoir ſimplement tuer des gens ; être plus entendu que les autres à déſoler la ſocieté, & à détruire la nature, c'eſt exceller dans une ſcience bien funeſte. Il faut que l'application de cette ſcience ſoit juſte, ou du moins honnête, qu'elle ſe tourne au bien même de ceux qu'elle aſſujettit, s'il eſt poſſible ; toûjours à l'interêt de ſon pays, ou à la néceſſité du ſien propre. Quand elle devient l'emploi du caprice ; qu'elle ſert au déreglement & à la fureur; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde ; alors il lui faut ôter cette gloire qu'elle s'attribue, & la rendre auſſi honteuſe qu'elle eſt injuſte. Or il eſt certain qu'Annibal avoit peu de vertus, & beaucoup de vices; l'infidelité, l'avarice, une cruauté ſouvent néceſſaire, toûjours naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le ſuccès, quoi que diſent les plus ſages. Ayons toute la bonne conduite qu'on peut avoir ; ſi l'événement n'eſt pas heureux, la mauvaiſe fortune tient lieu de faute, & ne ſe juſtifie qu'auprès de fort peu de gens. Ainſi, qu'Annibal ait mieux fait la guerre que les Romains ; que ceux-ci ſoient demeurés victorieux par le bon ordre de leur République, & qu'il ait péri

par le mauvais gouvernement de la ſienne ; c'eſt la conſideration d'un petit nombre de perſonnes. Qu'il ait été défait par Scipion, & que la ruine de Carthage ſoit arrivée enſuite de ſa défaite, ç'a été une choſe pleinement connue, d'où s'eſt formé le ſentiment univerſel de tous les Peuples.

CHAPITRE VIII.

Du Génie des Romains vers la fin de la ſeconde Guerre de Carthage.

SUR la fin d'une ſi grande & ſi longue Guerre, il ſe forma un certain eſprit particulier, inconnu juſqu'alors dans la République. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût eu ſouvent des ſéditions. Le Sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppreſſion du Peuple, & le Peuple à beaucoup de violences contre le Sénat : mais on avoit agi dans ces occaſions par un ſentiment public ; regardant l'autorité des uns comme une tyrannie qui ruinoit la liberté, & la liberté des autres comme un déreglement qui confondoit toutes choſes.

Ici, les hommes commencerent à ſe regarder moins en commun, qu'en particulier. Les liens de la ſocieté, qu'on avoit trouvés ſi doux, ſemblerent alors des chaînes fâcheuſes ;

& chacun dégoûté des loix, voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même, de se laisser aller à son choix, & de suivre dans ce choix, par les lumieres de son propre esprit, les mouvemens de sa volonté.

Comme le dégoût de la sujetion avoit fait rejetter les Rois, & avoit porté les peuples à l'établissement de la liberté; le dégoût de cette même liberté qu'on avoit trouvé fâcheuse à soutenir, disposoit les esprits à des attachemens particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la patrie, le zéle du bien public, s'étoient épuisés au fort de la guerre contre Annibal, où l'affection & la vertu des citoyens avoient été au-delà de ce que la République en pouvoit attendre. On avoit donné son bien & son sang pour le public, qui n'étoit pas encore en état de faire trouver aucune douceur aux particuliers: la dureté même du Sénat avoit augmenté celle des loix en quelques occasions; & la rigueur qu'on avoit tenue aux prisonniers de la bataille de Cannes, avoit touché tout le monde: mais on avoit souffert patiemment, dans un temps où l'on croyoit endurer tout par un intérêt commun. Si-tôt qu'on eut moins à craindre, on crut que la nécessité de souffrir étoit finie; & chacun ayant perdu la docilité & la patience avant la fin de ses maux, on supportoit avec peine ce qu'on s'imaginoit endurer sans be-

ſoin, par la ſeule volonté des Magiſtrats.

C'eſt ainſi que ſe formerent les premiers dégoûts; d'où il arriva que les hommes revenus de la République à eux-mêmes, cherchoient de nouveaux engagemens dans la ſocieté, & regardoient parmi eux à choiſir des ſujets qui méritaſſent leurs affections.

Dans cette diſpoſition des eſprits, Scipion ſe préſenta aux Romains avec toutes les qualités qui peuvent acquerir l'eſtime & la faveur des hommes. Il étoit de grande naiſſance; & l'on voyoit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent naturel. Il avoit une grandeur de courage admirable : l'humeur douce & bienfaiſante : l'eſprit vehement en public, pour inſpirer ſa hardieſſe & ſa confiance; poli & agréable dans les converſations particulieres, pour le plaiſir le plus délicat des amitiés : l'ame haute, mais reglée; plus ſenſible à la gloire, qu'ambitieuſe du pouvoir; cherchant moins à ſe diſtinguer par la conſidération de l'autorité, ou par l'éclat de la fortune, que par la difficulté des entrepriſes, & par le mérite des actions. Ajoûtez à tant de choſes, que des ſuccès heureux répondoient toujours à des deſſeins élevés : & pour ne laiſſer rien à deſirer, il avoit perſuadé les peuples qu'il n'entreprenoit rien ſans le conſeil, & n'agiſſoit jamais ſans l'aſſiſtance des Dieux.

Il n'eſt pas étrange qu'un homme comme

celui que je dépeins, ait pû s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner ; & ait détaché les esprits d'une République, pour qui on avoit déja quelque dégoût: ainsi les volontés d'une personne si vertueuse furent préferées à des Loix, qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à Scipion, il exerçoit toute sorte d'humanité & de courtoisie ; & quittant l'ancienne sévérité de la discipline, il commmandoit avec douceur à des troupes qui obéissoient avec affection.

* [Je sai bien qu'on attribue à sa facilité quelques Séditions qui arriverent dans son camp : mais, si je l'ose dire, c'étoit un malheur quasi nécessaire en ce temps-là. Ce fut un nouvel esprit dans la République, qui fit préjudice au gouvernement: sans ce nouvel esprit néanmoins toute la République étoit perdue, & Scipion seul se trouvoit capable de l'inspirer. Ce n'étoit pas assez de maintenir l'ordre parmi les citoyens, selon le génie de leurs anciens Legislateurs ; il falloit celui d'un Héros avec des vertus moins sévéres, pour

* Ce passage & celui qu'on trouvera un peu plus bas, renfermés entre deux crochets, sont tirés du Manuscrit de M. de S. Evremond, qui étoit demeuré entre les mains de M. de Waller. J'en ai parlé dans une Note sur la VIE *de M. de S. Evremond*, vers la fin.

animer contre Annibal des soldats tous abattus, & leur donner la confiance de pouvoir vaincre. Les affaires de Rome étoient tellement désespérées, qu'il falloit des qualités héroïques, & l'opinion des choses divines pour les sauver. Il est sûr] que jamais Général des Romains n'avoit eu tant de capacité ni si bien agi : jamais les Légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire: jamais la République n'avoit été si bien servie, mais par un autre esprit que celui de la République.

Fabius & Caton (1) s'aperçurent de ce changement, & n'oublierent rien pour y apporter du remède. A la verité, ils y mêlerent le chagrin de leurs passions; & l'envie qu'ils portoient à ce grand-homme, eut autant de part en leurs oppositions, que la jalousie de la liberté.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le corrupteur demeuroit homme de bien parmi ceux qu'il corrompoit, & agissoit plus noblement que les personnes qui s'opposoient à la corruption. En effet, il rapportoit tout à la République, dont il détachoit les autres, & n'avoit de crimes, que celui de la servir avec les mêmes qualités dont il eût pu la ruiner.

J'avoue bien que dans les maximes d'un Gouvernement si jaloux, on pouvoit prendre avec raison quelque allarme. Une ame si éle-

(1) Le Censeur.

vée, est crue incapable de moderation : un desir de gloire si passionné, se distingue mal-aisément de l'ambition qui fait aspirer à la puissance. Une confiance si peu commune, n'est pas éloignée des entreprises extraordinaires. En un mot, les vertus des Héros sont suspectes dans les Citoyens. J'ose dire même, que cette opinion de commerce avec les Dieux, si utile aux Legislateurs pour la fondation des Etats, sembloit d'une périlleuse consequence dans un particulier pour une République établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ses intentions : ce qui servit de prétexte à la malice de ses envieux, comme de fondement à la précaution des personnes allarmées.

Voilà aussi-tôt un homme de bien suspect, & peu après un innocent accusé. Il pouvoit répondre, il pouvoit se justifier ; mais il y a une Innocence héroïque, aussi-bien qu'une valeur, si on peut parler de la sorte. La sienne négligea les formes où sont assujettis les innocens ordinaires ; & au lieu de répondre à ses Accusateurs, il fit rendre graces aux Dieux de ses victoires, quand on lui demandoit compte de ses actions. Tout le peuple le suivit au Capitole, à la honte de ceux qui le poursuivoient : Et pour mieux justifier la sincérité de ses intentions, & la netteté de sa vertu, il donna

donna ſes reſſentimens au public, aimant mieux vivre loin de Rome par l'ingratitude de quelques Citoyens, que de s'en rendre le maître par l'injuſtice d'une uſurpation. Tant de belles qualités ont obligé Tite-Live à faire ſon Héros d'un ſi grand-homme, & à lui donner une préférence délicate ſur le reſte des Romains.

S'il y en a eu qui ayent gagné plus de combats, & pris un plus grand nombre de villes; ils n'ont pas défait Annibal, ni réduit Carthage: s'ils ont ſu commander aux autres comme lui, ils n'ont pas ſu ſe commander à eux-mêmes, & ſe poſſeder également dans l'agitation des affaires, & dans le repos d'une vie privée. Je laiſſe à diſputer s'il a été le plus grand: mais ſi j'oſe dire ce que Tite-live n'a fait qu'inſinuer; à tout prendre, ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la vertu des vieux Romains, mais cultivée & polie: il a eu la ſcience & la capacité des derniers, ſans aucun mêlange de corruption.

Il faut avouer pourtant que ſes actions ont été plus avantageuſes à la République, que ſes vertus. Le Peuple Romain les goûta trop, & ſe détacha des obligations du devoir, pour ſuivre les engagemens de la volonté.

L'humanité de Scipion ne laiſſa pas de produire de méchans effets avec le temps; apprenant aux Généraux à ſe faire aimer. Comme

les choſes dégénerent toûjours, un commandement agréable fut ſuivi d'une indigne complaiſance : & quand les vertus manquoient pour gagner l'eſtime & l'amitié, on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les ſuites fâcheuſes de cet eſprit particulier ; noble & glorieux dans ſes commencemens, mais qui fit depuis les ambitieux & les avares, les corrupteurs & les corrompus.

[Je dirai encore que n'eût été le charme des vertus de Scipion, l'eſprit d'égalité, fier & indocile comme il étoit chez les vieux Romains, eût ſubſiſté plus long-tems ; un Citoyen ſe fût moins appliqué à un autre, & cette application n'eût pas produit un aſſujettiſſement inſenſible, qui méne à la ruine de la Liberté : mais ſans le charme de ces mêmes vertus, les Romains ne ſeroient jamais ſortis de l'abattement où les avoit jettés la crainte d'Annibal ; & les mêmes qui ſont devenus depuis les maîtres du Monde, auroient été peut-être aſſujettis aux Carthaginois.]

Ces premiers dégoûts de la République, eurent au moins cela d'honnête, qu'on ne ſe détacha de l'amour des Loix, que pour s'affectionner aux perſonnes vertueuſes. Les Romains vinrent à regarder leurs Loix comme les ſentimens de vieux Legiſlateurs, qui ne doivent pas régler leur ſiécle ; & les ſenti-

mens de Scipion furent regardés comme des Loix vivantes & animées.

Pour Scipion, il tourna au service du public toute cette considération qu'on avoit pour sa personne : mais voulant adoucir l'austerité du devoir par le charme de la gloire, il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit ; à Rome particulierement, où les Citoyens avoient paru criminels, quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau génie, qui succedoit au bien public, anima les Romains assez long-temps aux grandes choses, & les esprits s'y portoient avec je ne sai quoi de vif & d'industrieux, qu'ils n'avoient pas eu auparavant : car l'amour de la Patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut : mais l'ambition & le désir de la gloire excitent beaucoup plus notre industrie, que cette premiere passion, toûjours belle & noble, mais rarement fine & ingénieuse.

C'est à ce génie qu'on a dû la défaite d'Annibal, & la ruine de Carthage ; l'abaissement d'Antiochus, la conquête ou l'assujettissement de tous les Grecs : d'où l'on peut dire avec raison qu'il fut avantageux à la République pour sa grandeur, mais préjudiciable pour sa liberté.

Enfin, on s'en dégoûta comme on avoit fait de l'amour de la République. Cette estime,

cette inclination si noble pour les hommes de vertu, sembla ridicule à des gens qui ne voulurent rien considérer qu'eux-mêmes. L'honneur commença de passer pour une chimere; la gloire pour une vanité toute pure; & chacun se rendit bassement intéressé, pensant devenir judicieusement solide.

Or le génie d'intérêt qui prit la place de celui de l'honneur, agit diversement chez les Romains, selon la diversité des esprits. Ceux qui eurent quelque chose de grand, voulurent acquérir du pouvoir: les ames basses se contenterent d'amasser du bien par toutes sortes de voies.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la corruption entiere, il y eut un passage de l'honneur à l'intérêt, où l'un & l'autre subsisterent dans la République, mais avec des égards différens. Il y avoit de l'honnêteté en certaines choses, & de l'infamie en d'autres.

Les esprits se corrompoient dans Rome aux affaires qui regardoient les Citoyens. L'intégrité devenoit plus rare tous les jours. On ne connoissoit presque plus de justice. L'envie de s'enrichir étoit la maîtresse passion, & les personnes considérables mettoient leur industrie à s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas. Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les étrangers; & les plus corrompus au dedans, se montroient jaloux de

la gloire du nom Romain au dehors.

Rien n'étoit plus injuſte que les jugemens des Sénateurs ; rien de ſi ſale que leur avarice. Cependant le Sénat s'attachoit avec ſcrupule à la conſervation de la dignité ; & jamais on n'apporta plus de ſoin pour empêcher que la majeſté du peuple Romain ne fût violée.

Ce Sénat d'ailleurs ſi intéreſſé & ſi corrompu avec ſes Citoyens, opinoit avec la même hauteur qu'auroit pû avoir Scipion, où il s'agiſſoit des ennemis. Dans le temps d'une grande corruption, il ne put ſouffrir le Traité honteux de Mancinus avec les Numantins ; (1) & ce miſérable Conſul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute ſorte d'ignominie. Graccus qui avoit eu

(1) Le Conſul C. Hoſtilius Mancinus après avoir été défait pluſieurs fois par les Numantins, ſe laiſſa renfermer dans ſon camp avec une armée de trente mille hommes, qu'il ne put ſauver qu'en faiſant un Traité avec les ennemis, qui n'avoient que quatre mille hommes, par lequel on convint qu'il y auroit déſormais une alliance perpétuelle entre les Romains & les Numantins, & que ceux-ci jouiroient des mêmes droits & privileges que les Romains. Le Sénat déclara ce Traité honteux à la République, & ordonna que Mancinus ſeroit renvoyé pieds & poings liés aux Numantins, pour en faire ce qu'ils jugeroient à propos ; mais ils ne voulurent point le recevoir. Voyez le SUPPLE'MENT du LV. & LVI. Livre de Tite-Live, par Freinſhemius.

part à la paix ; étant Questeur dans l'armée de Mancinus, tâcha de la soutenir inutilement : son crédit n'y servit de rien ; son éloquence y fut vainement employée.

Comme il est arrivé par Graccus une des plus importantes affaires de la République, & peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis, il ne sera pas hors de propos de vous le faire connoître.

C'étoit un homme fort considérable par sa naissance, par les avantages du corps, & par les qualités de l'esprit ; d'un génie opposé à celui du grand Scipion, dont Cornelia sa mere étoit sortie ; plus ambitieux du pouvoir qu'animé du desir de la gloire, si ce n'étoit de celle de l'éloquence, nécessaire à Rome pour se donner du crédit. Il avoit l'ame grande & haute ; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles, & à rappeller les vieilles, qu'à suivre solidement les établies. Son intégrité ne pouvoit souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même : il est vrai qu'il ne procuroit guére celui des autres, sans y mêler la considération de quelque dessein. Avec cela l'amour du bien lui étoit assez naturelle ; la haine du mal encore davantage. Il avoit de la compassion pour les opprimés ; plus d'animosité contre les oppresseurs : enforte que la passion prévalant sur la vertu, il haissoit insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plusieurs grandes qualités le faisoient admirer chez les Romains : il n'en avoit pas une dans la justesse où elle devoit être. Ses engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit pensé : sa fermeté se tournoit en quelque chose d'opiniâtre ; & des vertus qui pouvoient être utiles à la République, devenoient autant de talens avantageux pour les factions.

Je ne vois ni délicatesse, ni modération dans les jugemens qu'on en a laissés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat l'ont fait passer pour un furieux ; les partisans du peuple pour un véritable protecteur de la liberté. Il me paroît qu'il alloit au bien, & qu'il haïssoit naturellement toute sorte d'injustice ; mais l'opposition mettoit en désordre ses bons mouvemens. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistoient, il poursuivoit par un esprit de faction ce qu'il avoit commencé par un sentiment de vertu. Voilà, ce me semble, quel étoit le génie de Graccus, qui sut émouvoir le peuple contre le Sénat. Il faut voir en quelle disposition étoit le peuple.

Après avoir rendu de grands services à l'Etat ; le peuple se trouvoit exposé à l'oppression des riches, & particulierement à celle des Sénateurs, qui par autorité, ou par d'autres méchantes voies, tiroient la commune de ses petites possessions. Des injures continuelles

avoient donc aliené les esprits de la multitude : mais sans avoir encore de méchantes intentions, elle souffroit avec douleur la tyrannie ; & plus misérable que tumultueuse, attendoit plus qu'elle ne cherchoit à sortir d'une condition infortunée.

J'ai crû devoir faire la peinture du Sénat, de Graccus & du peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la République.

On concevra donc le Sénat injuste, corrompu, mais couvrant les infamies au-dedans par quelque dignité aux affaires de dehors. On aura l'idée de Graccus, comme d'une personne qui avoit de grands talens, mais plus propre à ruiner absolument une République corrompue, qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage réformation. Pour le peuple, il n'étoit pas mal affectionné ; mais il ne savoit comment vivre dans sa misere, ni où s'occuper après la perte de ses terres.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Monsieur de Saint-Evremond, comme on l'a remarqué dans sa VIE, *ayant résolu de passer en Hollande en* 1665. *laissa ses papiers en garde à son bon ami M. Waller; mais à son retour* (1670.) *il trouva que la plûpart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres, & entr'autres les sept* CHAPITRES *suivans, avec l'affaire de Graccus contre le Sénat, qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer, & M. de Saint-Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire. Il ne nous en reste que les Sommaires. Les voici.*

CHAPITRE IX.

Le génie du peuple Romain, quand Jugurta s'empara du Royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors, comme il étoit déja pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Metellus ; son caractére. Celui de Jugurta. Orgueil de la Nobleſſe.

CHAPITRE XI.

Caractére de Marius, ſon arrogance, Génie du peuple, & l'eſprit de faction contre le Sénat. Le peuple ſupérieur au Sénat. Sa licence.

CHAPITRE XII.

Caractére de Sylla, qui releve le Sénat, & opprime le peuple. Quelque choſe de Pompée & de Sertorius.

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome ; & le génie des Romains dans la conſpiration de Catilina. Son caractére. Le caractére de Clodius ; & le banniſſement de Ciceron, avec ſon caractére.

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome dans le partage du gouvernement entre Pompée, Céſar & Craſſus.

CHAPITRE XV.

Les motifs de la guerre civile entre Pompée & Céſar. Leur caractére. Ce que le Sénat étoit à Pompée, & le peuple à Céſar. Les ſentimens du premier touchant la République, & l'établiſſement de ſon pouvoir au-delà de la liberté. L'eſprit de Céſar allant par degrés au deſſein de la domination.

CHAPITRE XVI.

D'Auguſte, de ſon Gouvernement, & de ſon génie.

JE ne parlerai point des commencemens de la vie d'Auguſte ; ils ont eté trop funeſtes : je prétens le conſidérer depuis qu'il fut parvenu à l'Empire. Et à mon avis, jamais gouvernement n'a mérité de plus particulieres obſervations que le ſien.

Après la tyrannie du Triumvirat, & la désolation qu'avoit apporté la guerre civile, il voulut enfin gouverner par la raison un peuple assujetti par la force ; & dégoûté d'une violence, où l'avoit peut-être jetté la nécessité de ses affaires, il sut établir une heureuse sujetion, plus éloignée de la servitude, que de l'ancienne liberté.

Auguste n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du commandement dans la rigueur de l'obéissance ; qui n'ont de plaisir du service qu'on leur rend, que par la nécessité qu'ils en imposent.

Ce rafinement de domination a été à un point de délicatesse sous quelque Empereur, qu'il n'étoit pas permis aux sujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une disgrace que l'on recevoit sans peine, un banniſſement où l'on s'accommodoit avec facilité, une soumission aisée, en quoi que ce fût, faisoit le dégoût du Prince. Pour obéir à son gré, il falloit obéir malgré soi. Mais il falloit aussi être bien juste dans la répugnaece ; car celle qui osoit se produire avec éclat, excitoit le dépit & la colere : ensorte que les misérables Romains ne savoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choses périlleuses.

Auguste a jugé tout autrement. Il a cru que pour bien disposer des hommes, il falloit gagner les esprits, avant que d'exiger

les devoirs ; & il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres, qu'ils songeoient moins à l'obligation qu'ils avoient de les suivre, qu'à l'avantage que l'on y trouvoit.

Un des plus grands soins qu'il eut toûjours, fut de bien faire goûter aux Romains le bonheur du gouvernement, & de leur rendre, autant qu'il put, la domination insensible. Il rejetta jusqu'aux noms qui pouvoient déplaire, & sur toutes choses, la qualité de DICTATEUR, déteſtée dans Sylla, & odieuse en Césaar même (1). La plûpart des gens qui s'élevent, prennent de nouveaux titres, pour autoriser un nouveau pouvoir : il voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus, & des dignités ordinaires. Il se fit appeller EMPEREUR de temps en temps, pour conserver son autorité sur les Légions : il se fit créer *Tribun*, pour disposer du Peuple ; *Prince du Sénat*, pour le gouverner : mais quand il réunit en sa personne tant de pouvoirs différens, il se chargea aussi de divers soins, & il devint l'homme des Armées, du Peuple & du Sénat, quand il s'en rendit le maître ; encore n'usa-t-il de son pouvoir, que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses.

(1) *Non Regno tamen, neque dictatura, sed Principis nomine constitutam Rempublicam Mari Oceana, aut omnibus longinquis septum imperium.* C. CORNELIUS TACITUS, *Annalium* Lib. I. cap. 9.

Il remit le Peuple dans ſes droits, & ne retrancha que les brigues aux élections des Magiſtrats. Il rendit au Sénat ſon ancienne ſplendeur, après en avoir banni la corruption ; car il ſe contenta d'une puiſſance temperée, qui ne lui laiſſoit pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut abſolue, quand il s'agit d'impoſer aux autres la neceſſité de bien faire.

Ainſi, le Peuple ne fut moins libre que pour être moins ſéditieux ; le Sénat ne fut moins puiſſant que pour être moins injuſte. La liberté ne perdit que les maux qu'elle peut cauſer ; rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un ſi bon ordre, il ſe trouva agité de différentes penſées, & conſulta long-temps en lui-même, s'il devoit garder l'Empire, ou rendre au Peuple ſa premiere liberté. Les exemples de Sylla & de Céſar, quoique differens, faiſoient une impreſſion égale en faveur de ce dernier ſentiment. Il conſidéroit que Sylla, qui avoit quitté volontairement la Dictature, avoit eu une mort paiſible au milieu de ſes ennemis ; & que Céſar pour l'avoir gardée, avoit été aſſaſſiné par ſes meilleurs amis qui en faiſoient gloire.

Je ſai que ces matieres-ci ne ſouffrent guére les vers ; mais on peut alleguer ceux de CORNEILLE ſur les Romains, puiſqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes.

Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César mon pere en a joui de même ;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville :
L'autre, tout débonnaire, au milieu du Sénat,
A vû trancher ses jours par un assassinat. (1)

Combattu d'une incertitude si fâcheuse, il découvrit l'agitation de son ame à ses deux amis principaux, Agrippa & Mécénas. Agrippa, qui lui avoit acquis l'Empire par sa valeur, lui conseilla, par modération, de le quitter; si ce n'est peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées, & que pour se trouver plus grand homme de guerre que n'étoit Auguste, il ait attendu les principaux emplois de la République, quand elle seroit rétablie.

Pour Mécénas, qui n'avoit eu aucune part aux victoires, il lui conseilla de retenir ce qu'elles lui avoient donné. Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la considération du Public, qui ne pouvoit plus, disoit-il, se passer d'Auguste. Mais quoique cela pût être en quelque sorte, il suivit en effet son inclination pour la personne du Prince, & ses propres intérêts.

(1) CINNA Act. II. Sc. I.

Mécénas étoit homme de bien ; de ces gens de bien néanmoins doux, tendres, plus ſenſibles aux agrémens de la vie, que touchés de ces fortes vertus, qu'on eſtimoit dans la République. Il étoit ſpirituel, mais voluptueux, voyant toutes choſes avec beaucoup de lumiére, & en jugeant ſainement, mais plus capable de les conſeiller que de les faire. Ainſi, ſe trouvant foible, pareſſeux, & purement homme de cabinet, il eſperoit de ſa délicateſſe avec un Empereur délicat, ce qu'il ne pouvoit attendre du Peuple Romain, où il eût fallu ſe pouſſer par ſes propres moyens, & agir fortement par lui-même.

Pour revenir des perſonnes à la choſe, l'Empire fut retenu par ſon conſeil : & la réſolution de le garder étant priſe, Auguſte ne laiſſa pas d'offrir au Sénat de s'en démettre. Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande modération ; pluſieurs reconnurent la ſimple honnêteté de l'offre : mais tous s'accorderent véritablement en ce point, de refuſer l'ancienne liberté. Vous euſſiez dit que c'étoit une conteſtation de civilités, qui aboutirent à une ſatisfaction commune ; car Auguſte gouverna l'Empire par le Sénat, & le Sénat ne ſe gouverna que par Auguſte.

Un gouvernement ſi temperé plut à tout le monde ; & le Prince ne ſuivit pas moins en cela ſon intérêt, que ſon humeur mode-

rée : car enfin on passe malaisément de la liberté à la servitude ; & il pouvoit se tenir heureux de commander en quelque façon que ce fût, à un Peuple libre.

De plus, le funeste exemple de César l'avoit peut-être obligé de prendre des voyes différentes, pour éviter une même fin. Le grand Jule, né, pour ainsi dire, dans une faction opposée au Sénat, eut toûjours une envie secrette de l'opprimer ; & l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la guerre civile, il en prit une aversion nouvelle pour le corps, quoiqu'il eût beaucoup de douceur & de clemence pour les Sénateurs en particulier. Depuis son retour à Rome, comme il se vit assuré du Peuple & des Légions, il compta le Sénat pour peu de chose, & le traita même insolemment en quelques occasions ; tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande fortune ! Or il est certain que ce mépris orgueilleux irrita beaucoup de gens, & fit naître, ou du moins avancer la Conspiration qui le perdit.

Auguste, un des plus avisés Princes du monde, ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire ; & à peine se fut-il acquis l'Empire par les Légions, qu'il songea à le gouverner par le Sénat. Il connoissoit la violence des gens de guerre, & le tumulte des peuples ; les uns & les autres lui paroissant

plus propres à être employés dans une occasion presente, qu'aisés à conduire quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le gouvernement sur le Sénat, comme sur le corps le mieux ordonné, & le plus capable de sageſſe & de justice : mais en même-temps ; il s'assura le Peuple & les Légions par des bienfaits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit ; & Auguste trouva dans sa modération la sureté de sa personne & de sa puissance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire ; n'y ayant rien de si heureux dans la vie, que de pouvoir suivre honnêtement son inclination & son intérêt.

Je ne veux pas excuser ses commencemens : mais je ne doute point que dans la violence du Triumvirat, il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssoit naturellement l'humeur cruelle de Marius, de Sylla, & de leurs semblables. Il haïssoit ces ames fiéres, qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les maîtres, s'il ne font sentir leur pouvoir ; qui mettent la grandeur à être crains, & le bonheur de leur condition à faire, quand il leur plaît, des misérables.

Il avoit éprouvé qu'un honnête-homme se fait le premier malheureux, quand il en fait d'autres ; & il ne fut jamais si content, que lorsqu'il se vit en état de faire le bien selon

son inclination, après avoir fait le mal contre son gré. Il alloit toujours au bien des affaires : mais il vouloit que les affaires allassent au bien des hommes, & considéroit dans les entreprises beaucoup moins la gloire, que l'utilité. Durant son gouvernement, aucune guerre ne fut négligée, qui pût être utile ; & on laissa pour les Héros celles qui sont purement glorieuses.

C'est ce qui le fit accommoder avec les Parthes, & renoncer au projet que faisoit César, quand il fut assassiné : c'est ce qui fit rejetter la proposition de certaine guerre en Allemagne, où il ne voyoit pas un véritable intérêt : c'est ce qui lui fit donner des bornes à l'Empire, quelque interprétation qu'ait donné Tacite à un si sage dessein (1). Enfin, il se laissa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il estima la réputation solide, qui rend la vie des hommes plus douce & plus sûre

Il est bien vrai qu'Auguste n'avoit qu'un talent médiocre pour la guerre ; & pour louer sa sagesse & sa capacité, il ne faut pas louer sa vertu en toutes choses.

Hirtius & Pansa conduisirent la premiere

(1) *Addideratque*, dit Tacite, parlant d'un Memoire qu'Auguste avoit laissé écrit de sa propre main, *consilium coërcendi intra terminos imperii, incertum metu an per invidiam.* ANNALIUM Lib. I. cap. II.

guerre contre Antoine (1), dont Auguſte ſeul profita. Il acquit peu de gloire dans celle, de Brutus, qui fut conduite & achevée par Antoine. La perte d'Antoine fut un effet de ſa paſſion pour Cléopatre, & de la valeur d'Agrippa. Auguſte eut peu de part aux Combats, & gagna l'Empire. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit trouvé en pluſieurs occaſions, & qu'il n'ait été bleſſé même en quelqu'unes mais avec plus de ſuccès pour les affaires, que de gloire pour ſa perſonne. Auſſi la dixiéme Légion, un peu inſolente par la haute eſtime qu'avoit eu pour elle le grand Céſar, ne pouvoit goûter le neveu, toutes les fois qu'elle ſe ſouvenoit de l'oncle: d'où il arriva qu'elle fut caſſée avec tout ſon mérite, pour l'avoir mépriſé une fois en ſa préſence.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſe ſoit ſervi de la guerre admirablement pour ſon intérêt & pour celui de l'Empire. Jamais Prince n'a ſu donner un meilleur ordre, ni ſe tranſporter plus volontiers par tout où les affaires l'appelloient, en Egypte, en Eſpagne dans les Gaules, en Allemagne, dans l'Orient. Mais, en-

(1) Marc-Antoine, qui aſſiégoit Brutus, l'un des aſſaſſins de J. Céſar dans Modéne. Antoine fut défait devant cette Ville; mais les deux Conſuls Hirtius & Panſa y périrent. Tout cela contribua beaucoup à l'élévation d'Auguſte, qu'on appelloit alors *Octavius Céſar*.

sen, on voyoit que la Guerre ne s'accommodoit pas à son véritable génie; & quoiqu'il triomphât avec l'applaudissement de tout le monde, on ne laissoit pas de connoître que ses Lieutenans avoient vaincu. Il eût passé pour un grand Capitaine du temps de ces Empereurs, qui, par leur peu de vertu, ou par une fausse grandeur, n'osoient prendre, ou tenoient au dessous d'eux, le commandement des armées. Etant venu dans un siécle où l'on ne se rendoit recommandable que par ses propres exploits, & succedant particuliérement à César qui se devoit tout; il lui fut désavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainsi dans le Gouvernement, où le Sénat ne faisoit rien de bon ni de sage, qu'Auguste ne l'eût inspiré. Le bien de l'Etat étoit toûjours sa premiere pensée: & il n'entendoit pas par *le bien de l'Etat*, un nom vain & chimérique, mais le véritable interêt de ceux qui le composoient. Le sien le premier; (car il n'est pas juste de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au soin du public, si on n'y trouve ses avantages,) & celui des autres, qu'il ne crut jamais être séparé du sien.

Les personnes du plus grand service avoient la premiére considération; & le mérite avançoit sous lui, ceux qu'il eût ruiné sous ses suc-

ceſſeurs, où le crime étoit moins dangereux que la vertu. Agrippa n'avoit pas tant de part en ſa confidence que Mécénas; mais ſes grandes qualités le rendirent bien plus conſidérable: & l'étant devenu à un point dans Rome, qu'Auguſte ſe trouvoit obligé de s'en défaire, ou de l'acquerir tout-à-fait, il aima mieux lui donner ſa fille, quelque peu de naiſſance qu'il eût, que d'écouter les inſpirations de la jalouſie. Quant à Mécénas, comme il étoit plus agréable, & plus homme de cabinet, auſſi fut-il plus avant que lui dans ſes plaiſirs & dans ſes ſecrets.

Auguſte fit du bien à ſes Courtiſans, & ne fut pas fâché que ces Romains, autrefois ſi libres, vouluſſent profiter de ſes bonnes graces. Ainſi l'on s'étudia à lui plaire, & le ſoin de la Cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus conſidérable. Le mérite qui ſe rapportoit à l'Etat, étoit préferé à celui qu'on s'acqueroit par l'attachement à ſa Perſonne: ce qu'il établiſſoit lui-même par ſes diſcours, ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû, mais toujours de ce qu'il devoit à la République.

Cependant il n'y a point de vie ſi uniforme, où des actions particulieres ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la conduite. Il défendit un jour un de ſes Amis, accuſé

d'un crime horrible (1); & apparemment il le sauva par sa seule considération. Ce ne fut pas sans choquer tous les gens de bien; mais il eut tant de modération à garder les formes, & à souffrir la liberté de ceux qui lui répondoient un peu hautement, qu'il en regagna les esprits: & les mêmes qui s'étoient scandalisés, revenus de leur indignation, excuserent ce qu'il y a d'injuste à proteger un méchant homme, par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un ami.

Les Gens de Lettres eurent part à sa familiarité; Tite-Live entr'autres, Virgile, & Horace: par où l'on peut voir la bonté de son jugement, aussi-bien pour les ouvrages, que pour les affaires. Il aimoit le goût exquis de son siécle, dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un esprit faux, & dont les méchans connoisseurs font le mérite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des gens délicats, il prenoit plaisir de voir ses choix approuvés; & son opinion étoit, qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le bon sens des autres par sa raison, que de faire recevoir ses caprices par autorité.

(1) Nonius Asprenas, accusé d'avoir empoisonné 130. personnes avec un seul plat. Voyez PLINE, Hist. N. *Lib. XXXV. cap.* 12, & SUETONE, *in* Augusto, *cap.* 56.

Outre l'honeur de son jugement, dont il fu jaloux, il croyoit encore qu'un bienfait dé sapprouvé n'étoit grace que pour un seul, & injure pour plusieurs : que la disgrace d'un honnête homme, au contraire, étoit ressentie de tous les honnêtes gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, & l'allarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un discernement admirable à connoître l'humeur & l'ambition des personnes les plus élevées, sans concevoir néanmoins des soupçons funestes à leur vertu.

La liberté des sentimens ne lui déplut point sur les choses générales, estimant que les hommes y ont leurs droits : que c'est un crime de rechercher curieusement les secrets du Prince, & une infidélité de ne pas bien user de sa confidence : mais que les affaires devenues publiques, appartenoient, malgré qu'on en eût, au jugement du public ; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir, & ne pas prétendre de le pouvoir empêcher, quand les actions étoient faites.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur, que Tite-Live osa écrire si hardiment la guerre de César & de Pompée, sans qu'il en ait été moins bien avec lui. Cremutius Cordus lui récita son histoire, & il ne se scandalisa point d'y voir nommer Brutus & Cassius *les derniers des Romains*. Louange funeste à

Cremutius

Cremutius sous Tibere, *dont on lui fit*, dit Tacite, *un crime inoüi jusqu'alors*, & qui lui coûta la vie. (1) Mécénas lui avoit donné un conseil particulier encore, mais d'un usage plus difficile; c'étoit » de ne se piquer » jamais de ce qu'on diroit contre lui.

» Si ce qu'on dit de nous est vrai, ajoûtoit » Mécénas, c'est plutôt à nous de nous corriger, qu'aux autres de se contraindre. Si » ce qu'on dit est faux, aussi-tôt que nous » nous en piquerons, nous le ferons croire » véritable. Le mépris de tels discours les décrédite, & en ôte le plaisir à ceux qui les » font. Si vous y êtes plus sensible que vous » ne devez, il dépend du plus misérable en» nemi, du plus chétif envieux, de troubler » le repos de votre vie, & tout votre pou» voir ne sauroit vous défendre de votre cha» grin.

Auguste alla plus loin en certaines choses, & demeura fort au-dessous en quelques au-

(1) *Titus-Livius eloquentiæ ac fidei præclarus in primis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut* Pompeianum *eum Augustus appellaret, neque id amicitiæ eorum offecit..... Cremutius Cordus postulatur, novo ac tunc primum audito crimine, quod editis Annalibus, laudatoque M. Bruto, C. Cassium* Romanorum ultimum *dixisset.* TACITUS, Annal. Lib. IV. cap. 34. *Objectum & Historico* (Cremutio Cordo) *quod Brutum Cassiumque* ultimos Romanorum *dixisset.* SUETONIUS, *in* Tiberio, *cap.* 61.

tres. Je voi des injures oubliées, je le voi si hardi dans sa clémence, qu'il ose pardonner une conspiration non-seulement véritable, mais toute prête à s'executer. (1)

Cependant quelque vertueux que soient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique. Rien n'étoit si dangereux que de parler des Amours de Julie, si ce n'étoit d'avoir quelque intérêt avec elle. Ovide en fut chassé sans retour; & ce qui me paroît extraordinaire, le mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguste, c'étoit une chose naturelle; mais que le pauvre Agrippa ait eu à souffrir le chagrin de son beau-pere, & les débauches de sa femme en même-temps, c'est une affaire bizarre, & le dernier malheur de la condition d'un mari.

Il faut avouer que la famille de l'Empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement général de tout l'Empire, il ne pouvoit résister à de petits chagrins que lui donnoit sa Maison; & il s'y portoit plus en simple personne privée, qu'en grand homme; car il ne savoit ni finir le mal par un bon ordre; (ce qui véritablement n'est pas aisé,) ni du moins se mettre l'esprit en repos. Après

(1) La Conspiration de Cinna.

s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvoit de l'autre ; & si Julie le chagrina tant qu'elle vécut, Livie sut le posséder si bien dans le déclin de son âge, que l'adoption de Tibere fut plûtôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'Empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de Tibere, & les desseins de Livie : mais il n'avoit pas la force d'agir selon le jugement qu'il en faisoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûe saine, qui ne le portoit à rien, sa femme laissoit là son entendement avec des lumiéres inutiles, & se rendoit maîtresse de sa volonté. C'est ce qui a trompé Tacite, à mon vis, dans ce rafinement malicieux qu'il donne à Auguste. (1) Il savoit que le naturel de Tibere ne lui étoit pas inconnu ; & pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une chose si importante contre son propre sentiment, il a mis du dessein & du mystere, où il n'y a eu, si je ne me trompe, que de la facilité.

Après ces particularités du domestique, revenons au général. Il rendit le monde heu-

(1) *Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ cura successorem adscitum : sed quoniam adrogantiam, sævitiamque ejus introspexerit, comparatione deterrima sibi gloriam quæsiviſſe.* ANNAL. Lib. I. cap. 10. Vide etiam SUETONIUM in *Tiberio*, cap. 21.

reux, & il fut heureux dans le monde. Il n'eut rien à souhaiter du public, ni le public de lui: & considérant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'Empire, & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur, je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison, qu'*il ne devoit jamais naître, ou jamais ne mourir.* (1)

Il mourut enfin, regretté de tous les hommes; moins grand, sans comparaison, que César, mais d'un esprit plus réglé: ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'armée de César, & plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste.

Pour les Romains, ils n'avoient rien de si élevé que dans le temps de la République, ni pour la grandeur du génie, ni pour la force de l'ame; mais quelque chose de plus soci-

(1) *Igitur mortuum* (Augustum) *seu necatum, multis novisque honoribus Senatus censuit decorandum. Nam præter id quod antea* PATREM PATRIÆ *dixerat, templa tam Romæ, quam per urbes celeberrimas ei consecravit, cunctis vulgo jactantibus,* UTINAM AUT NON NASCERETUR, AUT NON MORERETUR. *Alterum pessimi incepti, exitus præclari alterum.* De Vita et Moribus Imperatorum Romanorum, Excerpta ex Libris Sexti Aurelii Victoris, à Cæsare Augusto usque ad Theodosium Imperatorem: *cap.* I. §. 28. 29. On a dit la même chose de l'Empereur Sévére. Voyez *Aurelius Victor*, DE CÆSARIBUS, *cap.* XX. in *Septimio Severo*: & *Ælii Spartiani*, SEVERUS.

ble. Après tous les maux qu'on avoit soufferts, on fut bien aise de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût. Il n'y avoit plus assez de vertu pour soutenir la liberté; on eût eu honte d'une entiere sujetion : & à la réserve de ces ames fiéres, que rien ne put contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la République, & ne fut pas fâché en effet d'une douce & agréable domination.

CHAPITRE XVII.

De Tibere, & de son Génie.

COMME il y a peu de Révolutions où l'on en demeure à des termes si moderés, un état heureux & honnête se changea bien-tôt en une misérable & indigne condition. La vertu Romaine s'étoit adoucie après la mort de Brutus & de Cassius, qui en soutenoient la fierté. Depuis la perte d'Antoine, ce fut un agrément quasi général pour la conduite d'Auguste, & une complaisance égale pour sa personne. A l'avénement de Tibere, cette complaisance se tourna en bassesse & en adulation. On peut dire que ce Prince, naturellement irrésolu, n'auroit pris qu'une autorité bien médiocre : mais les Ro-

mains, plus disposés à servir, que Tibere à commander, lui porterent eux-mêmes leur servitude, quand à peine il osoit esperer leur sujetion. Voilà quel fut alors le Génie du Peuple Romain.

Il faut maintenant parler de celui de Tibere, & faire voir l'esprit qu'il porta au gouvernement de l'Empire. Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, fut de changer toutes les maximes d'Auguste. Celui-ci devenu Empereur, donnoit au bien général toutes ses pensées. D'une politique si juste & si prudente, Tibere fit une science de Cabinet, où étoit renfermé un faux & mysterieux intérêt du Prince, séparé de l'intérêt de l'Etat; & presque toûjours opposé au bien public.

Le bon-sens, la capacité, le secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. On ne connoissoit plus les bonnes & les mauvaises actions par elles-mêmes; tout étoit pris selon les délicates intentions de l'Empereur, ou se jugeoit par le rafinement de quelque spéculation malicieuse.

Le crédit qu'eut Germanicus d'appaiser les Légions, fut d'un service fort avantageux, & peu de temps agréable. Quand le danger fut passé, on fit réfléxion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avoit sû les y remettre. En vain il fut fidelle à Tibere, sa modération à refuser l'Empire, ne le fit pas

trouver innocent. On le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert ; & tant d'artifices furent employés à sa perte, qu'on se défit à la fin d'un homme qui vouloit bien obéir, mais qui méritoit de commander. Il périt, ce Germanicus, si cher aux Romains, dans une armée, où il eut moins à craindre les ennemis de l'Empire, qu'un Empereur, qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste politique : le même esprit régnoit généralement en toutes choses. Les emplois éloignés étoient des exils mysterieux : les charges, les gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin, le bien du service n'entroit plus en aucune consideration ; car, dans la verité, les armées avoient plutôt des proscrits que des Généraux ; & les Provinces, des bannis que des Gouverneurs. A Rome, où les Loix avoient toujours été si religieusement gardées, & avec tant de formes, tout se faisoit alors par la jalousie de ce mysterieux Cabinet.

Quand un homme d'un mérite considérable témoignoit de la passion pour la gloire de l'Empire, Tibere soupçonnoit aussi-tôt que c'étoit avec dessein d'y parvenir. S'il restoit à quelqu'autre un souvenir innocent de la liberté, il passoit pour un esprit dangereux ;

qui vouloit rétablir la République. Louer Brutus & Caſſius, étoit un crime qui coûtoit la vie : regretter Auguſte, une offenſe ſecrette, qu'on pardonnoit d'autant moins, qu'on n'oſoit s'en plaindre ; car Tibere le louoit toûjours en public, & lui faiſoit décerner des honneurs divins, qu'il étoit le premier à lui rendre. Mais les mouvemens humains n'étoient pas permis ; & une tendreſſe témoignée pour la mémoire de cet Empereur, ſe prenoit pour une accuſation détournée contre le gouvernement, ou pour une mauvaiſe volonté contre la perſonne du Prince.

Juſqu'ici vous avez vû des crimes inſpirés par la jalouſie d'une fauſſe politique ; preſentement c'eſt la cruauté ouverte, & la Tyrannie déclarée. On ne ſe contente pas de quitter les bonnes maximes, on abolit les meilleures Loix, & on en fait une infinité de nouvelles, qui regardent en apparence le ſalut de l'Empereur, mais dans la verité, la perte des gens de bien qui reſtoient à Rome. Tout eſt crime de Leze-Majeſté. On puniſſoit autrefois une véritable conſpiration ; on punit ici une parole innocente malicieuſement expliquée. Les plaintes qu'on a laiſſées aux malheureux pour le ſoulagement de leurs miſeres ; les larmes, ces expreſſions naturelles de nos douleurs ; les ſoupirs qui nous échapent malgré nous ; les ſimples regards, devenoient

venoient funeſtes. La naïveté du diſcours exprimoit de méchans deſſeins: la diſcretion du ſilence cachoit de méchantes intentions. On obſervoit la joie comme un eſpérance conçûe de la mort du Prince : la triſteſſe étoit remarquée comme un chagrin de ſa proſperité, ou un ennui de ſa vie. Au milieu de ces dangers, ſi le péril de l'oppreſſion vous donnoit quelque mouvement de crainte, on prenoit votre appréhenſion pour le témoignage d'une conſcience effrayée, qui ſe trahiſſant elle-même, découvroit ce que vous alliez faire, ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du courage & de la fermeté, on vous craignoit comme un audacieux, capable de tout entreprendre. Parler, ſe taire, ſe réjoüir, s'affliger, avoir de la peur, ou de l'aſſurance, tout étoit crime, & attiroit bien ſouvent les derniers ſupplices.

Ainſi, les ſoupçons d'autrui vous rendoient coupables. Ce n'étoit pas aſſez d'eſſuyer la corruption des accuſateurs, les faux rapports des eſpions, les ſuppoſitions de quelque délateur infame; vous aviez à redouter l'imagination de l'Empereur: & quand vous penſiez être à couvert par l'innocence, non ſeulement de vos actions, mais de vos penſées, vous périſſiez par la malice de ſes conjectures. Pour ne pouſſer pas la choſe plus avant, il y avoit beaucoup de mérite à être homme de bien;

car il y avoit beaucoup de danger à l'être. La vertu qui osoit paroître, étoit infailliblement perdue; & celle qu'on pouvoit deviner, n'étoit jamais assurée. Comme on n'est pas exemt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, Tibere ne fut pas toujours tranquille dans l'exercice de ses cruautés. Séjan, qui s'avança dans ses bonnes graces par des voies aussi injustes que les siennes, ce grand favori, las d'honneurs & de biens, qui le laissoient toûjours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute sujetion, & n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son maître. Instruit des maximes de l'Empereur, & devenu savant en son art, il lui enleve ses enfans par le poison; & il étoit sur le point de se défaire de lui, quand ce Prince revenu de son aveuglement, comme par miracle, garantit ses jours malheureux, & fait périr ce grand confident qui le vouloit perdre. Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant: il vécut odieux à tout le monde, & importun à lui-même; ennemi de la vie d'autrui, & de la sienne. Enfin il mourut à la grande joie des Romains, n'ayant pu échaper à l'impatience d'un successeur, qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réfléxion sur la différence qu'il y a eu de la République à l'Em-

pire, & il me paroît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre sous les Empereurs que sous les Consuls, si les maximes d'Auguste eussent été suivies. Rome ne fut pas si heureuse. La politique de Tibere fut embrassée de la plûpart de ses successeurs, qui mirent l'honneur de leur régne, non pas à mieux gouverner l'Empire, mais à se l'assujettir davantage.

Dans ce sentiment, Auguste fut moins estimé, pour avoir sû rendre les Romains heureux, que Tibere, pour les avoir fait impunément misérables. Il parut à ces Empereurs qu'il y avoit de l'insuffisance ou de la foiblesse à garder les Loix; & tantôt l'art de les éluder faisoit le secret de la Politique, tantôt la violence de les rompre paroissoit une véritable hauteur & une digne autorité. Les forces de l'Empire ne regardoient plus les étrangers: la puissance de l'Empereur se faisoit sentir aux naturels, & les Romains opprimés tinrent lieu de Nations assujetties. Enfin les Caligules, les Nerons, les Domitiens pousserent la domination au-delà de toutes bornes; & quoique les droits des Empereurs fussent au-dessus de ceux des Rois, ils se porterent à des violences où n'auroit pas voulu aller Tarquin même.

Les Romains, de leur côté, devinrent également funestes aux Empereurs; car passant de la servitude à la fureur, ils en massacrerent quel-

Universitas BIBLIOTHECA

ques-uns, & s'attribuerent un pouvoir injuſte & violent d'en ôter & d'en établir à leur fantaiſie. Ainſi les liens du gouvernement furent rompus, & les devoirs de la ſociété venant à manquer, on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéiſſoient, ou à la perte de ceux qui devoient commander. Une ſi étrange confuſion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des Empereurs, & à la brutale violence des gens de guerre : mais ſi on veut remonter juſqu'à la premiere cauſe, on trouvera que ce méchant naturel étoit autoriſé par l'exemple de Tibere ; & le gouvernement établi ſur les maximes qu'il avoit laiſſées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la juſteſſe des regles, les plus déreglés ne ſuivent pas éternellement le déſordre de leurs inclinations & de leurs humeurs. On ajoûte pour le moins une politique à ſon tempérament. Ceux même qui font toutes choſes ſans y penſer, y reviennent par réflexion quand elles ſont faites, & appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvemens de la nature. Mais que les Empereurs ayent agi par naturel, par politique, ou par tous les deux enſemble; je maintiens que Tibere a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon, & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

Auguſte, qui avoit des lumieres pures &

délicates, connut admirablement le génie de son temps, & n'eut pas peine à changer un assujettissement volontaire aux chefs de parti, en véritable sujetion. Tibere plein de ruses & de finesses, mais d'un faux discernement, se méprit à connoître la disposition des esprits. Il crut avoir affaire à ces vieux Romains amoureux de la liberté, & incapables de souffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à servir ; les moins soumis étoient disposés à l'obéissance. Ce mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos ; car il est à remarquer qu'un Prince si soupçonneux n'eut jamais à craindre que Séjan, qui lui faisoit craindre tous les autres. Avec ces fausses mesures, la cruauté augmentoit tous les jours ; & comme celui qui offense est le premier à haïr, les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faisoit. Enfin, il agit ouvertement, & les traita comme ses ennemis, parce qu'il leur avoit donné sujet de l'être.

L'esprit de docilité qui régnoit alors, faisoit endurer paisiblement la tyrannie. On souffrit la brutalité de Caligula avec une soûmission pareille ; car sa mort est un fait particulier où le Sénat, le Peuple ni les Légions n'eurent aucune part. On souffrit la stupidité dangereuse de Claudius, & l'insolence de Messa-

line. On souffrit la fureur de Néron, jusqu'à ce que la patience étant épuisée, il se fit une révolution dans les esprits.

Aussi-tôt on conspira contre sa personne. Des conspirations particulieres on vint à la révolte des Légions : de la révolte des Lé- à la déclaration du Sénat. Peut-être que le Sénat eût pû rétablir la liberté ; mais déja accoûtumé aux Empereurs, il se contenta de disposer de l'Empire. Les Cohortes Prétoriennes en voulurent disposer elles-mêmes, & les Légions des Provinces ne pûrent leur céder cet avantage. La division se mêla parmi celles-ci ; les unes nommant un Empereur, les autres un autre. Ce ne furent que massacres, que guerres civiles ; & jamais les esprits ne se trouverent dans leur véritable situation, si vous en exceptez le régne de quelques Princes, qui surent réunir des intérêts que la fausse habileté de Tibere avoit divisés pour le malheur commun des Empereurs & de l'Empire.

JUGEMENT SUR CESAR ET SUR ALEXANDRE.

A MONSIEUR ***.

C'EST un consentement presque universel, qu'Alexandre & César ont été les plus grands-hommes du monde; & tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont crû faire assez pour les Conquérans qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur réputation & leur gloire. Plutarque, après avoir examiné leur naturel, leurs actions, leur fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. Montagne, plus hardi, se déclare pour le premier; & depuis que les Versions de Vaugelas & d'Ablancourt ont fait ces Héros de toutes nos conversations (1), chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur vie avec autant de curiosité que personne : je ne me-

(1) Vaugelas a traduit la VIE D'ALEXANDRE écrite par Quinte-Curse; & d'Ablancourt les COMMENTAIRES DE CE'SAR.

donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense, vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport & la différence que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes naissances. Alexandre, fils d'un Roi considérable ; César, d'une des premieres maisons de cette République, dont les citoyens s'estimoient plus que les Rois. Il semble que les Dieux ayent voulu donner à connoître la grandeur future d'Alexandre, par le songe d'Olympias, & par quelques autres présages. Ses inclinations relevées dès son enfance ; ses larmes jalouses de la gloire de son pere ; le jugement de Philippe, qui le croyoit digne d'un plus grand Royaume que le sien, appuyerent l'avertissement des Dieux. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en César. Sylla trouvoit en lui, tout jeune qu'il étoit, plusieurs Marius. César songea qu'il avoit couché avec sa mere ; & les Devins expliquerent que la Terre, mere commune des hommes, se verroit soumise à sa puissance. On le vit pleurer en regardant la statue d'Alexandre, de n'avoir encore rien fait à un âge, où ce Conquérant s'étoit rendu maître de l'Univers.

L'amour des Lettres leur fut une passion

commune : mais Alexandre, ambitieux partout, étoit piqué d'une jalousie de superiorité en ses études ; & avoit pour but principal dans les Sciences, d'être plus savant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignit d'Aristote, d'avoir publié des connoissances secrettes, qui ne devoient être que pour lui seulement ; & il avoue qu'il n'aspire pas moins à s'élever au dessus des hommes par les Lettres, que par les armes. Comme il avoit l'esprit curieux & passionné, il se plut à la découverte des choses cachées, & fut touché particuliérement de la Poësie. Il n'y a personne à qui la passion qu'il avoit pour Homere ne soit connue, & qui ne sache qu'en faveur de Pindare, les maisons de ses descendans furent conservées, dans la ruine de Thebes, & la désolation générale de ses citoyens.

L'esprit de César, un peu moins vaste, ramena les Sciences à son usage ; & il semble n'avoir aimé les Lettres que pour son utilité. Dans la Philosophie d'Epicure, qu'il préfera à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'homme. Mais il paroît que l'Eloquence eut ses premiers soins ; sachant qu'elle étoit nécessaire dans la République, pour arriver aux plus grandes choses. Il harangua aux Rostres (1), à la mort de sa tante Julia, avec beaucoup d'applaudissement. Il ac-

(1) La Tribune aux Harangues.

cusa Dolabella ; & fit ensuite cette Oraison si adroite & si délicate, pour sauver la vie aux prisonniers de la conjuration de Catilina.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire sûrement être d'Alexandre, que certains Dits spirituels d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son ame, & de la vivacité de son esprit.

Mais la plus grande différence que je trouve dans leurs sentimens, est sur le sujet de la Religion. Alexandre fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posseder par les Devins & par les Oracles : ce qu'on peut attribuer, outre son naturel, à la lecture ordinaire des Poëtes, qui donnoient aux hommes la crainte des Dieux, & commposoient toute la Théologie de ces temps-là. Quant à César, soit par son tempérament, soit pour avoir suivi les opinions d'Epicure ; il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité, n'attendit rien des Dieux en cette vie, & se mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. Lucain le représente au siége de Marseille, la hache à la main, dans un bois sacré, où donnant les premiers coups, il incitoit les soldats, saisis d'une secrette horreur de religion, par des paroles assez impies (1). Salluste lui fait dire que

(1) Voici les vers de LUCAIN, Livre III, vers 432. 439.

Implicitas magno Cæsar terrore cohortes

la Mort eſt la fin de tous les maux ; qu'au délà il ne reſte ni ſouci, ni ſentiment pour la joie (1).

Mais comme les hommes, quelques grands qu'ils ſoient, comparés les uns aux autres, ſont toûjours foibles, défectueux, contraires à eux-mêmes, ſujets à l'erreur où à l'ignorance ; Céſar fut troublé d'un ſonge, qui lui

Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Auſus, & aëriam ferro proſcindere quercum ;
Effatur merſo violata in robora ferro :
Jam ne quis veſtrum dubitet ſubvertere ſilvam ;
Credite me feciſſe nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non ſublato ſecura pavore
Turba, ſed expenſa Superorum & Cæſaris ira.

C'eſt-à-dire, ſelon la Traduction de BREBEUF :

Il querelle leur crainte, il frémit de courroux ;
Et, le fer à la main, porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe ;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe ;
Seul, j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux ;
Et ſeul, je prens ſur moi tout le courroux des Dieux.

(1) *In luctu atque miſeriis mortem ærumnarum requiem, non cruciatum eſſe, eam cuncta mortalium mala diſſolvere ; ultra neque curæ neque gaudio locum eſſe.* DE CONJURATIONE CATILINÆ, cap. 51.

prédisoit l'Empire, & se moqua de celui de sa femme, qui l'avertissoit de sa mort. Sa vie répondit assez à sa créance. Véritablement il fut moderé en des plaisirs indifférens ; mais il ne se dénia rien des voluptés qui le touchoient. C'est ce qui fit faire à Catulle tant d'Epigrammes contre lui, & d'où vint à la fin, ce bon mot, que Césat étoit *la femme de tous les maris, & le mari de toutes les femmes.*

Alexandre eut en cela beaucoup de modération : il ne fut pourtant pas insensible. Barzine, & Roxanne lui donnerent de l'amour ; & il n'eut pas tant de continence, qu'il ne s'accoutumât enfin à Bagoas, à qui Darius s'étoit accoutumé auparavant (1).

Le plaisir du Repas, si cher à Alexandre, & où il se laissoit aller quelquefois jusqu'à l'excès, fut indifférent à Césat. Ce n'est pas que parmi les travaux, & dans l'action, Alexandre ne fût sobre & peu délicat : mais le temps du repos, la tranquillité lui étoit fade, s'il ne l'éveilloit, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

(1) *Nabarzanes accepta fide occurrit, dona ingentia ferens. Inter quæ Bagoas erat specie singulari spado, atque in ipso flore pueritiæ ; cui & Darius fuerat assuetus, & mox Alexander assuevit.* QUINTUS-CURTIUS, de rebus gestis Alexandri Magni, *VI, cap. V. num.* 22.

Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion ; mais César avec plus de dessein & d'intérêt. Ses largesses au Peuple, ses dépenses excessives dans l'Edilité, ses présens à Curion, étoient plûtôt des corruptions, que de véritables libéralités. Alexandre donna pour faire du bien, par la pure grandeur de son ame. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines : il se dépouilla de toutes choses, & ne garda rien pour lui que l'espérance des conquêtes, ou la résolution de périr. L'orsqu'il n'avoit presque plus besoin de personne, il paya les dettes de toute l'armée. Les Peintres, les Sculpteurs, les Musiciens, les Poëtes, les Philosophes, (tous illustres nécessiteux) eurent part à sa magnificence ; & se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que César ne fût aussi naturellement fort libéral : mais dans le dessein de s'élever, il lui fallut gagner les personnes nécessaires ; & à peine se vit-il maître de l'Empire, qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en César de ces amitiés qu'eut Alexandre pour Ephestion, ni de ces confiances qu'il avoit en Craterus. Les commerces de César étoient, ou des liaisons pour ses affaires, ou un procédé assez obligeant ; mais beaucoup moins passionné pour ses amis. Il est vrai que sa familiarité n'avoit rien de dangereux ; & ceux qui le pratiquoient, n'ap-

prehenderent ni sa colere, ni ses caprices. Comme Alexandre fut extrême, ou il étoit le plus charmant, ou le plus terrible ; & on n'alloit jamais sûrement dans une privauté où il engageoit lui-même. Cependant l'amitié fut sa plus grande passion après la gloire, dont il ne faut point d'autre témoignage que le sien propre, lorsqu'il s'écria auprès de la statue d'Achille : *O Achille, que je te trouve heureux d'avoir eu un ami fidéle pendant ta vie, & un Poëte comme Homere après ta mort !*

Jusqu'ici nous avons cherché ces deux grands hommes dans leur naturel. Il est temps d'examiner le génie des Conquérans, & de les considérer dans toute l'étendue de l'action. Il y a quelque espéce de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires: néanmoins, selon toute la vraisemblance, si Alexandre se fût trouvé en la place de César, il n'auroit employé ses grandes & admirables qualités qu'à sa propre ruine. On peut croire que son humeur altiere, & ennemie des précautions, l'eût mal conservé dans les persécutions de Sylla : difficilement eût-il pû chercher sa sûreté dans un éloignement volontaire. Comme il donnoit par un pur mouvement de libéralité, ses largesses lui eussent été pernicieuses. Au lieu d'attendre l'Edilité, où les magnificences & les profusions étoient permises, ses dons & ses présens, hors de saison, l'auroient rendu

juſtement ſuſpect au Sénat. Peut-être n'auroit-il pû s'aſſujettir à des Loix, qui euſſent gêné une ame ſi impérieuſe que la ſienne ; & tentant quelque choſe à contre-temps, il auroit eu le deſtin de Manlius, des Gracques, de Catilina. Mais ſi Alexandre eût péri dans la République, Céſar, dont le courage & la précaution alloient d'ordinaire enſemble, ne ſe fût jamais mis dans l'eſprit ce vaſte deſſein de la conquête de l'Aſie.

Il eſt à croire que Céſar, dont la conduite étoit ſi fine & ſi cachée, qu'il entra dans toutes les conſpirations, ſans être accuſé qu'une ſeule fois, & jamais convaincu ; lui, qui dans les diviſions qu'il fit naître entre les Gaulois, ſecouroit les uns pour opprimer les autres, & les aſſujettir tous, à la fin : il eſt à croire, dis-je, que ce même Céſar ſuivant ſon génie, auroit ſoumis ſes voiſins, & diviſé toutes les Républiques de la Gréce, pour les aſſujettir pleinement. Et certes, avoir quitté la Macédoine ſans eſpérance de retour, avoir laiſſé des voiſins mal affectionnés, la Gréce quaſi ſoumiſe, mais peu affermie dans la ſujetion, avec trente-cinq mille hommes, ſoixante-dix talens, (1) & peu de vivres, avoir cherché un Roi de Perſe, que les Greçs appelloient LE GRAND ROI, & dont les ſimples Lieutenans ſur les frontieres faiſoient trem-

(1) Qui ſont 42 mille écus de notre monnoie.

bler tout le monde ; c'eſt ce qui paſſe l'imagination, & quelque choſe de plus, que ſi aujourd'hui la République de Genes, celles de Luques & de Raguſe entreprenoient la conquête de la France. Si Céſar avoit déclaré la guerre au grand Roi, ç'eût été ſur les frontieres de proche en proche, & il ne ſe fût pas tenu malheureux de borner ſes Etats par le Granique. Si l'ambition l'avoit pouſſé plus avant, penſez-vous qu'il eût refuſé les offres de Darius, lui qui offrit toujours la paix à Pompée ; & qu'il ne ſe fût pas contenté de la fille du Roi avec cinq ou ſix Provinces, qu'Alexandre refuſa peut-être inſolemment ? Enfin, ſi mes conjectures ſont raiſonnables, il n'auroit point cherché dans les plaines le Roi de Perſe ſuivi d'un million d'hommes. Quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne ſai s'il auroit dormi profondément la nuit qui précéda la bataille d'Arbelles : je croi du moins qu'il eût été du ſentiment de Parmenion, & nous n'aurions de lui aucune des réponſes d'Alexandre. Cependant il falloit donner ce grand combat pour ſe rendre maître de l'Aſie ; autrement Darius eût traîné la guerre de Province en Province toute ſa vie ; il falloit qu'il périt, comme il arriva, & que mille peuples différens le viſſent vaincu avec toutes ſes forces.

Il eſt vrai que ce deſir de gloire immodéré,

&

& cette ambition trop vaſte, qui ne laiſſoit point de repos à Alexandre, le rendirent quelquefois ſi inſupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tout prêts de l'abandonner. Mais c'eſt-là particulierement que parut cette grandeur de courage qui ne s'étonnoit de rien. *Allez lâches*, leur dit-il, *allez ingrats, dire en votre pays, que vous avez laiſſé Alexandre avec ſes amis, travaillant pour la gloire de la Gréce, parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous.* Dans toute ſa vie, Monſieur le Prince (1) n'admire rien plus que cette fierté qu'il eut pour les Macédoniens, & cette confiance de lui-même. » Alexandre, dit-il, » abandonné des ſiens parmi des barbares » mal aſſujettis, ſe ſentoit ſi digne de com- » mander, qu'il ne croyoit pas qu'on pût re- » fuſer de lui obéir. Etre en Europe ou en » Aſie, parmi les Grecs ou les Perſes, tout lui » étoit indifférent : il penſoit trouver des ſu- » jets où il trouvoit des hommes.

Ce qu'on dit à l'avantage de Céſar, c'eſt que les Macédoniens eurent affaire à des Nations pleines de molleſſe & de lâcheté, & que la conquête des Gaules dont les peuples étoient fiers & belliqueux, fut beaucoup plus difficile aux Romains. Je ne m'amuſerai point à examiner le courage des uns & des autres; mais il eſt certain que Céſar ne trouva

(1) Le Prince de Condé.

pas dans les Gaules de véritables armées. C'étoient des peuples entiers, à la réserve des femmes, des enfans & des vieillards, qui s'armoient tumultuairemunt pour la défense de leur liberté: des multitudes de combattans sans ordre & sans discipline; & à la vérité, si vous en exceptez deux ou trois, César pouvoit dire, VENI, VIDI, VICI, en toutes les occasions. Ce qui me fait croire que Labienus commandant les Légions, n'eût pas moins assujetti nos Provinces à la République, ou selon toutes les apparences, Parmenion n'auroit pas donné cette grande bataille qui décida des affaires de l'Asie. Vous trouverez encore cette particularité remarquable, que celui-ci eut besoin du secours d'Alexandre dans le combat; & que César un jour étoit perdu sans Labienus, qui après avoir tout battu de son côté, envoya la dixiéme Légion le dégager. Soit par le plus grand péril des entreprises, soit pour s'exposer davantage, ou pour être en cela plus malheureux; Alexandre fut cent fois en danger manifeste de sa vie, & reçut souvent de grandes blessures. César eut véritablement ses hazards, mais plus rares; & je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses guerres.

Je ne voi pas aussi que les peuples de l'Asie dûssent être si mols & si lâches, eux qui ont toûjours été formidables à l'Europe. Dans la

plus grande puiſſance de la République, les Romains n'ont-ils pas été malheureux chez les Parthes, qui n'avoient qu'une partie de l'Empire de Darius? Craſſus y périt avec ſes Légions du temps de Céſar, & un peu après Antoine y fit un voyage funeſte & honteux. Pour des conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à Céſar que celle des Gaules; car dans la guerre civile, il aſſujettit la République avec la meilleure partie de ſes forces; & la ſeule bataille de Pharſale le fit maître de cent peuples différens que d'autres avoient vaincus. Veſpaſien n'a pas conquis l'Empire, pour s'être fait Empereur par la défaite de Vitellius. Ainſi Céſar a profité des travaux de tous les Romains: les Scipions, Emilius, Marcellus, Marius, Sylla & Pompée, ſes propres ennemis ont combattu pour lui: tout ce qui s'étoit fait en ſix cens années, fut le fruit d'une ſeule heure de combat.

Ce qui me ſemble plus incompréhenſible d'Alexandre, c'eſt qu'en douze ou treize ans, il ait conquis plus de pays que les plus grands Etats n'ont ſu faire dans toute l'étendue de leur durée. Aujourd'hui un voyageur eſt célebre, pour avoir traverſé une partie des Nations qu'il a ſubjuguées: & afin qu'il ne manquât rien à ſa felicité, il a joui paiſiblement de ſon Empire, juſqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de Céſar, qui

n'a pû donner une forme à l'Etat selon ses desseins, ayant été assassiné par ceux qu'il alloit assujettir.

Il me reste une considération à faire sur Alexandre : que tous les Capitaines Macédoniens ont été de grands Rois après sa mort, qui n'étoient que des hommes médiocres, comparés à lui durant sa vie. Et certes je lui pardonne en quelque sorte, si dans un pays où c'étoit une créance reçûe, que la plûpart des Dieux avoient leur famille en terre ; où Hercule étoit cru fils de Jupiter, pour avoir tué un lion, & assommé quelque voleur : je lui pardonne, dis-je, si appuyé de l'opinion de Philippe, qui pensoit que sa femme eût commerce avec un Dieu ; si trompé par les Oracles ; si se sentant si fort au dessus des hommes, il a quelquefois mépriſé sa naissance véritable, & cherché son origine dans les Cieux. Peut-être faisoit-il couler cette créance parmi les barbares pour en attirer la vénération ; & tandis qu'il se donnoit au monde pour une espéce de Dieu, le sommeil, le plaisir des femmes, le sang qui couloit de ses blessures, lui faisoient connoître qu'il n'étoit qu'un homme.

Après avoir parlé si long-tems des avantages d'Alexandre, je dirai en peu de mots, que par la beauté d'un génie universel, César fut le plus grand des Romains en toutes cho-

ſes ; dans les affaires de la République, & dans les emplois de la guerre. A la vérité, les entrepriſes d'Alexandre ont quelque choſe de plus étonnant ; mais la conduite & la capacité ne paroiſſoient pas y avoir la même part. La guerre d'Eſpagne contre Petreius & Afranius, eſt une choſe que les gens d'une expérience conſommée admirent encore. Les plus mémorables ſiéges des derniers temps ont été formés ſur celui d'Alexie : nous devons à Céſar nos forts, nos lignes, nos contrevallations, & généralement tout ce qui fait la ſûreté des armées devant les places. Pour ce qui eſt de la vigueur, la bataille de Munda fut plus conteſtée que celle d'Aſie ; & Céſar courut un auſſi grand péril en Egypte, qu'Alexandre dans le bourg des Malliens.

Ils ne furent pas moins différens dans le procedé que dans l'action. Quand Céſar n'avoit pas la juſtice de ſon côté, il en cherchoit les apparences : les prétextes ne lui manquoient jamais. Alexandre ne donnoit au monde pour raiſons que ſes volontés : il ſuivoit par tout ſon ambition ou ſon humeur. Céſar ſe laiſſoit conduire à ſon intérêt, ou à ſa raiſon. On n'a guére vû en perſonne tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clémence dans les injures. Ces impétuoſités qui coûterent la vie à Clitus ; ces ſoupçons mal éclaircis qui cauſerent

la perte de Philotas, & qui, à la honte d'Alexandre, traînerent ensuite comme un mal nécessaire la mort de Parmenion : tous ces mouvemens étoient inconnus à César. On ne peut lui reprocher de mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre conservation.

Aussi faut-il avouer que bien loin d'être sujet aux désordres de sa passion, il fut le plus agissant homme du monde, & le moins ému : les grandes, les petites choses le trouvoient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles là, ni s'abaisser pour celles-ci. Alexandre n'étoit proprement dans son naturel qu'aux extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des Rois. S'il aimoit la chasse, c'étoit celle des lions. Il avoit peine à faire un présent qui ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abattement des troupes : jamais si constant, si assuré, que dans leur désespoir. En un mot, il commençoit à se posseder pleinement où les hommes, d'ordinaire, soit par la crainte, soit par quelqu'autre foiblesse, ont accoûtumé de ne se posseder plus. Mais son ame trop élevée s'ajustoit mal-aisément au train commun de la vie ; & peu sûre d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échapât parmi les plaisirs ou dans le repos.

Ici, je ne puis m'empêcher de faire quel-

ques réfléxions sur les Héros, dont l'Empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux, ni de ces répugnances secrettes, ni de ces mouvemens intérieurs de liberté, qui nous gênent dans une obéïssance forcée. Tout ce qui est en nous, est souple & facile : mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos maîtres par la puissance, & si fort au-dessus de nous par le mérite, ils pensent avoir comme un double Empire qui exige une double sujetion ; & souvent c'est une condition facheuse de dépendre de si grands hommes, qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puisqu'on ne régne pas dans les solitudes, & que ce leur est une nécessité de converser avec nous ; il seroit de leur intérêt de s'accommoder à notre foiblesse. Nous les revererions comme des Dieux, s'ils se contentoient de vivre comme des hommes.

Mais finissons un discours qui me devient ennuyeux à moi-même, & disons que par des moyens pratiquables, César a executé les plus grandes choses ; qu'il s'est fait le premier des Romains.

Alexandre étoit naturellement au-dessus des hommes : vous diriez qu'il étoit né le maître de l'Univers, & que dans ses expéditions il alloit moins combattre des ennemis, que se faire reconnoître de ses peuples.

SONNET.

QU'avez-vous plus, Destins, à me faire endurer,
N'aviez-vous pas assez éprouvé mon courage?
Et falloit-il encor par ce dernier outrage
Pousser un malheureux à se desespérer?

Je n'avois pas voulu seulement soûpirer,
J'avois tout suporté sans changer de visage;
Mais il faut repousser la rage par la rage,
Et contre vos rigueurs sans cesse murmurer.

Par vos ordres cruels l'amour & la fortune
Rendant sur mon sujet leur disgrace commune,
M'ont éloigné d'Iris, & chassé de la Cour:
Poussez jusques au bout votre mortelle envie;
Et ne me laissez pas la lumiere du jour,
Après m'avoir ôté les douceurs de ma vie.

A MADAME ***

STANCES.

IL me souvient de mes plaisirs,
Je songe à Paris, à Valence;
Je pousse ici mille soûpirs,
Et pour Lisie & pour la France:

Je

Je penſe à tous momens à ces aimables lieux ;
Qui faiſoient autrefois mes plus cheres délices :
Mais parmi tant d'ennuis, les plus cruels ſupplices
Sont les maux que me fait l'abſence de tes yeux.

En vain le murmure des eaux,
Triſte charme des ſolitudes ;
En vain le chant de mille oiſeaux
Veut flater mes inquiétudes :
Rien ne peut ſoulager de ſi vives douleurs ;
Soit que j'aille chercher le repos du ſilence,
Ou ſoit que je le trouble au récit des malheurs
Dont je ſouffre aujourd'hui l'injuſte violence.

Quand nous étions en même Cour,
Et que ſur les bords de la Seine
Voir mon Maître & parler d'amour ;
Etoit une choſe ſans peine ;
Je voyois chaque jour tes innocens appas ;
L'amour touchoit bien peu ma jeune fantaiſie ;
Et maintenant, hélas ! trop aimable Liſie,
Je t'aime, je me meurs, & je ne te voi pas.

O vous, race de gens d'honneur ;
Petits Montreſors * de campagne,
Qui troublez tout notre bonheur
Du chagrin qui vous accompagne :

* Monſieur de Montreſor ſe piquoit d'une régularité ſcrupuleuſe & importune.

Profeſſeurs éternels de régularité,
Ne romprez-vous jamais votre morne ſilence;
Que pour nous alléguer quelque grave ſentence,
Et nous faire ſentir votre ſévérité?

Meres, qui d'un eſprit jaloux
Voyez les charmes de vos filles;
Maris, dont on craint le courroux
Aux plus innocentes familles;
Puiſſe arriver bien-tôt le terme de vos ans!
Veuille un Prince animé vous déclarer la guerre;
Et contraire à celui qui tua les Enfans, *
Ne laiſſer ni Maris, ni Meres ſur la terre!

Sur la complaiſance que les Femmes ont en leur beauté.

IL n'y a rien de ſi naturel aux belles perſonnes que la complaiſance qu'elles ont en leur beauté : elles ſe plaiſent avant qu'on leur puiſſe plaire; elles ſont les premieres à ſe trouver aimables, & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet amour ſont plus doux qu'ils ne ſont ſenſibles : car l'amour-propre flate ſeulement, & celui qui eſt inſpiré ſe fait ſentir.

Le premier amour ſe forme naturellement en elles, & n'a qu'elles pour objet; le ſecond

* Herode.

vient du dehors, ou attiré par une ſecrette ſympathie, ou reçû par la violence d'une amoureuſe impreſſion. L'un, eſt un bien qui ne fait que plaire; mais toujours un bien, & qui dure autant que la beauté : l'autre, fait toucher davantage, mais il eſt plus ſujet au changement.

A cet avantage de la durée, qu'a la complaiſance de la beauté ſur le mouvement de la paſſion, vous pouvez ajoûter encore, qu'une belle femme ſe portera plûtôt à la conſervation de ſa beauté, qu'à celle de ſon amant; moins tendre qu'elle eſt pour un cœur aſſujetti, que vaine & glorieuſe de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe être ſenſible pour cet amant: mais avec raiſon elle ſe réſoudra plûtôt à ſouffrir la perte de ce qu'elle aime, que la ruine de ce qui la fait aimer.

Il y a je ne ſai quelle douceur à pleurer la mort de celui qu'on a aimé. Votre amour vous tient lieu de votre amant dans la douleur; & de là vient l'attachement à un deuil qui a des charmes.

Qui me conſole, excite ma colere;
Et le repos eſt un bien que je crains:
Mon deuil me plaît, & me doit toujours plaire;
Il me tient lieu de celle que je plains. *

* Maynard, dans L'ODE ſur la Mort de ſa Fille.

Il n'en eſt pas ainſi de la perte de la beauté. Cette perte met une pleine amertume dans vos pleurs, & vous ôte l'eſpérance d'aucun plaiſir pour le reſte de votre vie.

Avec votre beauté il n'y avoit point d'infortune dont vous ne puſſiez vous conſoler : ſans votre beauté il n'y a point de bonheur dont vous puiſſiez vous ſatisfaire. Par tout, le ſouvenir de ce que vous avez été fera vos regrets ; par tout, la vûë de ce que vous êtes fera vos chagrins.

Le remède ſeroit de vous accommoder ſagement au malheureux état où vous vous trouvez : & quel remède pour une femme qui a été adorée, de revenir d'une vanité ſi chere à la raiſon ! Nouvelle & fâcheuſe expérience après l'habitude d'un ſentiment ſi doux & ſi agréable.

Les dernieres larmes que ſe reſervent de beaux yeux, c'eſt pour ſe pleurer eux-mêmes quand ils ſeront effacés. De tous les cœurs, le ſeul qui ſoupire encore pour une beauté perdue, c'eſt celui d'une miſérable qui la poſſedoit.

Le plus excellent de nos Poëtes, pour conſoler une grande Reine de la perte d'un plus grand Roi ſon époux, veut lui faire honte de l'excès de ſon affliction, par l'exemple d'une Reine deſeſperée qui ſe prit au ſort,

dit aux Aſtres des injures, & accuſa les Dieux de la mort de ſon mari (1):

Qui dit aux Aſtres innocens;
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle eſt maîtreſſe des ſens. (2)

Mais ne trouvant pas que l'horreur de l'impieté pût être aſſez forte dans une ame outrée de douleur, il garde pour ſa derniere raiſon à lui repréſenter l'intérêt de ſes appas; comme s'il n'y avoit plus aucun remède à ſon mal

(1) Artémiſe, qui avoit perdu Mauſole, Roi de Carie, ſon époux.

(2) Ces vers ſont de Malherbe, dans l'Ode qui a pour titre, Consolation *à* Carite'e *ſur la Mort de ſon Mari.* Ménage, dans ſes Observations *ſur les Poëſies de Malherbe*, dit que cette Carite'e étoit une Dame de Provence de grand mérite & d'une beauté extraordinaire. Mais M. de S. Evremond nous apprend ici, que Malherbe compoſa cette Ode pour Marie de Medicis, après la mort de Henry IV. Cependant, comme il me ſembloit que cette Piéce, quoique très-belle, étoit d'un ſtyle trop ſimple, & pour ainſi dire, trop familier pour une perſonne d'un ſi haut rang; je lui montrai la remarque que j'avois faite ſur cet endroit, à la marge de mon exemplaire, où je rapportois l'Obſervation de Ménage, & les raiſons qui me la faiſoient paroître vraiſemblable: mais il m'aſſûra que *de ſon temps, perſonne ne doutoit à la Cour, que Malherbe n'eût en vûe Marie de Medicis.*

que la considération du tort qu'elle fait à sa beauté :

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colere ;
Recevoir l'injuste salaire,
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Il pardonnoit aux femmes d'être impies ; d'être insensées, il ne leur pardonnoit pas de s'être rendues moins aimables. C'est le crime dont il prétendoit avec moins de peine leur faire horreur. Les vouloir rappeler à la Religion, c'est peu de chose : leur mettre devant les yeux l'intérêt de leur beauté, c'est tout ce qu'il s'imagine de plus fort contre l'opiniâtreté de leur deuil ; il ne connoît rien au delà qui soit capable de les guérir.

Pour connoître jusqu'où va cet attachement des femmes à leur beauté, il le faut considérer dans les plus retirées & les plus dévotes. Il y en a qui ont renoncé à tous les plaisirs, qui se sont détachées de tous les intérêts du Monde, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plaît : mais dans une indifférence de toutes choses, elles se flattent secrettement de se trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes d'austérités ; & si par hazard elles se regardent dans un Miroir, vous les entendrez soûpirer

de se voir changées. Elles font avec la derniere ferveur ce qui défigure leur visage, & ne peuvent souffrir la vûe de leur visage défiguré.

La nature qui peut consentir à se laisser détruire elle-même par un sentiment d'amour pour Dieu, s'oppose en secret au moindre changement de la beauté, par un mouvement d'amour-propre dont elle ne se défait point. En quelque lieu qu'une belle personne soit retirée, en quelque état qu'elle soit, ses appas lui seront chers. Ils lui seront chers dans la maladie; & si la maladie va jusqu'à la mort, le dernier soupir est moins pour la perte de la vie, que pour celle de la beauté.

JUGEMENT SUR SENEQUE, PLUTARQUE ET PETRONE.

JE commencerai par Sénéque, & vous dirai avec la derniere impudence, que j'estime beaucoup plus sa personne que ses ouvrages. J'estime le précepteur de Neron, l'amant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendoit à l'Empire: du Philosophe & de l'Ecrivain je ne fais pas grand cas; je ne suis touché ni

de ſon ſtile, ni de ſes ſentimens. Sa Latinité n'a rien de celle du temps d'Auguſte, rien de facile, rien de naturel; toutes pointes, toutes imaginations, qui ſentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Eſpagne, que la lumiére de Gréce ou d'Italie. Vous y voyez des choſes coupées, qui ont l'air & le tour des ſentences, mais qui n'en ont ni la ſolidité ni le bon ſens; qui piquent & pouſſent l'eſprit, ſans gagner le jugement. Son diſcours forcé me communique une eſpece de contrainte; & l'ame, au lieu d'y trouver ſa ſatisfaction & ſon repos, y rencontre du chagrin & la gêne.

Neron, qui pour être un des plus méchans Princes du monde, ne laiſſoit pas d'être fort ſpirituel, avoit auprès de lui des eſpeces de Petits-Maîtres fort délicats, qui traitoient Sénéque de Pédant, & le tournoient en ridicule. Je ne ſuis pas de l'opinion de Berville, qui penſoit que le faux Eumolpe de Petrone fût le véritable Sénéque. Si Petrone eût voulu lui donner un caractére injurieux, c'eût été plûtôt ſous le perſonnage d'un Pédant Philoſophe, que d'un Poëte impertinent. D'ailleurs il eſt comme impoſſible d'y trouver aucun rapport. Sénéque étoit le plus riche homme de l'Empire, & louoit toujours la pauvreté: Eumolpe, un Poëte fort mal dans ſes affaires, & au déſeſpoir de ſa condition; il ſe plaignoit de l'ingratitude du ſiécle, & trouvoit pour

toute consolation, que *bonæ mentis soror est paupertas.* Si Sénéque avoit des vices, il les cachoit avec soin sous l'apparence de la sagesse. Eumolpe faisoit vanité des siens, & traitoit ses plaisirs avec beaucoup de liberté.

Je ne voi donc pas sur quoi Berville pouvoit appuyer sa conjecture. Mais je suis trompé si tout ce que dit Pétrone du stile de son temps, de la corruption de l'éloquence & de la poësie; si *controversiæ sententiolis vibrantibus pictæ*, qui le choquoient si fort; si *vanus sententiarum strepitus*, dont il étoit étourdi, ne regardoient pas Sénéque; si le *per ambages Deorumque ministeria, &c.* ne s'adressoit à la Pharsale de Lucain; si les loüanges qu'il donne à Virgile, à Horace, n'alloient pas au mépris de l'oncle & du neveu. Quoiqu'il en soit, pour revenir à ce qui me semble de ce Philosophe, je ne lis jamais ses écrits, sans m'éloigner des sentimens qu'il veut inspirer à ses lecteurs. S'il tâche de persuader la pauvreté, on meurt d'envie de ses richesses. Sa vertu fait peur, & le moins vicieux s'abandonneroit aux voluptés par la peinture qu'il en fait. Enfin, il parle tant de la mort, & me laisse des idées si noires, que je fais ce qui m'est possible pour ne profiter pas de sa lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses ouvrages, sont les exemples & les citations qu'il y mêle. Comme il vivoit dans une Cour délicate, &

qu'il savoit mille belles choses de tous les temps, il en allégue de fort agréables, tantôt de César, d'Auguste, de Mécénas. Car après tout, il avoit de l'esprit & de la connoissance infiniment : mais son stile n'a rien qui me touche, ses opinions ont trop de dureté, & il est ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'abondance, & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté & la mort.

SUR PLUTARQUE.

MONTAGNE a trouvé beaucoup de rapport entre Plutarque & Sénéque (1) ; tous deux grands Philosophes, grands prêcheurs de sagesse & de vertu ; tous deux précepteurs d'Empereurs Romains: l'un, plus riche & plus élevé ; l'autre, plus heureux dans l'éducation de son disciple. Les opinions de Plutarque (comme dit le même Montagne) sont plus douces & plus accommodeés à la societé : celles de Sénéque plus fermes selon lui ; plus dures & plus austéres selon moi. Plutarque insinue doucement la sagesse, & veut rendre la vertu familiére dans les plaisirs même : Sénéque raméne tous les plaisirs à la sagesse, & tient le seul Philosophe heureux. Plutarque naturel, & persuadé le premier, persuade ai-

(1) Voyez les ESSAIS de Montaigne, Livre II. chap. 19.

ſement les autres : l'eſprit de Sénéque ſe bande & s'anime à la vertu ; & comme ſi ce lui étoit une choſe étrangere, il a beſoin de ſe ſurmonter lui-même. Pour le ſtile de Plutarque, n'ayant aucune connoiſſance du Grec, je n'en ſaurois faire un jugement aſſuré : mais je vous avouerai que parmi les Traités de ſa Morale, il y en a beaucoup où je ne puis rien comprendre, ſoit par la grande différence des choſes & des manieres de ſon temps à celles du nôtre, ou que véritablement ils ſoient au deſſus de mon peu d'intelligence. *Le Démon familier de* SOCRATE ; *la Création de l'Ame* ; *le Rond de la Lune* (1), peuvent être admirables à qui les entend. Je vous dirai nettement que je n'en connois pas la beauté ; & s'ils ſont merveilleux, c'eſt une merveille qui me paſſe. On peut juger par les bons mots des anciens qu'il nous a laiſſés ; par ſes Dits, qu'il ramaſſe avec tant de ſoin ; par ſes longs propos de table, combien il étoit ſenſible à la converſation. Cependant, ou il y avoit peu de délicateſſe en ces temps-là ; ou ſon goût n'étoit pas tout-à-fait exquis. Il ſoutient les matiéres graves & ſérieuſes avec beaucoup de

(1) Plutarque a fait trois petits Traités, intitulés, ſelon la Traduction d'Amiot : *Du Démon ou Eſprit familier de Socrate. De la création de l'Ame, que Platon décrit dans ſon Timæus : De la face qui apparoît dedans le rond de la Lune.*

bon sens & de raison ; aux choses qui sont purement de l'esprit ; il n'a rien d'ingénieux ni de délicat.

A dire vrai, les VIES DES HOMMES ILLUSTRES, sont le chef-d'œuvre de Plutarque, & à mon jugement, un des plus beaux ouvrages du monde. Vous-y voyez ces grands-hommes exposés en vûe, & retirés chez eux-mêmes : vous les voyez dans la pureté du naturel, & dans toute l'étendue de l'action. On y voit la fermeté de Brutus, & cette réponse fiére au mauvais Génie qui lui parla : on voit qu'il lui restoit malgré lui quelque impression de ce fantôme, que le raisonnement de Cassius eût de la peine à bien effacer. Peu de jours après, on lui voit disposer ses troupes, & donner le combat si heureux de son côté, & si funeste par l'erreur de Cassius. On lui voit retenter la fortune, perdre la bataille, faire des reproches à la vertu, & trouver plus de secours dans son désespoir, que chez une maîtresse ingrate, qu'il avoit si bien servi (1).

Il y a une force naturelle dans le discours de Plutarque, qui égale les plus grandes actions ; & c'est de lui proprement qu'on peut dire, *facta dictis exæquata sunt* : mais il n'ou-

(1) Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle l'Article BRUTUS. (*Marc. Junius*) Rem. (B.) & (C.)

blie ni les médiocres, ni les communes; il examine avec soin le train ordinaire de la vie. Pour ses COMPARAISONS, que Montagne a trouvées si admirables (1), elles me paroissent véritablement fort belles : mais je pense qu'il pouvoit aller plus avant, & pénétrer davantage dans le fond du naturel. Il y a des replis & des détours en notre ame qui lui sont échapés. Il a jugé de l'homme trop en gros : il ne l'a pas cru si différent qu'il est de lui-même, méchant, vertueux ; équitable, injuste ; humain & cruel : ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangéres. Enfin, s'il eût défini Catilina, il nous l'eût donné avare ou prodigue : cet *alieni appetens, sui profusus*, étoient audessus de sa connoissance ; & il n'eût jamais démêlé ces contrarietés, que Saluste a si bien séparées, & que Montagne lui-même a beaucoup mieux entendues.

SUR PETRONE.

I. POUR juger du mérite de Pétrone, je ne veux que voir ce qu'en dit Tacite (2) ; &

(1) ESSAIS, Livre II. chap. 22.

(2) *Illi dies per somnum*, dit Tacite, *nox officiis & oblectamentis vitæ transigebatur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat ; habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique*

ſans mentir, il faut bien que c'ait été un des plus honnêtes-hommes du monde, puiſqu'il a obligé un Hiſtorien ſi ſévére de renoncer à ſon naturel, & de s'étendre avec plaiſir ſur les loüanges d'un voluptueux. Ce n'eſt pas qu'u-

ſua haurientium, ſed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus quanto ſolutiora, & quandam ſui negligentiam præferentia, tantò gratiùs in ſpeciem ſimplicitatis accipiebantur. Proconſul tamen Bithyniæ, & mox Conſul, vigentem ſe ac parem negotiis oſtendit: dein revolutus ad vitia, ſeu vitiorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni adſumptus eſt, elegantiæ arbiter, dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, niſi quod ei Petronius approbaviſſet. Unde invidia Tigellini, quaſi adverſus æmulum, & ſcientia voluptatum potiorem. Ergo crudelitatem Principis, cui cætera libidines cedebant, aggreditur, amicitiam Scevidi Petronio objectans, corrupto ad indicium ſervo, ademptaque defenſione, & majore parte familiæ in vincla rapta. Forte illis diebus campaniam peteverat Cæſar, & Cumas uſque progreſſus, Petronius illic attinebatur. Nec tulit ultra timoris aut ſpei moras. Neque tamen præceps vitam expulit, ſed inciſas venas, ut libitum obligatas, aperire rurſum, & alloqui amicos, non per ſeria, aut quibus conſtantiæ gloriam peteret. Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, & ſapientium placitis, ſed levia carmina & faciles verſus. Servorum alios largitione, quoſdam verberibus affecit. Iniit & vias, ſomno indulſit, ut quamquam coacta mors, fortuitæ ſimilis eſſet. Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium) Neronem aut Tigellinum, aut quem alium potentium adulatus eſt; ſed flagitia principis ſub nominibus exoletorum, fœminarumque, & novitate cujuſque ſtu-

ne volupté si exquise n'allât autant à la délicatesse de l'esprit qu'à celle du goût. Cet *erudito luxu*, cet *arbiter elegantiarum*, est le caractére d'une politesse ingénieuse, fort éloignée des sentimens grossiers d'un vicieux : aussi n'étoit-il pas si possedé de ses plaisirs, qu'il fût devenu incapable des affaires ; la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des occupations. Il eut le mérite d'un Gouverneur dans son Gouvernement de Bithynie, la vertu d'un Consul dans son Consulat : mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, comme font la plûpart des hommes, & de rapporter là tous ses chagrins & toutes ses joies ; Pétrone d'un esprit supérieur à ses Charges, les ramenoit à lui-même ; & pour m'expliquer à la façon de Montagne, il ne renonçoit pas à l'homme en faveur du Magistrat. Pour sa mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle de l'antiquité. Dans celle de Caton, je trouve du chagrin, & même de la colere. Le désespoir des affaires de la

pri perscripsit, atque obsignata misit Neroni. Fregitque annulum, ne mox usui esset ad facienda pericula. C. Tacitus, *Annal.* Lib. XVI. cap. 18. 19. Au reste, M. de S. Evremond a crû que le *Petrone* dont Tacite parle ici, est l'Auteur de la *Satire*, qui porte le nom de *Pétrone* : mais cela n'est pas vraisemblable, comme je l'ai remarqué dans une Note sur la Vie de *M. de S. Evremond*, sur l'année 1663.

République, la perte de la liberté, la haine de César, aiderent beaucoup sa résolution ; & je ne sai si son naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur, quand il déchira ses entrailles.

Socrate est mort véritablement en homme sage & avec assez d'indifference : cependant il cherchoit à s'assurer de sa condition en l'autre vie, & ne s'en assuroit pas : il en raisonnoit sans cesse dans la prison avec ses amis assez foiblement ; & pour tout dire, la mort lui fût un objet considérable. Pétrone seul a fait venir la molesse & la nonchalance dans la sienne. *Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, & sapientium placitis, sed levia carmina & faciles versus.* Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires, à donner la liberté à des esclaves, à en faire châtier d'autres ; il s'est laissé aller aux choses qui le flattoient, & son ame, au point d'une séparation si fâcheuse, étoit plus touchée de la douceur & de la facilité des Vers, que de tous les sentimens des Philosophes.

Pétrone, à sa mort, ne nous laisse qu'une image de la vie ; nulle action, nulle parole, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement, que mourir est cesser de vivre. Le VIXIT des Romains lui appartient justement.

II. Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croyent que Pétrone a voulu reprendre les vices de son temps, & qu'il a composé une Satire avec le même esprit qu'Horace écrivoit les siennes. Je me trompe, ou les bonnes mœurs ne lui ont pas tant d'obligation. C'est plûtôt un courtisan délicat, qui trouve le ridicule, qu'un Censeur public, qui s'attache à blâmer la corruption. Et pour dire vrai, si Pétrone avoit voulu nous laisser une morale ingénieuse dans la description des voluptés, il auroit tâché de nous en donner quelque dégoût : mais c'est-là que paroît le vice avec toutes les graces de l'Auteur ; c'est-là qu'il fait voir avec plus de soin l'agrément & la politesse de son esprit.

Davantage, s'il avoit eu dessein de nous instruire par voie plus fine & plus cachée que celle des préceptes, pour le moins verrions-nous quelque exemple de la justice divine ou humaine sur ses débauches. Tant s'en faut, le seul homme de bien qu'il introduit, le pauvre Lycas, marchand de bonne foi, craignant bien les Dieux, périt misérablement dans la tempête au milieu de ces corrompus qui sont conservés. Encolpe & Giton s'attachent l'un avec l'autre, pour mourir plus étroitement unis ensemble, & la mort n'ose toucher à leurs plaisirs. La voluptueuse Tryphéne se sau-

ve dans un esquif avec toutes ses hardes. Eumolpe fut si peu ému du danger, qu'il avoit le loisir de faire quelque Epigramme. Lycas, le pieux Lycas (1), appelle inutilement les Dieux à son secours; & à la honte de leur providence, il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois Encolpe dans les douleurs, elles ne lui viennent pas de son repentir. Il a tué son hôte, il est fugitif, il n'y a sorte de crime qu'il n'ait commis; grace à la bonté de sa conscience, il vit sans remors; ses larmes, ses regrets ont une cause bien

(1) M. Nolot a critiqué cet endroit dans ses Notes sur Pétrone; mais mal à propos. Il a crû que M. de S. Evremond appelloit Lycas, *pieux*, à cause que Pétrone lui donne la qualité de *verecundissimus*. Ce n'est point cela. M. de S. Evremond accuse Pétrone de protéger l'impiété & le vice, pendant qu'il fait opprimer la vertu & la piété; & il le prouve par l'exemple de Lycas, qui étant le seul dans la tempête qui craignît la colere des Dieux, & mît tout en usage pour l'appaiser, fut aussi le seul de la troupe qui périt misérablement. Ce n'est donc que par rapport à ces mouvemens de dévotion qu'il l'appelle le *pieux Lycas*. C'est à cause de l'empressement qu'il a de faire rendre le voile & le sistre d'Isis, & des instances réitérées qu'il fait à Encolpe sur ce sujet. *Tu, inquit, Encolpi, succurre periclitantibus; id est, vestem illam divinam, sistrumque redde navigio. Per fidem, miserere, quemadmodum quidem soles. Et illum quidem vociferantem in mare ventus excussit, repetitumque infesto gurgite procella circumegit, atque hausit.*

différente ; il se plaint de l'infidélité de Giton qui l'abandonne ; son désespoir est de se l'imaginer dans les bras d'un autre, qui se moque de la solitude où il est réduit. *Jacent nunc amatores obligati noctibus totis, & forsitan mutuis lubidinibus attriti, derident solitudinem meam.*

Tous les crimes lui ont succédé heureusement, à la réserve d'un seul, qui lui a véritablement attiré une punition fâcheuse ; mais c'est un péché, pour qui les Loix Divines & humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avoit mal répondu aux caresses de Circé, & à la vérité son impuissance est la seule faute qui lui a fait de la peine. Il avoue qu'il a failli plusieurs fois ; mais qu'il n'a jamais mérité la mort qu'en cette occasion. Enfin, sans m'attacher au détail de toute l'histoire, il retombe dans le même crime, & reçoit le supplice mérité avec une parfaite résignation. Alors il rentre en lui-même, & connoît la colere des Dieux :

Helleſpontiaci ſequitur gravis ira Priapi.

Il se lamente du pitoyable état où il se trouve, *funerata est pars illa corporis, quâ quondam Achilles eram ;* & pour recouvrer sa vigueur, il se met entre les mains d'une Prêtresse de ce Dieu avec de très-bons sentimens

de religion, mais en effet les seuls qu'il paroisse avoir dans toutes ses avantures. Je pourrois dire encore que le bon Eumolpe est couru des petits enfans quand il récite ses vers : mais quand il corrompt son Disciple, la mere le regarde comme un Philosophe ; & couchés dans une même chambre, le pere ne s'éveille pas : tant le ridicule est sévérement puni chez Pétrone, & le vice heureusement protégé ! Jugez par-là si la vertu n'a pas besoin d'un autre orateur pour être persuadée. Je pense qu'il étoit du sentiment de Bautru : » Qu'honnête-homme & bonnes mœurs ne » s'accordent pas ensemble. « *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio verè aulico elegantiæ arbitrum, non sapientiæ.*

III. On ne sauroit douter que Pétrone n'ait voulu décrire les débauches de Néron, & que ce Prince ne soit le principal objet de son ridicule : mais de savoir si les personnes qu'il introduit, sont véritables ou feintes, s'il nous donne des caractéres à sa fantaisie ; ou le propre naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, & on ne peut raisonnablement s'en assûrer. Je pense, pour moi, qu'il n'y a aucun personnage dans Pétrone, qui ne puisse convenir à Néron. Sous Trimalcion, il se moque apparemment de sa magnificence ridicule, & de l'extravagance de ses plaisirs,

Eumolpe nous représente la folle passion qu'il avoit pour le théatre : *sub nominibus exoletorum fœminarumque, & novitate cujusque stupri, flagitia Principis perscripsit ;* & par une agréable disposition de différentes personnes imaginées, il touche diverses impertinences de l'Empereur, & le désordre ordinaire de sa vie.

On pourra dire que Pétrone est bien contraire à soi-même, d'en blâmer les vices, la molleſſe & les plaisirs, lui qui fut si ingénieux dans la recherche des voluptés : *dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset.* Car, à dire vrai, quoique le Prince fût assez corrompu de son naturel, au jugement de Plutarque, la complaisance de ce courtisan a contribué beaucoup à le jetter dans toute sorte de luxe & de profusion. En cela, comme en la plûpart des choses de l'histoire, il faut regarder la différence des temps. Avant que Néron se fût laissé aller à cet étrange abandonnement, personne ne lui étoit si agréable que Pétrone ; jusques-là, qu'une chose passoit pour grossiére quand elle n'avoit pas son approbation. Cette Cour-là étoit comme une Ecole de voluptés recherchées, où tout se rapportoit à la délicatesse d'un goût si exquis. Je croi même que la politesse de notre Auteur devint pernicieuse au public ; & qu'il fut un des prin-

cipaux à ruiner des gens considérables, qui faisoient une profession particuliere de sagesse & de vertu. Il ne prêchoit que la libéralité à un Empereur déja prodigue, la mollesse à un voluptueux. Tout ce qui avoit une apparence d'austérité, avoit pour lui un air ridicule.

Selon mes conjectures, Traséas eut son tour, Helvidius le sien; & quiconque avoit du mérite sans l'art de plaire, n'étoit pas fâcheux impunément. Dans cette sorte de vie, Néron se corrompoit de plus en plus; & comme la délicatesse des plaisirs vint à céder au desordre de la débauche, il tomba dans l'extravagance de tous les goûts. Alors Tigellin jaloux des agrémens de Pétrone, & des avantages qu'il avoit sur lui dans la science des voluptés, entreprit de le ruiner, *quasi adversus æmulum & scientiam voluptatum potiorem.* Ce ne lui fut pas une chose mal-aisée; car l'Empereur, abandonné comme il étoit, ne pouvoit plus souffrir un témoin si délicat de ses infamies. Il étoit moins gêné par le remors de ses crimes, que par une honte secrette qu'il sentoit de ses voluptés grossiéres, quand il se souvenoit de la délicatesse des passées. Pétrone, de son côté, n'avoit pas de moindres dégoûts; & je pense que dans le temps de ses mécontentemens cachés, il composa cette Satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée.

Nous voyons dans Tacite l'éclat de sa disgrace ; & qu'ensuite de la conspiration de Pison, l'amitié de Scevinus fut le prétexte de sa perte.

IV. PE'TRONE est admirable par tout ; dans la pureté de son style, dans la délicatesse de ses sentimens ; mais ce qui me surprend davantage, est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de caractéres. Terence est peut-être l'Auteur de l'antiquité qui entre le mieux dans le naturel des personnes. J'y trouve cela à redire, qu'il a peu d'étendue : & tout son talent est borné à faire bien parler des valets & des vieillards, un pere avare, un fils débauché, une esclave, une espéce de Briguelle (1). Voilà où s'étend la capacité de Terence. N'attendez de lui ni galanterie, ni passion ; ni les sentimens, ni les discours d'un honnête-homme. Pétrone, d'un esprit universel, trouve le génie de toutes les professions, & se forme comme il lui plaît à mille naturels différens. S'il introduit un déclamateur, il en prend si bien l'air & le stile, qu'on diroit qu'il a déclamé toute sa vie. Rien

(1) Le premier qui fit les intrigues de la Comédie Italienne, étoit Provençal, & s'appelloit Briguelle. Il y réussit si bien, qu'on a donné depuis le nom de *Briguelle* au Valet fourbe, qui conduit les intrigues.

n'exprime plus naturellement le desordre d'une vie débauchée, que les querelles d'Encolpe & d'Ascylte, sur le sujet de Giton.

Quartilla ne représente-t-elle pas admirablement ces femmes prostituées, *quarum si accensa libido, ut sæpius peterent viros, quam peterentur?* Les nôces du petit Giton & de l'innocente Pannychis, ne nous donnent-elles pas l'image d'une impudicité accomplie?

Tout ce que peut faire un sot ridiculement magnifique dans un repas, un faux délicat, un impertinent; vous l'avez, sans doute, au festin de Trimalcion.

Eumolpe nous fait voir la folie qu'avoit Néron pour le théatre, & sa vanité à réciter ses ouvrages; & vous remarquerez, en passant, par tant de beaux Vers dont il fait un méchant usage, qu'un excellent Poëte peut être un malhonnête homme. Cependant comme Encolpe, pour représenter Eumolpe un faiseur de vers fantasque, ne laisse pas de trouver en sa physionomie quelque chose de grand, il observe judicieusement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne. Cette maladie qu'il a de composer hors de propos, même *in vicinia mortis*; sa volubilité à dire ses compositions en tous lieux & en tous temps, répond à son début ridicule: *& ego, inquit, poëta sum, & ut spero, non humillimi spiritus, si modo aliquid coronis credendum est, quas*

quas etiam ad imperitos gratia deferre solet. Sa connoissance assez générale, ses actions extraordinaires, ses expédiens en de malheureuses rencontres, sa fermeté à soûtenir ses compagnons dans le vaisseau de Lycas, cette Cour plaisante de chercheurs de successions, qu'il s'attire dans Crotone, ont toujours du rapport avec les choses qu'Encolpe s'en étoit promises: *senex canus, exercitati vultus, & qui videretur nescio quid magnum promittere.*

Il n'y a rien de si naturel que le personnage de Chrysis : toutes nos confidentes n'en approchent pas; &, sans parler de sa premiere conversation avec Polyenos, ce qu'elle lui dit de sa Maîtresse sur l'affront qu'elle a reçu, est d'une naïveté inimitable : *verum enim fatendum est ex qua hora accepit injuriam, apud se non est.* Quiconque a lû Juvenal, connoît assez *impotentiam matronarum*, & leur méchante humeur, *si quando vir aut familiaris infelicius cum ipsis rem habuerat.* Mais il n'y a que Pétrone qui eût pû nous décrire Circé si belle, si voluptueuse & si galante.

Enothea, la Prêtresse de Priape, me ravit avec les miracles qu'elle promet; avec ses enchantemens, ses sacrifices, sa désolation sur la mort de l'Oye sacrée, & la maniere dont elle s'appaise, quand Polyenos lui fait un présent dont elle peut acheter une Oye & des Dieux, si bon lui semble.

Philuméne, cette honnête Dame, n'eſt pas moins bonne, qui après avoir eſcroqué pluſieurs héritages dans la fleur de ſa jeuneſſe & de ſa beauté, devenue vieille, & par conſéquent inutile à tout plaiſir, tâchoit de continuer ce bel art par le moyen de ſes enfans, qu'avec mille beaux diſcours elle introduiſoit auprès des vieillards qui n'en avoient point. Enfin, il n'y a naturel, il n'y a profeſſion, dont Pétrone ne ſuive admirablement le génie. Il eſt Poëte, il eſt Orateur, il eſt Philoſophe quand il lui plaît.

Pour ſes Vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle, *naturali pulchritudine carmen exurgit :* enſorte que Douza (1) ne ſauroit plus ſouffrir la fougue & l'impétuoſité de Lucain, quand il a lû la *Priſe de Troye*, ou ce petit eſſai de la *Guerre Civile*, qu'il aſſûre aimer beaucoup mieux :

Quam vel trecenta Cordubenſis illius
Pharſalicorum verſuum Volumina.

Je ne ſai ſi je me trompe ; mais il me ſemble que Lucréce n'a pas traité ſi agréablement la matiére des ſonges, que Pétrone.

Somnia, quæ mentes ludunt, volitantibus umbris,

(1) Jan. Douza Pat. PRÆCIDANEORUM Petron. *Lib. II. cap.* 12.

Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt;
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit;
Quidque luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit, & flammis miserandas savit in urbes;
Tela videt, &c.

Et que peut-on comparer à cette nuit voluptueuse, dont l'image remplit l'ame de telle sorte, qu'on a besoin d'un peu de vertu pour s'en tenir aux simples impressions qu'elle fait sur l'esprit ?

Qualis nox fuit illa: Dii, Deæque!
Quàm mollis torus! Hæsimus calentes;
Et transfudimus hinc, & hinc labellis
Errantes animas. Valete Curæ,
Mortalis ego sic perire cœpi.

» Quelle nuit, ô bons Dieux ! quelle chaleur ! quels baisers ! quelle haleine ! quel mélange d'ames en ces chaudes & amoureuses respirations !

Quoique le stile de déclamateur semble ridicule à Pétrone, il ne laisse pas de montrer beaucoup d'éloquence en ses déclamations ; & pour faire voir que les plus débauchés ne sont pas incapables de méditation & de retour, la morale n'a rien de plus sérieux, ni de mieux touché, que les réflexions d'Encolpe

sur l'inconstance des choses humaines, & sur l'incertitude de la mort.

Quelque sujet qui se présente, on ne peut ni penser plus délicatement, ni s'exprimer avec plus de netteté. Souvent en ses narrations, il se laisse aller au simple naturel, & se contente des graces de la naïveté : quelquefois il met la derniere main à son ouvrage ; & il n'y a rien de si poli. Catulle & Martial traitent les mêmes choses grossiérement ; & si quelqu'un pouvoit trouver le secret d'envelopper les ordures avec un langage pareil au sien, je répons pour les Dames, qu'elles donneroient des louanges à sa discrétion.

Mais ce que Pétrone a de plus particulier ; c'est qu'à la réserve d'Horace en quelques Odes, il est peut-être le seul de l'Antiquité qui ait sû parler de galanterie. Virgile est touchant dans les passions : les amours de Didon, les amours d'Orphée & d'Eurydice ont du charme & de la tendresse : toutefois il n'a rien de galant ; & la pauvre Didon, tant elle avoit l'ame pitoyable, devint amoureuse du pieux Enée au récit de ses malheurs. Ovide est spirituel & facile ; Tibulle délicat ; cependant il falloit que leurs Maîtresses fussent plus savantes que Mademoiselle de Scuderi. Comme ils alléguent les Dieux, les fables & des exemples tirés de l'antiquité la plus éloignée, ils promettent toujours des sacrifices ; & je pense

que M. Chapelain a pris d'eux la maniére de *brûler* les cœurs *en holocauſte*. (1) Lucien, tout ingénieux qu'il eſt, devient groſſier ſi-tôt qu'il parle d'amour. Ses courtiſanes ont plûtôt le langage des lieux publics, que les diſcours des ruelles. Pour moi, qui ſuis grand admirateur des anciens, je ne laiſſe pas de rendre juſtice à notre Nation, & de croire que nous avons ſur eux en ce point un grand avantage. Et ſans mentir, après avoir bien examiné cette matiére, je ne ſache aucun de ces grands génies qui eût pû faire parler d'amour Maſſiniſſe & Sophoniſbe, Céſar & Cléopatre, auſſi ga-

(1) Chapelain fait parler le Comte de Dunois (amoureux de la Pucelle d'Orleans) en ces termes:

Pour ces celeſtes yeux, & ce front magnanime,
Je ſens un feu ſubtil, qui ſurpaſſe l'eſtime:
Je n'en ſouhaite rien, & ſi j'en ſuis amant,
D'un amour ſans deſir je le ſuis ſeulement.
De ce feu toutefois que me ſert l'innocence,
Si tout ſage qu'il eſt, il me fait violence?
Hélas! il me dévore, & mon cœur embraſé
Déja par ſa chaleur eſt de force épuiſé.
Et ſoit, conſumons-nous d'une flamme ſi belle;
Brûlons en holocauſte au feu de la Pucelle:
Laiſſons-nous pour ſa gloire en cendres convertir;
Et tenons à bonheur d'en être le martyr.

... LA PUCELLE Liv. II. à la fin.

lamment que nous les avons oui parler en notre langue. (1) Autant que les autres nous le cédent, autant Pétrone l'emporte sur nous. Nous n'avons point de Roman qui nous fournisse une histoire si agréable que la MATRONE D'EPHESE. Rien de si galant que les Poulets de Circé & de Polyenos : toute leur avanture, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractére fort au-dessus de la politesse de notre siécle. Jugez cependant s'il eût traité délicatement une belle passion ; puisque c'étoit ici une affaire de deux personnes, qui à leur premiere vûe, devoient goûter le dernier plaisir.

LA MATRONE D'EPHESE.

IL y avoit une Dame à Ephése (2) en si grande réputation de chasteté, que les femmes mêmes des pays voisins, venoient la voir par curiosité comme une merveille. Cette pru-

(1) Voyez la SOPHONISBE, & la MORT DE POMPE'E; de P. Corneille.

(2) Jean de Salisbury, Evêque de Chartres, qui a inséré ce morceau de Pétrone dans son Livre *des Vanités de la Cour*, nous assûre, après un an-

de ayant perdu ſon mari, ne ſe contenta pas, ſelon la coutume, d'aſſiſter au convoi toute échevelée, & de ſe battre la poitrine devant le peuple, elle voulut ſuivre le défunt juſqu'au monument; & après l'avoir mis dans un ſépulchre à la maniére des Grecs, garder le corps, & pleurer nuit & jour auprès de lui. Se déſolant de la ſorte, & réſolue à ſe laiſſer mourir de faim; les parens, les amis ne l'en ſûrent détourner. Les Magiſtrats rebutés les derniers l'abandonnerent; & une femme ſi illuſtre, pleurée de tous, comme une perſonne morte, paſſoit déja le cinquiéme jour ſans manger. Une ſuivante fidelle & affectionnée étoit toujours auprès de la miſérable, mêloit ſes larmes aux ſiennes, & renouvelloit la lumiére toutes les fois qu'elle venoit à s'éteindre. On ne parloit d'autre choſe dans la Ville, & tout le monde demeuroit d'accord que c'étoit le premier exemple d'amour & de chaſteté qu'on eût jamais vû.

cien Auteur, qu'il y a effectivement eu à Epheſe une Dame telle que Pétrone la repréſente ici; & qu'elle fut punie comme elle le méritoit. *Tu hiſtoriam*, dit-il, *aut fabulam, quod his verbis refert Petronius, pro libitu appellabis. Ita tamen ex facto accidiſſe Epheſi, & Flavianus auctor eſt. Mulieremque tradit impietatis ſuæ, & ſceleris parricidialis & adulterii pœnas luiſſe.* Joannes Saresberienſis Policraticus, *ſive de nugis Curialium, & veſtigiis Philoſophorum*, Lib. VIII. cap. 11.

Il arriva qu'en ce même-temps le Gouverneur de la Province fit attacher en croix quelques voleurs tout proche de cette même cave où la vertueuſe Dame ſe déſoloit ſur le corps de ſon cher époux. La nuit ſuivante, comme un Soldat qui gardoit les croix, de peur que les corps ne fuſſent enlevés, eut apperçu de la lumiére dans le monument, & entendu les plaintes d'une perſonne affligée; par un eſprit de curioſité, commun à tous les hommes, il voulut ſavoir ce que ce pouvoit être, & ce qu'on y faiſoit. Il deſcend donc au Sépulcre; & ſurpris à la vûe d'une fort belle femme, il demeure d'abord épouvanté, comme ſi c'eût été quelque fantôme: puis ayant vu un corps mort étendu devant ſes yeux, conſideré les larmes, un viſage dechiré avec les ongles, & toutes les autres marques de déſolation, il s'imagina à la fin ce que c'étoit; qu'une pauvre affligée s'abandonnoit aux regrets, & ne pouvoit ſouffrir ſans déſeſpoir la mort de celui qu'elle avoit perdu. Il apporte enſuite ſon petit ſouper au monument, & commence à l'exhorter de ne perſeverer pas davantage dans une douleur inutile, & des gémiſſemens ſuperflus; que la ſortie de ce monde étoit la même pour tous les hommes; qu'il falloit aller tous en même lieu: n'oubliant rien de toutes ces raiſons dont on a coutume de guérir les eſprits les plus malades. Mais elle, irritée

encore par une consolation si peu attendue, redouble son deuil, se déchire l'estomac avec plus de violence, & s'arrache des cheveux, qu'elle jette sur ce misérable corps.

Le Soldat ne se rebute point pour cela; & avec les mêmes exhortations il essaye de lui faire prendre quelque nourriture; jusqu'à ce que la Suivante, gagnée sans doute par l'odeur du vin, autant que par son discours, tendit la main à celui qui les invitoit si obligeamment: & comme elle eut repris quelque vigueur par le boire & le manger, elle vint à combattre elle-même l'opiniâtreté de sa Maîtresse. » Et que vous servira cela, *dit-elle*, » de vous laisser mourir de faim, de vous ensevelir toute vive, & rendre à la destinée » une ame qu'elle ne demande pas encore?

» Pensez-vous que des morts les insensibles cendres
» Vous demandent des pleurs & des regrets si tendres?

» Quoi! vous voulez ressusciter un mort » contre l'ordre de la nature? Croyez-moi, » défaites-vous d'une foiblesse dont les seules femmes sont capables: jouissez des » avantages de la lumiére tant qu'il vous sera » permis. Ce corps que vous voyez devant » vous, montre assez le prix de la vie, & vous » avertit que vous devez mieux la ménager.

Perſonne n'écoute à regret quand on le preſſe de manger en de pareilles occaſions : on ſe laiſſe perſuader aiſément de vivre. Ainſi cette femme, extenuée par une ſi longue abſtinence, laiſſa vaincre ſon obſtination, & ſe remplit de viande avec la même avidité que la Suivante, qui s'étoit rendue auparavant. Au reſte, vous ſavez que les tentations viennent d'ordinaire après le repas. Avec les mêmes armes qu'employa le Soldat pour combattre ſon déſeſpoir, avec les mêmes il attaque ſa pudicité. Le jeune homme ne paroiſſoit à la Prude ni deſagréable, ni ſans eſprit ; & la Suivante n'oublioit rien pour lui rendre de bons offices ; diſant à ſa maîtreſſe :

» Songez, ſongez à vous, voyez votre intérêt,
» Et ne combattez pas un amour qui vous plaît.

Enfin, pour ne vous plus tenir en ſuſpens, la bonne Dame eut la même abſtinence en ce qui regarde cette partie de ſon corps ; & le Soldat pleinement victorieux, vint à bout de l'une & de l'autre. Ils demeurerent enſemble non ſeulement la premiere nuit de leur jouiſſance, mais encore le lendemain, & le jour d'après ; les portes ſi bien fermées, que quiconque fût venu au monument, ſoit connu, ſoit inconnu, auroit cru ſans doute que la plus honnête femme du monde avoit expiré ſur le corps de ſon mari.

Le Soldat charmé de la beauté de sa Dame, & du secret de sa bonne fortune, achetoit tout ce que son peu de bien lui pouvoit permettre ; & à peine la nuit étoit-elle venue, qu'il l'apportoit dans le monument. Cependant comme les parens d'un de ces pendus s'aperçurent qu'il n'y avoit plus de garde, ils enleverent le corps une nuit, & lui rendirent les derniers devoirs. Mais le pauvre Soldat, qui s'étoit laissé abuser, pour demeurer trop long temps attaché à son plaisir, voyant le lendemain une de ces croix sans cadavre, alla trouver sa maîtresse dans la crainte du supplice, & lui conta tout ce qui étoit arrivé : qu'au reste il étoit résolu de ne point attendre sa condamnation ; & que se faisant justice lui-même, il alloit punir sa négligence de sa propre main. Pour toute grace, qu'il la supplioit d'avoir soin de sa sépulture, & de lui préparer ce même tombeau fatal à son époux & à son galant. Cette femme, aussi charitable que prude: *Eh! aux Dieux ne plaisent*, dit-elle, *que je voye en même-temps les funérailles de deux personnes si cheres : j'aime mieux pendre le mort que de faire périr le vivant.* Selon ce beau discours, elle tire le corps du cercueil, pour l'attacher à cette croix où il n'y avoit plus rien. Le Soldat profita du conseil ingénieux d'une femme si aviſée ; & le lendemain tout le peuple s'étonna de quelle maniere un homme mort avoit pu aller au gibet.

CONVERSATION DU MARE'CHAL D'HOQUINCOURT AVEC LE PERE CANAYE.

COMME je dînois un jour chez Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt (1), le Pere Canaye qui y dînoit aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la Religion éxige de nous; & après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux & quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces Esprits forts, qui veulent examiner toutes choses par la raison.

» A qui parlez-vous des Esprits-forts, dit le » Maréchal, & qui les a connus mieux que » moi ? Bardouville & Saint-Ibal ont été les » meilleurs de mes amis. Ce furent eux qui » m'engagerent dans le parti de Monsieur le

(1) Le Maréchal d'Hoquincourt étoit alors (1654.) à Péronne, dont le Roi lui avoit donné le Gouvernement.

» Comte (1) contre le Cardinal de Richelieu.
» Si j'ai connu les Esprits-forts ? Je ferois un
» livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardouville
» mort, & Saint-Ibal retiré en Hollande, je
» fis amitié avec la Frette & Sauvebœuf.
» Ce n'étoient pas des esprits, mais de braves
» gens. La Frette étoit un brave homme, &
» fort mon ami. Je pense avoir assez témoi-
» gné que j'étois le sien dans la maladie dont
» il mourut. Je le voyois mourir d'une petite
» fiévre, comme auroit pu faire une femme ;
» & j'enrageois de voir la Frette, ce la Frette,
» qui s'étoit battu contre Bouteville, s'étein-
» dre ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous
» étions en peine, Sauvebœuf & moi, de sau-
» ver l'honneur à notre ami ; ce qui me fit
» prendre la résolution de le tuer d'un coup
» de pistolet, pour le faire périr en homme
» de cœur. Je lui appuyois le pistolet à la tête,
» quand un B.... de Jesuite, qui étoit dans
» la chambre, me pousa le bras, & détour-
» na le coup. Cela me mit en si grande cole-
» re contre lui, que je me fis Janséniste.

Remarquez-vous, Monseigneur, dit le Pere Canaye, *remarquez-vous comme Satan est toûjours aux aguêts* : circuit quærens quem devoret. *Vous concevez un petit dépit contre nos Peres : il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer ; pis que dévorer, pour*

(1) Le Comte de Soissons.

vous faire Janſéniſte. Vigilate, vigilate; *on ne ſauroit être trop ſur ſes gardes contre l'ennemi du genre humain.*

» Le Pere a raiſon, *dit le Maréchal.* J'ai » ouï dire que le Diable ne dort jamais. Il » faut faire de même; bonne garde, bon pied, » bon œil. Mais quittons le Diable, & par- » lons de mes amitiés. J'ai aimé la Guerre de- » vant toutes choſes; Madame de Montbazon » après la guerre; & tel que vous me voyez, » la Philoſophie après Madame de Montba- » zon. *Vous avez raiſon*, reprit le Pere, *d'aimer la guerre, Monſeigneur; la guerre vous aime bien auſſi; elle vous a comblé d'honneurs. Savez-vous que je ſuis homme de guerre auſſi moi? Le Roi m'a donné la direction de l'Hôpital de ſon armée de Flandre: n'eſt-ce pas être homme de guerre? Qui eût jamais cru que le Pere Canaye eût dû devenir Soldat? Je le ſuis, Monſeigneur, & ne rens pas moins de ſervice à Dieu dans le Camp, que je lui en rendrois au Collége de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment. Aller à la guerre, eſt ſervir ſon Prince; & ſervir ſon Prince, eſt ſervir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame de Montbazon, ſi vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos deſirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monſeigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente.*

» Quoi, mon Pere, vous voudriez que j'aimasse comme un sot ? Le Maréchal d'Hoquincourt n'a pas appris dans les ruelles à ne » faire que soupirer. Je voulois, mon Pere, » je voulois : vous m'entendez bien ». JE VOULOIS ! *Quels* JE VOULOIS ! *En vérité, Monseigneur, vous raillez de bonne grace. Nos Peres de Saint-Louis seroient bien étonnés de ces* JE VOULOIS. *Quand on a été long-temps dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons ; vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.*

» Il n'y a point là de divertissement, mon » Pere ; savez-vous à quel point je l'aimois » ? *Usque ad aras*, MONSEIGNEUR. » Point » d'*aras* mon Pere. Voyez-vous *dit le Maréchal, en prenant un couteau, dont il serroit » le manche ;* voyez-vous, si elle m'avoit » commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé le couteau dans le cœur. ». Le Pere surpris du discours, & plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, & pria Dieu secrettement qu'il le délivrât du danger où il se trouvoit : mais ne se fiant pas tout-à-fait à la priere il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le Maréchal le suivoit par un autre tout semblable ; & à lui voir le coûteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son ordre en éxécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque temps aux frayeurs de la Révérence : mais craignant à la fin que le Maréchal dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plaisant ; je le fis souvenir que Madame de Montbazon étoit morte (1), & lui dis qu'heureusement le Pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

» Dieu fait tout pour le mieux, *reprit le* » *Maréchal* : la plus belle du monde (2) » commençoit à me lanterner, lorsqu'elle » mourut. Il y avoit toujours auprès d'elle un » certain Abbé de Rancé (3), un petit Janse-

(1) Madame la Duchesse de Montbazon, fille du Comte de Vertus, étoit encore en vie : elle ne mourut qu'en 1657. M. de S. Evremond ne l'ignoroit pas ; mais il a cru qu'on lui pardonneroit aisément cet anachronisme si on pensoit qu'il étoit difficile de tirer autrement le P. Canaye de la frayeur qui l'avoit saisi. Il y a long-temps que M. Baile a fait cette remarque. Voyez les NOUVELLES DE LA RE'PUBLIQUE DES LETTRES, Décembre 1686. Article IV.

(2) C'est ainsi que le Maréchal d'Hoquincourt appelloit Madame de Montbazon.

(3) Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, si connu depuis sous le nom d'*Abbé de la Trappe*, étoit un des amans de la Duchesse de Montbazon; & quoiqu'en di ent ses panégyristes, il est sûr que la mort prompte & inopinée de cette Dame, fut le principal motif de sa conversion & de sa retraite.

niste,

» niſte, qui lui parloit de la GRACE devant » le monde, & l'entretenoit de toute autre » choſe en particulier. Cela me fit quitter le » parti des Janſéniſtes. Auparavant je ne per- » dois pas un ſermon du Pere Deſmâres, & » je ne jurois que par Meſſieurs de Port-Royal. » J'ai toujours été à confeſſe aux Jeſuites de- » puis ce temps là; & ſi mon fils a jamais » des enfans, je veux qu'ils étudient au Col- » lége de Clermont, ſur peine d'être déshé- » rités.

Oh! que les voyes de Dieu ſont admirables! s'écria le Pere Canaye. *Que le ſecret de ſa juſtice eſt profond! Un petit coquet de Janſéniſte pourſuit une Dame, à qui Monſeigneur vouloit du bien: le Seigneur miſéricordieux ſe ſert de la Jalouſie, pour mettre la conſcience de*

Voici comment cela arriva. Madame de Montbazon mourut de la petite vérole dans une maiſon de campagne. L'Abbé, qui étoit parti de Paris ſur la premiére nouvelle de ſa maladie, arrive dans cette maiſon. Ne trouvant perſonne à l'entrée, il monte dans l'appartement de la Ducheſſe par un degré dérobé qu'il connoiſſoit; & le premier objet qui ſe préſente à ſa vûe, c'eſt la tête toute ſanglante de Madame de Montbazon qu'on avoit coupée, parce que le cercueil s'étoit trouvé trop court, & à côté de la tête ſes yeux ſur une aſſiette. Cela fit une impreſſion ſi vive ſur lui, qu'il renonça au monde, & établit dans ſon Abbaye de la Trappe une réforme très-auſtére. Il mourut le 26. d'Octobre 1700.

Monſeigneur entre nos mains. Mirabilia judicia tua, Domine !

Après que le bon Pere eut fini ſes pieuſes réfléxions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en diſcours, & je demandai à Monſieur le Maréchal, ſi l'amour de la Philoſophie n'avoit pas ſuccedé à la paſſion qu'il avoit eue pour Madame de Montbazon.

» Je ne l'ai que trop aimée la Philoſophie, » *dit le Maréchal*, je ne l'ai que trop aimée ; » mais j'en ſuis revenu, & je n'y retourne pas. » Un Diable de Philoſophe m'avoit tellement » embrouillé la cervelle de *premiers parens*, » de *pomme*, de *ſerpent*, de *paradis terreſtre*, » & de *cherubins*, que j'étois ſur le point de » ne rien croire. Le Diable m'emporte ſi je » croyois rien. Depuis ce temps-là je me ſe- » rois crucifier pour la Religion. Ce n'eſt » pas que j'y voye plus de raiſon; au contraire, » moins que jamais : mais je ne ſaurois que » vous dire, je me ferois crucifier ſans ſavoir » pourquoi

Tant mieux, Monſeigneur, reprit le Pere d'un ton de nez fort dévot, *tant mieux : ce ne ſont point mouvemens humains, cela vient de Dieu.* POINT DE RAISON ! *c'eſt la vraye religion cela :* POINT DE RAISON ! *Que Dieu vous a fait, Monſieur, une belle grace !* Eſtote ſicut infantes ; *ſoyez comme des Enfans. Les enfans ont encore leur innocence ; & pourquoi ?*

parce qu'il n'ont point de raiſon. Beati pauperes ſpiritu ; *bienheureux les pauvres d'eſprit ; ils ne pechent point : la raiſon ? c'eſt qu'ils n'ont point de raiſon.* POINT DE RAISON ; JE NE SAUROIS QUE VOUS DIRE ; JE NE SAI POURQUOI : *les beaux Mots ! Ils devroient être écrits en lettres d'or.* CE N'EST PAS QUE J'Y VOYE PLUS DE RAISON ; AU CONTRAIRE MOINS QUE JAMAIS. *En verité cela eſt divin pour ceux qui ont le goût des choſes du Ciel.* POINT DE RAISON ! *Que Dieu vous a fait, Monſeigneur, une belle grace* (1) !

Le Pere eût pouſſé plus loin la ſainte haine qu'il avoit contre la Raiſon : mais on apporta des Lettres de la Cour à Monſieur le Maréchal ; ce qui rompit un ſi pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas, & après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient. » Si je voulois faire le » politique, comme les autres, je me retire- » rois dans mon cabinet, pour lire les dépê- » ches de la Cour, mais j'agis, & je parle » toujours à cœur ouvert. Monſieur le Cardi- » nal me mande que Stenay eſt pris (2), que » la Cour ſera ici dans huit jours, & qu'on » me donne le commandement de l'armée

(1) Voyez le Jugement que M. Bayle a fait de ce paſſage dans le III. ECLAIRCISSEMENT, mis à la fin de ſon DICTIONNAIRE.

(2) Stenay fut pris le 6. d'Août 1654.

» qui a fait le siége, pour aller secourir Arras
» avec Turenne & la Ferté. Je me souviens
» bien que Turenne me laissa battre par Mon-
» sieur le Prince (1), lorsque la Cour étoit à
» Gien: peut-être que je trouverai l'occasion
» de lui rendre la pareille. Si Arras étoit
» sauvé, & Turenne battu, je serois content:
» j'y ferai ce que je pourrai: je n'en dis pas
» davantage (2).

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, & le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre Monsieur de Turenne; mais on nous avertit que le convoi étoit déja assez loin de la ville. Ce qui nous fit prendre congé plûtôt que nous n'aurions fait.

Le Pere Canaye, qui se trouvoit sans monture, en demanda une qui le pût porter au Camp. » Et quel cheval voulez-vous, mon Pere? dit le Maréchal. *Je vous répondrai, Monseigneur; ce que répondit le bon Pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre:* qualem me decet esse, mansuetum; *tel qu'il faut que je sois, doux,* » *paisible. Qualem me decet esse, mansuetum!* » J'entens un peu le Latin, dit le Maréchal,

(1) A Bleneau le 7. d'Avril 1652.

(2) Ces trois Maréchaux ayant forcé les lignes en trois endroits, battirent les Espagnols, entrerent dans Arras, & obligérent M. le Prince à se retirer.

» *manſuetum* ſeroit meilleur pour des brebis » que pour des chevaux. Qu'on donne mon » cheval au Pere, j'aime ſon ordre, je ſuis » ſon ami; qu'on lui donne mon bon che- » val ».

J'allai dépêcher mes petites affaires, & ne demeurai pas long-temps ſans rejoindre le convoi. Nous paſſâmes heureuſement; mais ce ne fut pas ſans fatigue pour le pauvre Pere Canaye. Je le rencontrai dans la marche ſur le bon cheval de Monſieur d'Hoquincourt. C'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action. Il mâchoit éternellement ſon mords, alloit toûjours de côté, henniſſoit de moment en moment; & ce qui choquoit fort la modeſtie du Pere, il prenoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui pour des cavales. » Et que » vois-je, mon Pere, *lui dis-je en l'abordant*; » quel cheval vous a-t-on donné-là? Où eſt » la monture du bon Pere Suarez, que vous » avez tant demandée »? *Ah! Monſieur, je n'en puis plus, je ſuis roué*..... Il alloit continuer ſes plaintes, lorſqu'il part un liévre. Cent cavaliers ſe débandent pour courir après, & on entend plus de coups de piſtolet qu'à une eſcarmouche. Le cheval du Pere, accoutumé au feu ſous le Maréchal, emporte ſon homme, & lui fait paſſer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une choſe plaiſan-

te de voir le Jesuite à la tête de tous malgré lui. Heureusement le liévre fut tué, & je trouvai le Pere uu milieu de trente cavaliers, qui lui donnoient l'honneur d'une chasse, qu'on eût pût nommer une Occasion. Le Pere recevoit la louange avec une modestie apparente; mais en son ame il mépriſoit fort le *mansuetum* du bon Pere Suarez, & se savoit meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensoit avoir faites sur le Barbe de Monsieur le Maréchal. Il ne fut pas long-temps sans se souvenir du beau Dit de SALOMON: *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* A mesure qu'il se refroidissoit, il sentoit un mal que la chaleur lui avoit rendu insensible; & la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettoit le repos de la Société, & la douceur de la vie paisible qu'il avoit quittée. Mais toutes ses réfléxions ne servoient de rien. Il falloit aller au camp, & il étoit si fatigué du cheval, que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale, pour marcher à pied à la tête des fantassins.

Je le consolai de sa premiere peine, & l'exemtai de la seconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il auroit pû souhaiter. Il me remercia mille fois, & fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa profession, il me parla moins en Jesuite réservé, qu'en homme libre & sincére.

(1) Je lui demandai quel sentiment il avoit de Monsieur d'Hoquincourt. *C'est un bon Seigneur*, me dit-il, *c'est une bonne ame : il a quitté les Jansénistes : nos Peres lui sont fort obligés ; mais pour mon particulier, je ne me trouverai jamais à table auprès de lui, & ne lui emprunterai jamais de cheval.*

Content de cette premiére franchise, je voulois m'en attirer encore une autre. » D'où » vient, *continuai-je*, la grande animosité » qu'on voit entre les Jansénistes & vos Pe- » res ? Vient-elle de la diversité des sentimens » sur la Doctrine de la GRACE ? » *Quelle folie ! quelle folie !* me dit-il, *de croire que nous nous haïssons, pour ne penser pas la méme chose sur la* GRACE ! *Ce n'est ni la* GRACE, *ni les* CINQ PROPOSITIONS *qui nous ont mis mal ensemble. La jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les Jansénistes nous ont trouvé en possession du gouvernement, & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur & l'indulgence ; ils affectent l'austérité & la rigueur : nous consolons les ames par des exemples de la miséricorde de Dieu, ils effrayent par ceux de sa justice. Ils portent la*

(1) M. de S. Evremond avoit fait sa Rhétorique sous le P. Canaye au Collége de Clermont, comme le l'ai remarqué dans sa VIE.

crainte où nous portons l'espérance, & veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les hommes, mais chacun se veut donner du crédit en les sauvant, & à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à Monsieur le Maréchal. J'étois purement Jesuite avec lui, & j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous. Je le louai fort du nouvel esprit que sa derniere profession lui avoit fait prendre ; & il me sembloit que la louange lui plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus longtemps : mais comme la nuit approchoit, il fallut nous séparer l'un de l'autre, le Pere aussi content de mon procédé, que j'étois satisfait de sa confidence.

CONVERSATION

CONVERSATION DE M. D'AUBIGNY AVEC M. DE S. EVREMOND.

AYANT raconté un jour à Monsieur d'Aubigny (1) la conversation que j'avois eue avec le Pere Canaye : » Il n'est pas » raisonnable, *me dit-il*, que vous rencon- » triez plus de franchise parmi les Jesuites, » que parmi nous. Prenez la peine de m'é- » couter, & je m'assûre que vous ne me trou- » verez pas moins d'honneur qu'au révérend » Pere dont vous me parlez.

» Je vous dirai que nous avons de fort » beaux esprits, qui font valoir le Jansénis- » me par leurs ouvrages, de vains discou- » reurs, qui pour se faire honneur d'être Jan- » sénistes, entretiennent une dispute conti- » nuelle dans les maisons ; des gens sages &

(1) Louis Stuart d'Aubigny, oncle du Duc de Richemond & de Lenox. Voyez la VIE de M. de S. Evremond sur les années 1662. & 1666.

» habiles, qui gouvernent prudemment les
» uns & les autres. Vous trouverez dans les
» premiers de grandes lumiéres, assez de bon-
» ne foi, souvent trop de chaleur, quelque-
» fois un peu d'animosité. Il y a dans les se-
» conds beaucoup d'entêtement & de fantai-
» sie : les moins utiles fortifient le parti par le
» nombre ; les plus considérables lui donnent
» de l'éclat par leur qualité. Pour les politi-
» ques, ils s'employent, chacun selon son
» talent ; & gouvernent la machine par des
» moyens inconnus aux personnes qu'ils font
» agir.

» Ceux qui prêchent ou qui écrivent sur la
» GRACE, qui traitent cette question si cé-
» lébre, & si souvent agitée ; ceux qui mettent
» le Concile au-dessus du Pape, qui s'oppo-
» sent à son infaillibilité, qui choquent les
» grandes prétentions de la Cour de Rome,
» sont persuadés de ce qu'ils disent : capables
» toutefois de changer de sentiment, s'il arri-
» ve un jour que les Jesuites trouvent à pro-
» pos de changer d'opinion. Nos Directeurs
» se mettent peu en peine de la doctrine. Leur
» but est d'opposer société à société, de se fai-
» re un parti dans l'Eglise, & du parti dans
» l'Eglise une cabale dans la Cour. Ils font
» mettre la réforme dans un Convent sans se
» réformer : ils exaltent la pénitencce sans la
» faire : ils font manger des herbes à des gens

» qui cherchent à se distinguer par des singu-
» larités, tandis qu'on leur voit manger tout
» ce que mangent les personnes de bon goût.
» Cependant nos Directeurs, tels que je les
» depeins, servent mieux le Jansénisme par
» leur direction, que ne font nos meilleurs
» Ecrivains par leurs beaux Livres.

» C'est une conduite sage & prudente qui
» nous maintient; & si jamais M. de Beliévre,
» M. de Légue, & M. du Gué-Bagnols, vien-
» nent à nous manquer, je me trompe, ou
» l'on verra un grand changement dans le Jan-
» sénisme. La raison en est, que nos opinions
» auront de la peine à subsister d'elles-mêmes.
» Elles font une violence éternelle à la na-
» ture; elles ôtent de la Religion ce qui nous
» console; elles y mettent la crainte, la dou-
» leur, le désespoir. Les Jansénistes voulant
» faire des Saints de tous les hommes, n'en
» trouvent pas dix dans un Royaume, pour
» faire des Chrétiens tels qu'ils les veulent.
» Le christianisme est divin; mais ce sont
» des hommes qui le reçoivent; & quoiqu'on
» fasse, il faut s'accommoder à l'humanité.
» Une Philosophie trop austére fait peu de sa-
» ges: une politique trop rigoureuse peu de
» bons sujets; une Religion trop dure peu d'a-
» mes Religieuses qui le soient long-temps.
» Rien n'est durable, qui ne s'accommode à
» la nature. LA GRACE dont nous parlons

» tant, s'y accommode elle-même. Dieu se » sert de la docilité de notre esprit, & de la » tendresse de notre cœur, pour se faire ai- » mer. Il est certain qne les Docteurs trop ri- » gides donnent plus d'aversion pour eux que » pour les péchés. La pénitence qu'ils prê- » chent, fait préférer la facilité qu'il y a de » demeurer dans le vice, aux difficultés qu'il » y a d'en sortir.

» L'autre extrémité me paroît également » vicieuse. Si je hais les esprits chagrins qui » mettent du péché en toutes choses, je ne » hais pas moins les Docteurs faciles & com- » plaisans, qui n'en mettent à rien; qui favo- » risent le déréglement de la nature, & se » rendent partisans secrets des méchantes » mœurs. L'Evangile entre leurs mains a plus » d'indulgence que la morale : la Religion » ménagée par eux, s'oppose plus foiblement au » crime que la raison. J'aime les gens de bien » éclairés, qui jugent sainement de nos actions, « qui nous exhortent sérieusement aux bon- » nes, & nous détournent, autant qu'il leur » est possible, des mauvaises. Je veux qu'un » discernement juste & délicat leur fasse con- « noître la véritable différence des choses; » qu'ils distinguent l'effet d'une passion, & » l'exécution d'un dessein; qu'ils distinguent » le vice du crime, les plaisirs du vice; qu'ils » excusent nos foiblesses, & condamnent nos

» déſordres ; qu'ils ne confondent pas des ap-
» pétits legers, ſimples & naturels, avec de
» méchantes & perverſes inclinations. Je veux,
» en un mot, une morale chrétienne, ni au-
» ſtére, ni relâchée.

SIR POLITICK.
Comedie.

SIR POLITICK WOULD-BE,

COMEDIE

A la maniére des Anglois.

ACTEURS.

SIR POLITICK WOULD-BE, *Chevalier Anglois, Politique ridicule.*

M. DE RICHE-SOURCE, *Homme d'Affaires François, Chimérique en Projets.*

LA FEMME DE SIR POLITICK, *grave & sottement capable.*

MADAME DE RICHE-SOURCE, *Coquette & Bourgeoise.*

LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, *Gascon brillant, avec un faux air de la Cour de France.*

UN VOYAGEUR ALLEMAND, *exact & régulier, qui voit jusqu'aux derniéres Epitaphes des Villes où il passe.*

MYLORD TANCREDE, *homme d'esprit, qui connoît le ridicule de tous les autres.*

UNE ENTREMETTEUSE, *faisant la* DOGESSE, *& ses* DEMOISELLES, *faisant les* FEMMES DE SENATEURS.

DOMINICO, *Vénitien mystérieux, faisant l'Espion.*

LE SIGNOR ANTONIO, *Diseur de Concetti, Ami de* TANCREDE.

QUATRE SENATEURS.
- AGOSTINO, *faux Caton, & ridiculement grave.*
- AZARO, *beau Discoureur.*
- AMELINO, *du même esprit.*
- PAMFILINO, *homme de bon sens.*

UN VALET *du Signor Antonio.*

UN VALET *de Sir Politick.*

UN HUISSIER.

La Scéne est à Venise.

SIR POLITICK WOULD-BE,

COMEDIE. (1)

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK WOULD-BE.

M. DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, le bruit de votre réputation en général, & les graces que ma maison a reçûes de vous en particulier, m'obligent à vous assûrer du respect que j'ai pour votre personne, & de la reconnoissance que j'ai de vos faveurs.

(1) Le Duc de Buckingham, & M. d'Aubigny ont eu beaucoup de part à la composition de cette Piéce. Voyez la VIE de M. de S. Evremond sur l'année 1662.

SIR POLITICK.

Permettez que je sache votre nom.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je suis ce François, dont la femme a reçu chez vous tant de courtoisie.

SIR POLITICK.

Beaucoup d'honneur à votre bien humble serviteur, de lui avoir rendu quelque service. Le pouvoir est petit, mais la bonne volonté est grande.

M. DE RICHE-SOURCE.

Nous connoissons par notre propre expérience la bonne volonté & le crédit : trop heureux d'avoir rencontré l'une & l'autre dans notre mauvaise fortune.

SIR POLITICK.

J'ai bien crû qu'à votre âge & en famille, vous ne voyagiez pas sans cause. Possible quelque stratagême de Cour vous a obligé d'en sortir.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'ai toujours eu assez de prudence pour me garantir de ces stratagêmes de Cour : mais on se trouve enveloppé dans des malheurs publics, que la prudence ne peut éviter.

SIR POLITICK.

La France est la grande mer, où s'élevent les tempêtes.

M. DE RICHE-SOURCE.

Chaque Pays a ses tempêtes : la vertu a des

envieux par tout ; & la vôtre assurément n'en a pas été exemte.

SIR POLITICK.

J'ai vû quelques orages en ma vie ; mais j'ai su m'accommoder aux vents, & me servir assez bien des voiles. Graces à la Politique, je pense être arrivé au port présentement.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous devez compte au public de vos talens : & à Dieu ne plaise que vous appellassiez être au port, de vous tenir en repos.

SIR POLITICK.

Ma vie n'est pas tout-à-fait oisive : nous avons de quoi nous donner toujours un peu d'occupation.

M. DE RICHE-SOURCE.

Votre capacité vous attire tous ceux qui ont besoin de conseil : & quoique vous n'ayiez de poste ici, je massure que vous ne laissez pas d'avoir grande part au affaires de la République.

SIR POLITICK.

On m'a toûjours dit que j'avois quelque talent pour les Affaires. Les années, du moins, ont dû me donner de l'expérience : mais la République est bonne & sage ; elle n'a pas besoin d'autre conseil que du sien.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est en quoi paroît sa sagesse, de consulter une personne aussi éclairée & aussi capable que vous.

SIR POLITICK.

J'avoue qu'on se trompe dans la bonne opinion qu'on a de moi. A la vérité, beaucoup de Sénateurs viennent ici chercher des lumiéres que je n'ai pas.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je croi qu'ils rendront justice à la fin à votre mérite ; & le Sénat vous mettant dans son corps, fera par intérêt ce qu'il fait quelquefois à des Etrangers par honneur.

SIR POLITICK.

Vous n'êtes pas le premier qui m'en a voulu flater. Si la République nous en juge dignes, nous tâcherons de répondre le mieux qu'il sera possible à son choix. Mais vous, Monsieur, vous avez quitté le Pays orageux, pour chercher celui où regne le calme.

M. DE RICHE-SOURCE.

Ah ! Monsieur je ne hais rien tant que le repos, & tiens à grand malheur pour moi, d'avoir quitté la France. C'est le Pays des affaires & de la fortune. Néanmoins on ne s'abandonne pas ; il faut agir selon l'état où l'on se trouve, & voir ce qu'il y a à faire en ce pays-ci.

SIR POLITICK.

Monsieur, si le peu de talent que Dieu m'a donné, vous peut-être utile à quelque chose, comme je vous l'offre avec franchise, vous pouvez en disposer sans cérémonie.

M. DE RICHE-SOURCE.

On est trop heureux de rencontrer à Venise un secours si nécessaire : & en quelque lieu que ce soit, l'honneur de votre connoissance peut-être compté entre les meilleures fortunes. Mais, Monsieur.....

SIR POLITICK.

Permettez-vous qu'on en use avec liberté ? Je vais dire un mot à un Sénateur, qui m'avoit chargé de quelque projet politique.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est à moi de vous demander pardon d'en avoir usé incivilement. Je saurai prendre mon temps, si vous le trouvez bon, pour jouir quelquefois d'une conversation si profitable.

SIR POLITICK.

Vous en serez toujours le maître, & pourrez commander à toute heure à un serviteur particulier. Si toutefois vos affaires vous permettoient de demeurer ici un moment, je reviendrois vous trouver.

M. DE RICHE-SOURCE

Vous pouvez demeurer tant qu'il vous plaira ; j'attendrai avec plaisir votre retour.

SCENE II.

M. DE RICHE SOURCE, Me. DE RICHE-SOURCE.

M. DE RICHE-SOURCE.

AH ma femme, que je viens d'entendre un habile-homme !

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous l'avois-je pas bien dit ? C'eſt le premier homme que j'aye vû de ma vie.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je ne m'entête pas facilement ; mais je ne m'y connois point, ou Sir Politick eſt une perſonne bien capable.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Capable ! au delà de tout ce que vous pouvez penſer ; & le meilleur ami qu'on vît jamais. Si nous en avions eu un en France, fait comme lui, nous ne ſerions pas à Veniſe.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il faut regarder les choſes comme elles ſont. Sir Politick étoit à Veniſe quand nous étions à Paris : préſentement nous ſommes tous deux en même lieu, & j'entrevois des choſes qui pourroient bien nous conſoler de la diſgrace où nous ſommes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez vous imaginer le secours que vous en pouvez tirer ; & ne craignez point de lui communiquer vos lumiéres, (en cas qu'il vous communique les siennes, cela s'entend ;) il est homme d'honneur, & aussi sûr qu'il est habile. C'est un tréfor que d'avoir Sir Politick pour ami.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est bien mon dessein de faire une bonne liaison avec lui : mais me conseilleriez-vous de lui découvrir notre grande affaire ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Quoi ? la Circulation ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Oui, la Circulation, qui est, comme vous savez, le plus beau projet du monde.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez mieux faire : aussi-bien est-il impossible de le conduire seul.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous avez raison, & je le ferai. Je veux néanmoins avoir encore une conversation avec lui auparavant ; non pas que je m'en défie, de la sorte que vous m'en parlez : mais un si bon Politique pourroit prendre quelque méchante impression de moi, si je lui communiquois d'abord une si grande pensée.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ce n'est pas à nous autres femmes d'entrer

en de telles affaires : vous en uſerez comme il vous plaira.

M. DE RICHE-SOURCE.

Le voici déja de retour. Allez-vous-en ; je me trompe, ou nous allons entamer bien des choſes.

SCENE III.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK, DOMINICO, *qui les écoute.*

M. DE RICHE-SOURCE.

MOnſieur, nous nous ſommes aſſez obſervés. Il eſt de la prudence d'un homme ſage de ne ſe fier pas légérement aux inconnus : mais puiſque les hommes ne font pas les affaires ſeuls, & qu'il eſt impoſſible de rien exécuter de beau, ſans entrer en confiance ; je vous ſupplie, Monſieur, de ne me refuſer pas la vôtre, & vous ne vous repentirez jamais de me l'avoir donnée.

SIR POLITICK.

Vous êtes tombé dans ma penſée : mais il n'étoit pas, ce me ſemble, de la dignité de ma politique de m'ouvrir le premier.

M. DE RICHE-SOURCE.

La France eſt aſſez conſidérable dans l'Europe,

rope, pour ne pas négliger un homme qui en connoît parfaitement les intérêts.

SIR POLITICK.

Madame votre femme m'en a averti plus d'une fois ; je ne suis pas à apprendre votre mérite & vos qualités : mais puisque vous êtes étranger ici, trouvez bon que je vous fasse part de quelques observations que j'ai faites. Chaque Pays a ses usages ; c'est pourquoi je vous recommande ces choses : Premiérement, le pas grave, & la contenance composée : cela sent son personnage. Pour vos Discours, ne dites jamais rien que vous croyiez, & ne croyez jamais rien de ce qu'on vous dira : que toutes vos actions soient reglées par les Loix, dont je porte un *Compendium* sur moi. De Religion, vous vous accommoderez à celle du pays en apparence, & pourrez en effet en avoir une autre, si vous n'aimez mieux n'en avoir point du tout ; ce que je laisse purement à votre choix (1).

M. DE RICHE-SOURCE.

Il faudroit que je fusse mal-habile-homme, si j'assisté comme je suis de vos conseils, je ne pouvois me conduire. Mais je vous supplie, Monsieur, de me donner quelques lumiéres de la constitution de cet Etat.

(1) Cela est imité de la COMEDIE de *Ben. Johnson* intitulée, VOLPONE, OR THE FOX ; c'est-à-dire LE RENARD.) Act. IV. Sc. I.

SIR POLITICK.

Vous pouvez juger de la bonté de ſes Loix par ſa durée. Vous ſavez néanmoins que rien n'eſt parfait en ce monde, & je penſe que le gouvernement pourroit être encore plus accompli. Je vous dirai en dernier ſecret, que les Légiſlateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un ſeul DOGE.

DOMINICO *qui vient ſur le Théatre, les écoute à ces mots de* République *& de* Doge, *& dit à part,*

Qu'entens-je de Secret, de République, de Doge! Il y a quelque myſtére ici deſſous: écoutons.

SIR POLITICK.

Le Doge eſt une eſpéce de Conſul. Les Romains en avoient deux: moi, j'en voudrois quatre. En voici la raiſon. Un Doge a toujours ſoixante & dix ans, & quelquefois plus: ce qui lui reſte de vie, n'eſt qu'infirmité: tantôt il garde le lit, tantôt la chambre. S'il y en avoit quatre, quand un ſeroit couché, trois ſeroient debout; ſi deux malades, deux en ſanté; ſi trois, il en reſteroit toujours un pour vaquer aux affaires, & ſe trouver à tous les Conſeils.

DOMINICO, *tout bas.*

Voici des gens mal-intentionnés, qui

cherchent à profiter des défauts du Gouvernement.

SIR POLITICK.

Autre raiſon, tirée de la Politique. C'eſt une maxime fondamentale d'Etat, que toutes les parties du gouvernement doivent avoir de la convenance. Or, à Veniſe, unité de Doge eſt abſurde, comme choſe qui ſent ſon air monarchique.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je n'ai jamais rien entendu de ſi juſte. La derniére raiſon eſt d'un vrai homme d'Etat. La premiere eſt de ces choſes que l'on croit naturelles, & que tout le monde penſe, auſſitôt qu'elles ſont trouvées.

SIR POLITICK.

Naturelles tant qu'il vous plaira : mais il y a douze cens ans que dure la République, ſans que perſonne s'en ſoit jamais aviſé. J'avoue bien qu'il y a des projets plus profonds; & vous en allez entendre un qui eſt bien d'une autre ſpéculation. Il regarde les affaires étrangéres. Vous devez ſavoir que la République a de grands intérêts à la Porte, & qu'il lui eſt néceſſaire d'être bien informée de cette Courlà : mais ſi notre Ambaſſadeur en donne la moindre connoiſſance, il y va de ſa tête pour le moins. J'ai trouvé le moyen de lui faire tenir des nouvelles en deux jours : & de recevoir des ſiennes en auſſi peu de temps, ſans aucun danger.

M. DE RICHE-SOURCE.

Comment, Monsieur! il faut être Magicien pour cela!

SIR POLITICK.

Si vous appellez magie ce qui n'est pas dans le cours ordinaire des choses, je l'avoue; il n'y a pourtant rien de surnaturel; écoutez seulement. J'ai des relais de pigeons chez mes correspondans....

M. DE RICHE-SOURCE.

De Pigeons!

SIR POLITICK.

Cela vous surprend? Oui, de Pigeons. Je vois bien que vous n'êtes pas profond dans les affaires du Levant; écoutez. J'ai à Venise des Pigeons de l'Istrie, à qui j'attache une lettre pour l'Ambassadeur: mon correspondant de l'Istrie la prend, & l'attache au pigeon de Dalmatie: celui de Dalmatie l'attache au pigeon de la Bossine: un autre Vénitien dépêche ce dernier, qui porte ma lettre à l'Ambassadeur. Voilà des nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours: cela est-il extraordinaire & utile?

M. DE RICHE-SOURCE.

Rien au monde ne le sauroit être plus.

SIR POLITICK.

Je pourrois vous dire beaucoup d'autres choses de cette nature; mais j'ai quitté les projets politiques, pour travailler en Spécula-

tion militaire ; & je vous dirai, comme à mon ami, que j'ai trouvé de beaux secrets pour la Guerre. Beaucoup de gens en ont pour les siéges ; ce qui fait que je m'y applique moins : j'en ai plusieurs pour les batailles, qu'un Empereur ne sauroit trop acheter.

DOMINICO *bas.*

Je ne doute point qu'il n'ait vendu ce dernier au *GRAND-SEIGNEUR*, & il sera peut-être employé contre la République.

SIR POLITICK.

Dites-moi, Monsieur, n'avez-vous pas cru que pour devenir grand homme de guerre, il falloit être aux armées ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai crû jusqu'ici ; & je vous avoue que je le crois encore.

SIR POLITICK.

Erreur populaire : il n'y a rien de si opposé au grand Capitaine, que de se trouver aux occasions ; & je vais vous le faire toucher au doigt & à l'œil.

M. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, c'est contre une opinion générale, & reçûe de toute éternité.

SIR POLITICK.

Il faut avoir de la révérence pour nos peres ; mais ils étoient hommes comme nous. Si en toutes choses on s'en étoit tenu à ce

qu'ils ont trouvé, on feroit la guerre encore avec des fléches, & il n'y auroit aujourd'hui non plus d'Antipodes, qu'il y en avoit de leur temps. Monsieur, dépouillez-vous de toute prévention pour eux & pour moi.

M. DE RICHE-SOURCE.

Puisque vous le trouvez bon, je vais examiner la chose avec une pleine liberté d'esprit.

SIR POLITICK.

Vous me ferez plaisir : ça, ne m'avoûrez vous pas qu'à l'approche d'une armée ennemie, il n'y a point d'homme qui ne soit retenu par la peur, ou emporté par le courage ?

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est très-bien raisonné.

SIR POLITICK.

Si votre Général est sujet à la crainte ; il laissera perdre l'occasion de défaire les ennemis.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il est vrai.

SIR POLITICK.

S'il ne craint rien, il combat mal-à-propos & se fait défaire lui-même.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a rien à répliquer là-dessus.

SIR POLITICK.

Dans le cabinet, on conduit une guerre de sang froid ; on fait la supputation de deux

armées: on considére quelques autres circonstances.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais il me semble qu'on prendroit des mesures bien plus justes, en voyant les troupes?

SIR POLITICK.

Point du tout: à un homme d'esprit, voyez-les, ne les voyez pas, c'est la même chose. C'est toujours une armée, des gens de pied, & des gens de cheval, des canons, des mousquets, des piques, des pistolets. La spéculation militaire fait tout.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'avoue qu'elle y fait beaucoup.

SIR POLITICK.

Or ma supputation faite, j'envoye ordre à un Lieutenant de donner bataille, je défais les ennemis, & voilà un pays que j'ai conquis. Si je me trouve foible, je donne ordre de demeurer dans les retranchemens; l'armée ennemie se dissipe, & voilà un pays que j'ai sauvé.

M DE RICHE-SOURCE.

Je commence à voir clair présentement, & vous ne me laissez pas le moindre doute dans l'esprit.

SIR POLITICK.

Philippe II. Prince militaire au dernier point, connut de bonne heure ces maximes, & s'en est toujours fort bien servi

M. DE RICHE-SOURCE.

Philippe II ! Vous m'étonnez. Il a toujours passé pour un grand Politique, & jamais pour un Guerrier.

SIR POLITICK.

Autre erreur populaire. Il a toujours eu dans la tête d'être plus grand Capitaine que son pere ; & voyant l'erreur où Charles-Quint étoit tombé, de se trouver aux occasions, il prit le parti de faire la guerre du cabinet. Qu'en arrive-t-il ? Philippe II. projette une bataille ; le Duc d'Albe la donne : à votre avis, qui la gagne ? Philippe II. assûrément ; & n'en doutez pas. On peut dire la même chose sur le Duc de Parme. Le Duc assiége Anvers, & Philippe prend la Ville. Oui, je tiens Philippe le plus grand Capitaine de nos jours, & peut-être de l'antiquité, si vous en exceptez Périclès.

M. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, tous les hommes que j'ai vus jusques ici ; je dis les plus habiles, n'ont que de la superficie : vous seul approfondissez les matiéres ; l'esprit demeure convaincu de vos raisons.

SIR POLITICK.

On a peut-être un peu plus de méditation qu'un autre, & on digére les choses.

M. DE RICHE-SOURCE.

Oserois-je esperer une grace ?

SIR

SIR POLITICK.

Vous avez tout pouvoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'eſt être bien incivil; mais je ne ſaurois m'en empêcher. Auriez-vous la bonté de me donner quelqu'un de vos ſecrets pour la guerre: Il n'y a rien que je ne donne pour faire étudier mon fils en ſpéculation militaire. Le plaiſir que j'aurois de le voir plus Capitaine que ces petits Meſſieurs, qui ſont les entendus, pour avoir fait cinq ou ſix campagnes! Monſieur, je ne ſuis pas importun; mais je vous demande en grace quelqu'un de vos ſecrets pour la guerre.

SIR POLITICK.

Quant à cela, vous m'en diſpenſerez, s'il vous plaît. Vous êtes François, & je ſuis Anglois. Nos nations ont eu autrefois de grands differends; ils peuvent recommencer, & je ne vous donnerai pas des armes pour nous battre.

M. DE RICHE-SOURCE.

Nos deux nations ſont en bonne intelligence.

SIR POLITICK.

Peut être ne durera-t-elle pas long-temps. Un Politique doit tout prévoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous aſſure qu'il ne me reſte aucune

amitié pour un pays, où mon mérite a été si mal reconnu.

SIR POLITICK.

Le chagrin passe, & l'amitié peut revenir. Bref, Monsieur, n'espérez pas que je vous donne rien, qui puisse aller un jour contre le bien de ma Patrie. En toute autre chose, faites état que personne n'est plus à vous que Sir Politick. (*Ils sortent.*)

DOMINICO *seul.*

Gens dangereux à la République! Attaquer les Législateurs! Se prendre à la constitution de l'Etat! Multiplier jusques à quatre un Magistrat unique! Mutation de gouvernement appuyée sur l'exemple de deux Consuls, & rafinée par la méditation d'un spéculatif! Comme j'ai voué beaucoup de service au Doge, il n'y a rien que je ne fasse pour ruiner un projet, qui va à lui donner trois compagnons. Je veux l'en avertir lui-même; & si je ne puis lui parler (car il est souvent indisposé,) je dirai tout à un Sénateur de mes amis, qui en informera le Sénat.

SCENE IV.

LE SIGNOR ANTONIO; MYLORD TANCREDE, *qu'il avoit connu à Londres.*

ANTONIO.

QUE voi-je ! bon Dieu ! Le ciel favorable à Veniſe, envoye ici l'Etoile du Nord briller parmi nous !

TANCREDE.

Je ne ſuis ni Aſtre, ni Etoile, & je viens d'un pays où vous ſavez qu'on ne brille pas. Je ſuis de vos amis il y a long-temps, ravi de me trouver dans un lieu où nous puiſſions renouveller notre connoiſſance.

ANTONIO

Vous venez donc faire rougir nos jaſmins du vermeil de vos roſes ?

TANCREDE *bas.*

Ce n'eſt plus le même homme que j'ai connu autrefois; & quel langage eſt ceci ? Voyons pourtant juſqu'au bout. (*haut.*) Il eſt vrai que nous avons des roſes en abondance; & puis, ce ſont les armes d'Angleterre.

ANTONIO.

Les armes d'Angleterre ſont des roſes en

peinture ; mais en effet des tonnerres si redoutables sur les ondes, que les foudres de terre-ferme en comparaison, à peine sont des éclairs.

TANCREDE.

Monsieur je ne sai que répondre là-dessus.

ANTONIO.

Les rivieres les plus profondes font le moins de bruit, & les petits torrens nous étourdissent : de même les esprits vains & legers ont plus de langage ; les solides moins de paroles & de discours.

TANCREDE.

Vous êtes obligeant pour ma nation & pour moi.

ANTONIO.

Excusez, si l'humilité de mes pensées, & la bassesse de mes termes ne peuvent s'élever à la grandeur de mon zéle ; & agréez, je vous prie, la dévotion de mes services, dont vous pouvez disposer uniquement.

TANCREDE.

Je me suis toujours attendu que vous me conserveriez quelque part dans l'honneur de vos bonnes graces.

ANTONIO.

La même différence que je trouve dans les Arts, entre la théorie & la pratique ; la même se rencontre en fait de services, entre l'offre &

l'éxécution. Venons donc à la réalité des effets. Les Dames ont-elles le même aſcendant ſur vos inclinations, que vous avez ſur leurs ames ?

TANCREDE.

Je les ai toujours fort aimées.

ANTONIO.

Si vous aimez ces grandes beautés, fatales au repos des humains, nous avons des Helenes & des Cléopatres.

TANCREDE.

Laiſſons-les pour les Rois & les Empereurs : j'en veux, qui bien loin de troubler l'Univers, ne puiſſent pas me troubler moi-même.

ANTONIO.

Vous n'en voulez donc pas qui faſſent les tourmens des cœurs, comme les délices des yeux ?

TANCREDE.

Je veux trouver du plaiſir ſans peine.

ANTONIO.

Ah ! je le comprens. Il vous faut de ces beautés innocentes, dont les traits ſont doux, & de qui les charmes n'ont rien de cuiſant : ſemblables à ces beaux jours, où le ſoleil adoucit ſes regards, & déſarmé de ſes brûlantes ardeurs, laiſſe jouir les hommes d'un temps agréable & ſerain.

TANCREDE *bas.*

Quelque impertinent que soit devenu mon ami, je veux voir s'il m'est bon à quelque chose. (*haut.*) Vous m'entendrez mieux, si vous comprenez que je veux de belles Putains.

ANTONIO *bas.*

Expression du Nord ! (*haut.*) Vous voulez dire des Courtisanes : personnes officieuses, qui rappellant une image des premieres Loix de la nature, s'affranchissent de la tyrannie des nôtres, pour le plaisir commun des deux sexes.

TANCREDE.

Voilà justement mon fait.

ANTONIO.

Nous vous conduirons, quand il vous plaira, chez des Flores & des Laïs. Vous ne désagréerez pas que j'y fasse trouver un concert, où les Sirénes, d'enchantereſſes qu'elles sont, pourroient devenir enchantées.

TANCREDE.

Vous ne sauriez m'obliger davantage.

ANTONIO.

Je ne prétens pas que si peu de chose m'acquitte envers votre Seigneurie de toutes les obligations que je lui ai, & peut-être aurons-nous le bonheur de lui donner un Repas assez curieux.

TANCREDE.

Je recevrai avec joye tout le plaisir que vous me voudrez faire.

ANTONIO.

Je n'oſe pas tout-à-fait vous le promettre ; car c'eſt un repas d'invention, & j'ai beſoin d'officiers ingénieux, qui puiſſent bien répréſenter la gentilleſſe de l'artifice.

TANCREDE.

De quoi me parlez-vous-là, de gentilleſſe & d'artifice dans un repas ? Les viandes les plus naturelles ſont les meilleures.

ANTONIO.

Votre Seigneurie parle encore ſelon la coutume groſſiére de France & d'Angleterre, où l'on convie ſes amis à un repas pour boire & manger. Notre nation a des maniéres plus épurées. Vous mangerez chez vous auparavant, ou à votre retour, comme vous le jugerez à propos. Nos feſtins ſe font ici pour le charme de la vûe.

TANCREDE.

Et pour le goût, rien ?

ANTONIO.

Le goût n'eſt que pour les repas vulgaires : ce ſont ici des illuſions agréables.

TANCREDE.

Je commence à vous entendre ; il faut venir là comme curieux, & ſans appétit.

ANTONIO.

Si, ſi ; vous comprenez.

TANCREDE.

Vous me donnez une grande curioſité.

Quand puis-je espérer cette fête ?

ANTONIO.

Je ne puis pas répondre du temps. J'ai bien un homme admirable pour plier le linge, qui représente toutes sortes de poissons, & divers oiseaux.

TANCREDE.

C'est déja une assez grande merveille.

ANTONIO.

Ah ! j'ai plus. J'ai un pâtissier, qui peut faire un service de patés, à l'ouverture desquels sortiront mille oiseaux, qui voltigeront dans la sale, au grand contentement des curieux, ravis d'une chose si surprenante.

TANCREDE.

Quels Officiers vous manquent donc ; après tout cela ?

ANTONIO.

Un homme bien nécessaire ; un certain Sculpteur, rare & exquis, qui fait travailler une rave en Siréne, d'un artifice sans égal. C'est un ouvrage excellent, dont nous faisons l'ornement de nos Salades.

TANCREDE.

Ce seroit un assez grand inconvénient que de ne l'avoir pas.

ANTONIO.

Il m'en faut encore un autre, plus important mille fois.

TANCREDE.

Qui peut être ce rare Officier ?

ANTONIO.

C'eſt un Ingénieur, qui travaille miraculeuſement en ſucre.

TANCREDE.

Un Confiturier, voulez-vous dire ?

ANTONIO.

Un Ingénieur, qui fait un château de ſucre avec des tours & d'autres fortifications ſi bien entenduës, que la régularité des meilleures places n'en approche pas.

TANCREDE.

Cela vaut une leçon de Mathématique.

ANTONIO.

Mieux ſans doute. C'eſt-là particuliérement que j'ai appris l'Art militaire.

TANCREDE.

Je ſuis charmé de toutes vos raretés. Voilà dîner délicatement, non comme nos brutaux, qui ne trouvent au repas que le plaiſir de manger.

ANTONIO.

En ce pays, tout eſt eſprit, gentilleſſe, invention. S'il faut manger, par une néceſſité naturelle que nous avons commune avec les bêtes, on mange chacun chez ſoi, pour cacher les imperfections où la nature nous aſſujettit : mais en public, ce ne ſont que ſubtiles apparences, figures ingénieuſes, & délicates repréſentations ; car vous devez

ſavoir que tout dépend du bel art, & de la belle cérémonie.

TANCREDE.

Je ne ſuis déja plus ſi groſſier que j'étois, & j'eſpére de me rendre digne un jour de votre table. En attendant ce repas, que vous me promettez, vous trouverez bon que ſuivant votre conſeil, j'aille cacher mes imperfections naturelles à mon logis.

ANTONIO *ſeul.*

Quelque effort que faſſe notre bon Anglois, il a de la peine à s'élever aux choſes ſublimes. Quand j'étois en Angleterre, j'accommodois mes penſées & mes diſcours au génie de ſon peuple. J'ai voulu faire ici l'honneur de ma nation, & régaler ce Mylord de *Concetti* très-beaux, & très-relevés: mais je me ſuis apperçu par des réponſes vulgaires, que j'allois au-de-là de ſa portée. Je hais les eſprits bas & rampans, je ferois bien de n'avoir plus de commerce avec un homme ſi commun.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR ALLEMAND, LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, MYLORD TANCREDE.

L'ALLEMAND.

NE perdons point de temps, je vous prie, & voyons aujourd'hui quelque chose de curieux.

LE MARQUIS.

Et moi, promenons-nous, je vous prie; nous n'aurons que trop de loisir à Venise pour voir ce qu'il y a de curieux. Un peu de conversation.

L'ALLEMAND.

Qu'appellez-vous conversation? s'amuser à discourir? Je ne suis pas venu d'Allemagne pour ne faire que parler.

LE MARQUIS.

Toutes vos curiosités ne valent pas un quart-d'heure d'entretien. Mais qui est cet étranger qui vient vers nous?

L'ALLEMAND.

C'eſt un Mylord avec qui je loge, couſin du Duc de Buckingham : voulez-vous faire connoiſſance avec lui ?

LE MARQUIS.

Couſin, dites-vous, du Duc de Buckingham ; & ſi je veux faire connoiſſance ?

L'ALLEMAND.

Je ne ſai pas ſi vous le voulez connoître : nous autres ne recherchons la connoiſſance de perſonne.

LE MARQUIS.

Après les obligations que j'ai au Mylord-Duc, je négligerois la connoiſſance de ſon parent ! Tout mon déplaiſir eſt de l'aborder par rencontre : mais puiſque l'occaſion s'offre à nous, il ne la faut pas perdre. Préſentez-moi, je vous prie.

L'ALLEMAND.

Mylord, voici un Gentilhomme François, qui deſire de vous connoître.

LE MARQUIS.

Monſieur, ce n'eſt pas ici un lieu propre à vous rendre mes reſpects : j'irai chez vous, ſi vous l'avez agréable, pour vous dire que je dois tout au parent de Monſieur le Duc de Buckingham.

TANCREDE.

L'honneur que j'ai d'appartenir à Monſieur de Buckingham m'eſt avantageux en tout, &

particuliérement à me donner celui de votre amitié.

LE MARQUIS.

C'eſt peu de choſe, Monſieur, que mon amitié; mais j'ai tant d'obligation au Mylord-Duc, qu'aſſurément vous pouvez diſpoſer de mon bien & de ma vie.

TANCREDE.

On eſt heureux, Monſieur, de pouvoir obliger un homme de mérite, & vous êtes trop reconnoiſſant de quelque plaiſir médiocre.

LE MARQUIS.

Appellez-vous un plaiſir médiocre l'honneur que j'ai reçu de lui? Je vous dirai la choſe comme elle eſt, ſans manquer d'un mot. Monſieur de Montmorency, l'honneur de notre nation, (cela ſe peut dire,) ayant ſu que j'allois en Angleterre, me donna une lettre pour Mylord-Duc, votre parent, & me chargea de lui témoigner la joie qu'il avoit de l'heureux accouchement de Madame ſa femme, & de la naiſſance de Monſieur ſon fils. C'étoit une pure civilité. Monſieur de Montmorency étoit Amiral de France, Monſieur de Buckingham Amiral d'Angleterre: d'Amiral à Amiral il n'y a que la main. Le Royaume de France eſt plus grand que celui d'Angleterre, la flote Angloiſe plus conſidérable que la nôtre; tous deux Ducs, grands-Seigneurs, bien

faits, libéraux, généreux. Ce n'eſt pas à moi de décider ; & il me ſemble que toutes choſes étoient aſſez égales entr'eux. Enfin, Monſieur de Montmorency me chargea de ce compliment, dont je vous ai parlé. Je prens la poſte auſſi-tôt. J'arrive à Calais, & m'embarque avec le vent & la marée : mais la mer étoit ſi groſſe, & la tempête ſi furieuſe, qu'à la damnation de mon ame, les vagues venoient quelquefois à un pied du bord du bateau. Nous fûmes cinq groſſes heures à paſſer, qui furent cinq années pour moi. Mon nom n'eſt pas inconnu dans les armées. J'ai vu quelques batailles en ma vie, & me ſuis trouvé à quelques logemens. C'eſt-là qu'on connoît les braves. J'ai ouï dire à Monſieur de Vignoles (1) qu'il n'y avoit pas une action plus périlleuſe dans la guerre. Ce n'eſt pas trop ma coutume de parler de moi ; mais je puis dire ſans vanité, que j'ai fait d'aſſez beaux combats, & de toutes ſortes. Avec cela, Monſieur, mon paſſage a été la plus grande, & peut-être la ſeule peur que j'aye jamais euë.

TANCREDE.

Cela ne ſe doit pas appeller peur, c'eſt manque d'habitude. Vos yeux n'étoient pas accoutumés à ce danger-là.

(1) Vieux Maréchal de Camp ſous le régne du Louis XIII. à qui on ſe remettoit ordinairement du ſoin de l'Infanterie.

LE MARQUIS.

Je me suis mépris aux termes : ce n'étoit pas peur, Mylord, vous avez raison ; cependant j'aimerois mieux cent périls de terre qu'un de mer. J'admirois la brutalité de quelques Anglois, de ces marauts sans doute, qui tirent au billet pour un teston à qui sera pendu. Monsieur ! ils fumoient nonchalamment dans un si grand danger, tandis que je me recommandois à Dieu, & songeois tout de bon à ma conscience. Fumer dans une tempête ! vous m'avoüerez que ce n'est pas courage : car comment se défendre contre des vagues ? Cela ne laisse pas de choquer un homme de cûr, qui n'est pas accoutumé à ces sortes de dangers, de voir des coquins faire les intrépides mal-à-propos. J'aurois donné la moitié de mon bien, pour tenir ces brutaux à une sortie, ou à quelque assaut. Nous eussions vu, morbleu..... Mais, Monsieur, je crains de vous ennuyer.

TANCREDE.

Ah ! Monsieur, il faudroit être de méchante humeur, pour ne prendre pas plaisir à un récit si agréable.

LE MARQUIS.

Enfin ; me voilà passé. Je compte la poste pour rien, excepté que les maîtres des postes rançonnent les François. J'arrive à Londres, où le soir je fais mettre un habit à l'air, pour

lui ôter les méchans plis, que la male lui avoit donné, & pour y attacher une garniture. Le lendemain je me mis le mieux que je pus; non pas magnifiquement: mais les gants, le collet, les plumes, les rubans, avoient ce je ne sai quoi, qu'il ne faut pas disputer aux François. Les autres Nations nous veulent imiter: mauvais singes, ou Dieu me damne. En cet état, je m'en vais chez Mylord-Duc. Ah, Monsieur, quel visage, quel air, quelle mine. Il n'avoit rien d'étranger, & jamais François n'a eu la mine plus Françoise que lui. Voici le compliment, que je lui fis, le plus court qu'il me fut possible. On est assez de la Cour, pour savoir que les longues harangues y sont mal reçuës. *Monsieur*, lui dis-je, *Monsieur de Montmorency m'a chargé de vous assurer de la part qu'il prend à la naissance de Monsieur votre fils.* Je ne parlai point des couches de la femme, de peur d'allonger le compliment: je crus que la naissance du fils comprenoit tout. *Mais*, continuai-je, *de tous ceux, Monsieur, qui s'intéressent à ce qui vous touche, il n'y en a point qui soit plus votre serviteur que lui.* J'ajoutai cela de moi, pour montrer qu'on n'est pas un misérable. Cela fait effet. Tant que je parlai, Mylord-Duc eut toûjours son chapeau hors de la tête; & après que j'eus fini, il me répondit en ces termes, que je n'oublierai jamais: *Je suis bien obligé à Monsieur*

sieur de Montmorenci de sa civilité : je me tiendrois heureux de lui en pouvoir témoigner mon ressentiment, & en votre particulier, Monsieur, de vous servir. Par-Dieu, cela est bien civil !

TANCREDE.

Monsieur de Buckingham n'avoit garde de vous traiter moins civilement ; & je m'assure qu'il ne fut pas long-temps sans vous faire ces petits plaisirs dont vous nous avez parlé.

LE MARQUIS.

C'est-là le plaisir dont je vous parlois : un homme d'honneur, bien Gentilhomme, en peut-il recevoir d'autres ? Je ne puis comprendre comment la plûpart des gens ont le cœur fait : je sai bien pour moi que ces choses-là sont les seules qui me touchent. Peut-être auroit-il voulu m'obliger d'une autre manière, si j'avois demeuré plus long-temps à Londres. Je n'y fus rien que trois jours.

TANCREDE.

Quelque affaire importante vous rappella sans doute à Paris ?

LE MARQUIS.

Nulle affaire : nous étions alors dans la paix.

TANCREDE.

Les Dames ne laissent pas un homme de votre humeur en repos, quand la Guerre ne l'occupe pas.

LE MARQUIS.

Je ne pensois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, Mylord. Il est vrai que je n'ai guére été sans quelque Amourette en ma vie. En ce temps-là j'aimois une Dame, aussi-bien faite qu'il y en eût à la Cour, & je n'étois pas seul à la trouver aimable. Ces Messieurs, qui font un métier de la galanterie, les faiseurs de siéges attaquerent cette place, & furent repoussés. Un des plus renommés parmi les galans, ne put souffrir sans chagrin d'être chassé de chez elle, & fit à la Reine quelque conte d'elle & de moi. Je ne sai; il y eut une affaire entre nous, où il ne fût pas heureux. Voilà de l'éclat, comme vous pouvez penser, & aussi-tôt martel en tête au mari, qui sous prétexte d'affaires domestiques, l'emmena à la campagne. Ne pouvant me consoler de ce fracas, je pris le temps de son absence pour voyager, & j'allai en Angleterre, dans le dessein d'y faire quelque sejour: mais....

TANCREDE.

Mais ces résolutions-là ne se tiennent point. Quand on a goûté une fois des plaisirs de France, on s'accommode aux nôtres mal-aisément.

LE MARQUIS.

Point du tout, votre pays me paroît agréable; outre que la guerre tantôt de-çà, tantôt

de-là, m'a appris à vivre par tout. Voulez-vous que je vous parle franchement : les Anglois n'aiment pas notre Nation : nos bons vins de Grave les font toujours ſouvenir de la perte de la Guienne : ils ne ſauroient nous le pardonner.

TANCREDE.

Nous garderions long-temps notre reſſentiment. Je vous aſſûre qu'on a beaucoup de civilité en Angleterre pour les François, quand ils ſont honnêtes gens ; & je ſuis fâché qu'un plus long ſéjour ne vous ait donné moyen de l'éprouver.

LE MARQUIS.

Vous me parlez de gens de qualité ! il n'y a rien de ſi civil : mais le peuple, qu'en dites-vous ? Avouez qu'il eſt furieux. Comment ! Je ne pouvois faire deux pas dans la rue, ſans entendre à mes oreilles : *Francheman* : c'eſt un *Francheman*. Ah ! Monſieur, qu'on nous haït !

TANCREDE.

Monſieur, je me rens, puiſque cela vous eſt arrivé à vous-même : juſques-là, je n'avois pas remarqué une animoſité ſi extraordinaire.

LE MARQUIS.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous croiriez que je ne ſuis pas menteur. Sur la perte de mon ſalut, j'entendois *Francheman*

à droit, *Francheman* à gauche, *Francheman* par-tout. En quelque lieu que j'aye été, Dieu merci, on ne m'a dit guéres d'injures. Auſſi, de ſe fâcher ſottement, & de ſe commettre avec un peuple, il faut être fou. Je pris le parti de repaſſer la mer, & enſuite de voir l'Italie.

TANCREDE.

Je vous trouve un homme fort aviſé. Il y a grande différence de l'Angleterre à l'Italie, pour contenter la curioſité d'un voyageur. Mais je ne m'aperçois pas que j'empêche ici votre converſation: je me retire, & rens graces à Monſieur, de m'avoir donné l'honneur de votre connoiſſance.

LE MARQUIS.

C'eſt à moi de le remercier, Mylord. Il aura, s'il lui plaît, la bonté de me mener chez vous, où je prétens vous rendre mes reſpects, & vous aſſurer de mon obéiſſance. (*parlant à l'Allemand*) Ami, je vous remercie de m'avoir donné la connoiſſance de ce Mylord. Il eſt pardieu fort honnête homme, & il ſe connoît en gens. On ne peut pas en uſer plus civilement qu'il a fait avec moi. Il a été long-temps en France aſſurément.

L'ALLEMAND.

Et à Straſbourg, à Francfort, à Nuremberg. Il a fort voyagé.

LE MARQUIS.

Quand me menerez-vous chez lui?

L'ALLEMAND.

Quand vous voudrez Mais retirons-nous d'ici. Voilà deux Venitiens qui approchent de nous, avec lesquels vous feriez peut-être connoissance, & je n'ai pas de temps à perdre.

SCENE II.

DOMINICO, LE SENATEUR AGOSTINO.

DOMINICO.

VOTRE Excellence ne pouvoit pas arriver plus heureusement. Je m'en allois chez elle pour l'avertir d'une chose, que la bonne fortune de la République m'a fait entendre sans y penser.

AGOSTINO.

J'ai impatience d'entendre une chose qui doit regarder le salut public.

DOMINICO.

Me promenant tantôt dans la Place, j'ai entendu deux Etrangers parler de la République. Leur qualité d'Etrangers, leur mine sérieuse, leur mystére m'a donné envie de les

écouter ; & heureusement j'ai oüi ce que je m'en vais dire à votre Excellence.

AGOSTINO.

On m'a déja donné quelques avis sur ces deux Etrangers, & on me les a dépeints comme des gens capables de remuer bien des choses. Poursuivez.

DOMINICO.

Il se passoit entr'eux divers discours tendans à former une grande liaison, quand tout d'un coup ils ont baissé le ton de la voix.

AGOSTINO.

N'avez-vous point eu la curiosité de vous informer de leurs noms ?

DOMINICO.

Je ne les ai point quittés de vûe qu'ils ne soient entrés dans leur maison ; & m'étant informé autant que j'ai pû, de la qualité de ces personnages, j'ai sû qu'il y a un Chevalier Anglois, nommé *Sir Politick*, par sa capacité en politique ; & un François, dont on n'a su me dire le nom, grand faiseur de projets pour les affaires d'argent.

AGOSTINO.

Voilà mes deux hommes. Le premier consommé dans la politique, n'est-ce pas ?

DOMINICO.

Le même.

AGOSTINO.

Je sai quels ils sont, & de quoi ils sont capables. Qu'avez-vous oüi ?

DOMINICO.

Tout d'un coup Sir Politick a baissé le ton de la voix; mais le bon génie de la République a rendu sa précaution inutile, & rien n'a empêché que je n'aye entendu distinctement ce qu'il disoit. *Les Législateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul Doge. Le Doge est une espéce de Consul. Les Romains en avoient deux; moi j'en voudrois quatre.*

AGOSTINO.

De quel déréglement n'est point capable l'esprit de l'homme, puisqu'on ose trouver des défauts dans la constitution de notre gouvernement! Mais, dites-moi, n'avez-vous rien oüi, qui vous fasse soupçonner quelque conspiration?

DOMINICO.

J'ai bien connu par leurs discours que ce sont des gens tout propres à conspirer..... Dans la vérité, je n'ai rien entendu par où l'on puisse voir une conspiration formée.

AGOSTINO.

On m'a dit plus que cela. Songez un peu, & rappellez dans votre esprit ce que vous pourrez de leur conversation.

DOMINICO.

Ils ont parlé de *grands Capitaines.*

AGOSTINO.

Mes avis portent qu'ils ont intelligence avec

certains Généraux. Vous ſouvient-il point du nom de ces *Capitaines ?*

DOMINICO.

Charles-Quint, *Philippe II*, le *Duc d'Albe*, le *Duc de Parme.*

AGOSTINO.

Ce ſont noms empruntés, qui ſont leur chifre.

DOMINICO.

Cela pourroit bien être.

AGOSTINO.

Dites hardiment que cela eſt : il n'y a pas à douter.

DOMINICO.

Il eſt vrai qu'enſuite de ces *Capitaines*, ils ont diſcouru long-temps de *troupes*, de *gens de pied*, de *gens de cheval*, de *canons*, de *mouſquets*, de *piques*, de *piſtolets* ; ce qui n'avoit point de rapport à *Philippe II.* car il me paroiſſoit qu'ils parloient de choſes préſentes; ajoutant une particularité qui me ſurprit fort : » Que pour devenir grand Capitaine, on n'a» voit pas beſoin d'aller à l'armée ; que la » guerre ſe conduiſoit mieux du cabinet ; & » que la ſpéculation militaire faiſoit tout.

AGOSTINO.

Ils ont raiſon. Je vois bien que ce ſont gens profonds dans l'algébre. Avec l'algébre on fait tout : ils ont raiſon. Je n'étois pas mal averti, & vous aviez oublié juſtement ce qu'il

y a de plus important. C'en eſt aſſez pour ce qui regarde la guerre. N'avez-vous point découvert quelque intelligence dans les Cours étrangéres ?

DOMINICO.

Vous en jugerez vous-même par leur converſation, que ſur ce point je penſe avoir fort bien retenue. *J'ai un projet*, dit Sir Politick, *qui eſt bien d'une autre ſpéculation : il regarde les affaires étrangéres.*

AGOSTINO.

C'eſt-là qu'il falloit bien écouter.

DOMINICO.

Je puis aſſurer votre Excellence que je n'en ai pas perdu un mot. *J'ai trouvé un moyen*, pourſuivit Sir Politick, *de faire tenir des nouvelles de Veniſe à Conſtantinople en deux jours, & d'en recevoir en deux autres.*

AGOSTINO.

Malheur à la Chrétienté, & particuliérement à la République.

DOMINICO.

Il a parlé de certains *relais de pigeons* établis chez des *correſpondans* en *Iſtrie* & en *Dalmatie*, dans la *Boſſine*, &c.

AGOSTINO.

Cela eſt extraordinaire : mais il n'eſt pas impoſſible ; & j'ai oüi parler autrefois de quelque choſe d'approchant. Ce ſeroit un coup

d'Etat de savoir leurs correspondans : n'en ont-ils nommé aucun ?

DOMINICO.

Votre Excellence peut bien juger qu'ils n'avoient garde d'en nommer. Je n'ai rien entendu de plus, excepté qu'il se vantoit d'avoir de merveilleux *secrets pour la guerre.* Voilà tout.

AGOSTINO.

L'affaire est plus importante encore que vous ne pensez. Je vais en informer le Sénat, & je n'oublierai pas de faire valoir le service que vous rendez. La République vous est obligée : elle n'en sera pas ingrate. (*Dominico sort.*)

AGOSTINO *seul.*

Cet homme est bien intentionné : mais si je ne m'étois aidé de quelque industrie, j'en aurois tiré fort peu de lumiére. Je lui ai fait accroire que j'avois déja eu les mêmes avis ; ce qui l'a rendu plus docile à répondre à mes questions. Sans cela, il m'alloit débiter des choses mal disposées, & qu'assurément il n'avoit pas bien entendues. C'est ainsi que je suis parvenu à la connoissance de la vérité. Je vois nettement où l'affaire va : ces gens sont gagnés du Turc, qui se prépare à une grande guerre contre nous : il a choisi déja ses *Capitaines*, que Sir Politick nous cache sous de faux noms ; il a fait ses *troupes*, tant de *pied*,

que de *cheval*, & tiré de ſes magazins toutes les armes & les machines néceſſaires pour ſon deſſein. La guerre ſe fera par les avis de ces mêmes gens, qui la *conduiront du cabinet* avec beaucoup de prévoyance & de ſecret. C'eſt ainſi qu'ils prétendent faire de ſi grandes choſes, ſans être à l'armée. Voilà, ſi je ne me trompe, l'explication de tous leurs diſcours. Au reſte, il ne faut pas s'endormir dans une choſe qui regarde le ſalut de l'Etat. Je vais employer tous mes ſoins pour en avoir l'éclairciſſement entier; & ſi la bonne conduite peut aſſurer du ſuccès, j'oſe eſpérer de garantir la République d'un grand danger.

SCENE III.

DOMINICO, AGOSTINO.

DOMINICO.

JE reviens trouver votre Excellence, pour lui dire, que ces deux Etrangers dont je lui ai parlé, vont à la rencontre l'un de l'autre. Il ſera facile de les écouter.

AGOSTINO.

Menez-moi où ils ſont, & trouvons quelque endroit commode, où nous puiſſions nous cacher.

DOMINICO.

Les voici tout proche de nous, mettons-nous ici derriére.

SCENE IV.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK, AGOSTINO, & DOMINICO *qui les écoutent.*

M. DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, jamais homme n'a porté la politique au point où vous l'avez mise. La spéculation militaire, & les secrets pour la guerre, seroient des choses inconnues sans vous: mais, Monsieur, à quoi bon votre politique, toute excellente qu'elle est, si vous n'avez de l'argent pour en faire mouvoir les ressorts, & exécuter les projets? Que vous servira la spéculation militaire, & comment pouvoir conduire une armée du cabinet, si vous n'avez de l'argent pour composer cette armée, & la faire subsister? Vos secrets pour la guerre demeurent inutiles faute d'argent: car, comme vous le savez, l'argent est le nerf de la guerre.

SIR POLITICK.

Monsieur, si les Etats où je me trouve

veulent m'employer, c'eſt à eux de faire la dépenſe qu'il conviendra. Sils ne la font pas, il y va plus de leur intérêt que du mien.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'avoue, & il n'y a rien de ſi certain : mais outre le ſervice du public, qui touche les gens de bien, un homme d'honneur eſt bien aiſe de voir ſes talens mis en uſage. Or, Monſieur, faites les plus belles propoſitions du monde, ſi elles doivent coûter de l'argent, on vous traite de chimérique, ou d'impoſteur.

SIR POLITICK.

Votre diſcours eſt ſolide, & j'en ſuis perſuadé : mais je vous dirai librement ce que dit notre Plutarque de Cheronée :

Onc ne furent à tous toutes graces données.

Tous les dons ſont départis diverſement. Comme je vous ai fait voir avec confiance ceux que je puis avoir, je vous confeſſerai avec franchiſe, que je n'ai pas grand mérite pour les affaires d'argent.

M. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, Monſieur, (vous ne me ſoupçonnerez pas de vanité,) je ſuis peut-être en cela le plus extraordinaire homme qu'ait produit ma Nation. Je ne borne pas ma ſcience à un métier méchanique d'augmenter les revenus, de retrancher des dépenſes ſuperflues, de mettre un ordre exact en toutes cho-

ſes, de bien régler les affaires du Prince, & celles de la Nation en même temps : j'ai un projet qui va au bien général de tous les peuples.

SIR POLITICK.

Vous me donnez l'idée d'une grande affaire ; & ſi vous la conduiſez avec une bonne politique, il en réuſſira quelque choſe de merveilleux. Je dis merveilleux pour les hommes du commun ; car rien ne ſurprend les génies extraordinaires.

M. DE RICHE-SOURCE.

Le projet eſt grand ; mais un homme comme vous le concevra aiſément. Je l'ai découvert quelquefois à des eſprits médiocres, qui ne le pouvoient comprendre.

SIR POLITICK.

C'eſt le malheur des grands perſonnages. Leurs conceptions paſſent la portée preſque de tout le monde. Achevez.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il y a des endroits où la politique me fera beſoin ; & là vos talens ſeront employés. Ecoutez, je vous prie ; car il faut quelque explication de mon côté, & de l'attention du vôtre.

SIR POLITICK.

Je ſuis tout préparé, & j'eſpére que je ne perdrai rien de votre diſcours.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mon dessein est d'établir la circulation: tout mon projet aboutit à cela ; & voici ce que c'est. Vous connoissez le prix de l'or, communicable entre les hommes, qui doit couler par des canaux libres ; & suivant un mouvement qui ne soit jamais interrompu, maintenir son cours jusqu'à ce qu'il ait accompli sa circulation. Je n'aurai pas de peine à vous persuader qu'il enrichit tous les pays par où il passe ; qu'il n'y a rien d'ingrat, rien de stérile chez les Nations où l'on en connoît l'usage. L'affaire est que cet or, si nécessaire au monde, n'a plus son passage libre. Ma circulation est empêchée ; trouvons le moyen de déboucher les canaux, & je verrai bien-tôt la fin de mon ouvrage. C'est en ceci, Monsieur, que j'ai besoin de votre politique.

SIR POLITICK.

Vous pouvez croire qu'elle ne vous manquera pas : faites-en état comme d'un secours assuré.

M. DE RICHE-SOURCE.

Les Princes de l'Orient, le Grand-Seigneur, le Roi de Perse, le Mogol, sont ceux qui par un intérêt particulier, préjudiciable au bien général, ont bouché les canaux dont je vous parle. Mais il faut reprendre la chose de plus loin.

SIR POLITICK.

J'appellerois ceci la *Science de la circulation*, & la *doctrine des canaux*.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai prise sur la considération du corps humain; & à vous dire le vrai, la circulation du sang, nouvellement découverte, m'a beaucoup servi à former l'idée de mon projet.

SIR POLITICK.

Reprenez votre matière.

M. DE RICHE-SOURCE.

Autrefois les Orientaux trafiquoient avec nous par échange de denrées, & souvent nous tirions d'eux des choses rares & précieuses pour des bagatelles. Détrompés à la fin, ils ont pris plus d'avantage sur nous, que nous n'en avions sur eux; car ils ont établi le trafic de l'or; & comme leurs marchandises sont inépuisables, & notre luxe infini, il arrive que le fond de notre métail ne l'étant pas, c'est une nécessité que tout l'or de l'Occident passe en Orient, & que l'Asie soit maîtresse un jour de toutes les richesses du monde.

SIR POLITICK.

Elle l'étoit autrefois sous Darius: mais Alexandre sut vanger la pauvreté de l'Europe; & notre fer, c'est-à-dire, la guerre, pourra nous en faire raison.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai fait voir clairement en quel état

ſont les choſes ; c'eſt à vous maintenant de déboucher nos canaux. Si cela ſe fait par négociation, voilà un beau champ ouvert à votre politique. Si les traités ne ſervent de rien, alors vous pourrez mettre en uſage la ſpéculation militaire, & employer quelqu'un de vos ſecrets pour la guerre. Celui des batailles, à mon avis, ſuffira, ces peuples-là commettant tout au hazard d'une journée.

SIR POLITICK.

L'affaire n'eſt pas aiſée : elle eſt grande de mon côté, & plus que du vôtre : je l'entreprens néanmoins, & j'eſpére d'en venir à bout. Voulez-vous que je rende l'Europe maîtreſſe de l'Aſie ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

SIR POLITICK.

Hé bien donc ! je ferai mon plan ſur l'expédition d'Alexandre. Les Romains n'ont été qu'aux bords de l'Aſie. Quand ils ont voulu aller plus avant, ils n'ont eu que de la mauvaiſe fortune, & j'en ſai les raiſons. Je veux d'abord, voyez-vous, je veux..... Mais ſi nous nous contentions de lever les obſtacles de la circulation ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Je penſe que ce ſeroit le mieux.

SIR POLITICK.

En ce cas, il faut unir quelques Cités prin-

cipales. Faisons un Triumvirat de Paris, de Londres & de Venise.

M. DE RICHE-SOURCE.

Avec qui pourrions-nous traiter cela ?

SIR POLITICK.

Il doit se traiter avec le Maire de Londres, avec le Prévôt des Marchands de Paris, & avec les Procurateurs de S. Marc.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'admire comme sur le champ, & si à propos, vous savez trouver les véritables gens avec qui vous avez à négocier.

SIR POLITICK.

Un politique, j'entens un politique consommé, doit avoir la connoissance de tous les Etats, & savoir les différens Ministres auxquels il faut s'adresser. Mais un si grand dessein que le nôtre ne souffre pas une longue digression. Voilà donc mon Triumvirat établi. Aussi-tôt je dépêche une Ambassade solemnelle, qui représente à ces Rois que la circulation est du droit des gens; que vouloir l'empêcher, c'est intéresser les Nations, & aller contre la liberté naturelle de tous les peuples.

M. DE RICHE-SOURCE.

Apparemment ils vous donneront satisfaction.

SIR POLITICK.

Ou ils me la donnent, ou ils ne me la donnent pas. S'ils me font justice, je me remets

dans le plein & libre exercice de la circulation. S'ils reçoivent mes Ambaſſadeurs avec l'orgueil des Princes de l'Orient, & que meſdits Ambaſſadeurs reviennent ſans rien faire : alors Paris, Londres & Veniſe joignent leurs forces, & ces trois Puiſſances unies envoyent une armée navale brûler tous les vaiſſeaux de l'Orient, pour réduire ces peuples injuſtes à la raiſon. J'ai fait ce qui étoit de moi : vos canaux ſont débouchés ; c'eſt à vous de faire le reſte.

M. De Riche-Source.

Les canaux étant ouverts, mon or à l'inſtant reprend ſon cours, & repaſſant d'Orient en Occident, ma circulation ſe fait ſans empêchement pour le bien de l'Univers. Voyez comment la choſe ira. Tout l'argent qui va de Marſeille dans les coffres du Grand-Seigneur, paſſera dans ceux du Roi de Perſe ; de la Perſe dans ceux du Mogol, où ne s'arrêtant plus comme il avoit accoutumé, il repaſſera en Europe par le moyen des Anglois & des Hollandois qui trafiquent aux Indes : d'Angleterre & de Hollande il retournera en France, où après une petite circulation particuliére, il reviendra à Marſeille, d'où il eſt parti, par le moyen du canal qui joint les deux Mers. Chaque Nation a ſes canaux ; & il ſuffit de ſavoir que les obſtacles étant levés, l'or & l'argent auront un tour & un retour éternel.

SIR POLITICK.

Je n'ôte jamais l'honneur à perſonne, & j'avoue ſans envie que le projet eſt grand & beau: mais ſans moi vos canaux ſeroient encore à déboucher ; & partant ce grand ouvrage de la circulation ſeroit demeuré long-temps une belle idée.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai déclaré d'abord que j'aurois beſoin de vous ; & il eſt certain que nous nous ſommes néceſſaires l'un à l'autre.

SIR POLITICK.

De cela j'en demeure d'accord volontiers ; & ſi nous allons tous deux de bon pied, nous ſommes les maîtres de notre affaire.

M. DE RICHE-SOURCE.

On ne ſauroit commencer trop tôt. Voulez-vous que j'écrive au Prévôt des Marchands de Paris ?

SIR POLITICK.

Nous avons affaire ici à des gens ſoupçonneux & jaloux, qu'il faut ménager délicatement. Laiſſez-moi un peu ſonder les Procurateurs de S. Marc. Pour le Maire de Londres, j'en répons.

M. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, du Prévôt des Marchands de Paris.

SIR POLITICK.

Voilà une partie de ce que nous pou-

vons souhaiter. Gardons seulement le secret.

M. DE RICHE-SOURCE.

Permettez que je vous accompagne à votre logis.

SIR POLITICK.

Les gens qui ont d'aussi grandes affaires que nous dans la tête, ne doivent pas s'amuser aux cérémonies. Trouvez-vous, s'il vous plaît, à mon logis sur le soir.

SCENE V.

AGOSTINO & DOMINICO, *qui les écoutoient.*

AGOSTINO.

JE rends graces au bon génie de la République, de m'avoir conduit ici à propos. J'ai entendu tout ce que je pouvois desirer. Je ne vous demande plus qu'une chose : en quel quartier de la Ville est leur maison ?

DOMINICO.

Tout proche d'ici. C'est celle que vous voyez au bout de la rue, un peu plus petite que les autres.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'ALLEMAND, LE MARQUIS.

L'ALLEMAND.

VOus avez dit tantôt bien des paroles oisives avec le cousin du Duc de Buckingham? n'étoit-ce pas assez de le saluer? Si vous vouliez faire plus de connoissance, il falloit boire les uns avec les autres. C'est ainsi qu'on fait des amitiés, & non pas dans les places publiques à babiller. Sans vous, j'aurois vû plus de quatre Eglises, & plus de vingt tombeaux avec les épitaphes.

LE MARQUIS.

Vous m'en contez bien; & n'aimai-je pas mieux avoir eu commerce avec un honnête-homme, que d'avoir vû tout l'Arsenal de Venise! Je dis l'Arsenal; car si je puis avoir quelque curiosité, c'est pour les choses qui regardent la guerre. A vous voir, vous autres Messieurs les Allemands, graves & sérieux comme vous êtes, on vous prendroit pour

des Catons ; & vous êtes cent fois plus fous que nous, ou Dieu me damne. Venir de deux cens lieues charger un regiſtre d'Inſcriptions & d'Epitaphes ! belle curioſité ! Je ne vous en ai rien dit ; mais il y a long-temps que vous m'importunez avec vos Horloges. Je me moque, Meſſieurs, de vos petits chefs-d'œuvre ; & tiens même au deſſous d'un galant-homme toutes les raretés d'Italie. Il m'importe bien de ſavoir l'Original, la Copie, l'Antique, le Moderne ; & cent autres fadaiſes de cette nature-là ? Serai-je mieux à la Cour, quand je ſaurai quel eſt le plus grand maître de *Michaël* ou d'*Angelo* ; de *Raphaël*, ou d'*Urbain* ? Si je revenois à Paris avec uue ſcience de pareilles Couyonneries, Dieu n'ait jamais pitié de moi, ſi les Dames ne me chaſſoient des ruelles, & les Courtiſans des Cabinets. C'eſt un pays délicat que le nôtre : on n'y ſauroit être ſavant en quoi que ce ſoit, ſans paſſer pour un Pédant ; je dis parmi les honnêtes-gens.

L'ALLEMAND.

Je vous dirai, moi, que vous êtes plus entêté de vos Cabinets, que je ne le ſuis de mes Horloges. Ce n'eſt pas que je prenne en mauvaiſe part la correction, pour ce qui me regarde en particulier : mais pour les Allemands, Mort-non-ſang Dieu (1), taiſez-vous, & ne parlez pas de ma nation.

(1) Serment ordinaire du Maréchal de Rantzau, qui étoit Allemand.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous abandonne la mienne. Parlez des François tant qu'il vous plaira, pourvu que vous me teniez honnête-homme, & votre ſerviteur.

L'ALLEMAND.

J'en croirai ce que je voudrai : mais ne penſez pas être de mes amis, quand vous médirez de mon pays. Dire que les *Allemands* ſont des *fous*, qui *viennent de deux cens lieues charger un regiſtre d'Inſcriptions & d'Epitaphes !* S'il ne me ſouvenoit d'avoir bu avec vous....

LE MARQUIS.

Touchez-là : nous boirons encore enſemble, & je vous prie de croire que ſi votre maniére de voyager ne me plaît pas, j'ai du moins en vénération la gloire des armes, qui eſt commune à nos deux Nations. La conduite que vous tenez dans vos voyages me déplaît, je l'avoue, auſſi ne faites-vous pas grand cas de la mienne. Remettons notre differend au jugement de quelque perſonne ſpirituelle. La femme de Sir Politick, femme de grand eſprit, comme vous ſavez, l'en voulez-vous croire ?

L'ALLEMAND.

Je ne demande pas mieux.

LE MARQUIS.

La voilà, ce me ſemble.

L'ALLEMAND,

L'ALLEMAND.

C'eſt elle ſans point douter.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA FEMME DE SIR POLITICK, L'ALLEMAND.

LE MARQUIS.

MAdame, vos deux bons amis ont failli à ſe brouiller. La colere eſt paſſée préſentement; mais le ſujet de la diſpute ne l'eſt pas : nous allons vous l'expoſer ; & décidez je vous prie ; car nous ſommes convenus l'un & l'autre d'acquieſcer à votre jugements

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans doute qu'un bon Ange a conduit ici mes pas, pour finir le différend qu'un démon, auteur de la diſcorde, a fait naître. Mon zéle, Meſſieurs, pourra ſuppléer au défaut de la prudence; car pour le métier de bien juger, c'eſt une choſe fort difficile. Il faut qu'un bon Juge poſſede néceſſairement la Juriſprudence. En ſecond lieu, il faut ..... il faut enfin bien des choſes. C'eſt un métier très-difficile que de bien juger !

LE MARQUIS.

Tout un Parlement enſemble ne ſait pas ce

que vous demandez à un Juge seul, & puis il n'y va ni du bien, ni de la vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ah! Monsieur, il y va de plus que vous ne pensez : il y va de la concorde & de l'amitié, deux choses bien précieuses. Mais puisque vous avez honoré votre humble Servante de ce choix, elle n'oubliera rien pour vous rendre une sentence équitable.

LE MARQUIS.

La question est de savoir quelle est la meilleure maniére de voyager, de celle de Monsieur, ou de la mienne?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Question fort épineuse! où la connoissance de la Géographie me servira bien.

LE MARQUIS.

Ecoutez, s'il vous plaît, il ne faut qu'un peu de sens commun pour notre affaire; & la femme de Sir Politick sait toutes choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous avons un peu voyagé : peut-être savons-nous mieux que beaucoup d'autres, le devoir d'un Voyageur. Il faut premiérement savoir les Loix & les coûtumes des pays où l'on passe : je l'entens toujours dire à Sir Politick.

LE MARQUIS.

Laissons là Sir Politick : nous sommes de simples Voyageurs, qui ne voulons pas nous

embarraſſer l'eſprit de choſes fort difficiles.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Difficiles ! Si vous aviez trois converſations avec Sir Politik, il oſeroit bien ſe vanter de vous apprendre plus d'affaires d'Etat en ce peu de temps; que n'en ſait le plus vieux Sénateur de la République.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne veux d'affaires d'Etat ni à Veniſe, ni à Paris, quand j'y ſerai de retour. Je me verrois bien étonné parmi des ſacs, & dans les papiers juſqu'aux oreilles; ſans plumes, ſans rubans, n'oſant faire galanterie, ni me trouver à une belle action.

L'ALLEMAND.

Si vous vous amuſez à l'écouter, nous perdrons le reſte de la journée. Voulez-vous m'entendre ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je vous donne une oreille, & garde l'autre pour Monſieur.

L'ALLEMAND.

C'eſt une coutume générale en Allemagne que de voyager : nous voyageons de pere en fils, ſans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Si-tôt que nous avons appris la Langue Latine, nous nous préparons au voyage. La premiére choſe dont on ſe fournit, c'eſt d'un ITINERAIRE, qui enſeigne les voyes. La ſeconde, d'un petit Livre, qui apprend ce

qu'il y a de curieux en chaque pays. Lorsque nos Voyageurs sont gens de Lettres, ils se munissent en partant de chez eux d'un livre blanc, bien relié, qu'on nomme ALBUM AMICORUM, & ne manquent pas d'aller visiter les Savans de tous les lieux où ils passent, & de le leur présenter, afin qu'ils y mettent leur nom : ce qu'ils font ordinairement, en y joignant quelques propos sententieux, & quelque témoignage de bienveillance en toutes sortes de langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur; estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive, d'avoir connu de vûe ces gens doctes, qui font tant de bruit dans le monde, & d'avoir un *specimen* de leur Ecriture.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Est-ce là tout l'usage que vous faites de cet ingénieux Livre ?

L'ALLEMAND.

Il nous est aussi d'un très-grand secours dans nos débauches : car lorsque toutes les santés ordinaires ont été bûes, on prend l'ALBUM AMICORUM, & faisant la revûe de ces grands hommes, qui ont eu la bonté d'y mettre leurs noms, on boit leur santé copieusement. Nous avons aussi un JOURNAL, où nous écrivons nos remarques, à l'instant même que nous les faisons;

Rarement nous attendons jusqu'au soir; mais jamais Voyageur Allemand ne s'est couché, sans avoir mis sur le papier ce qu'il a vû durant la journée. Il n'y a point de montagne renommée qu'il ne nous soit nécessaire de voir. Qu'il y ait de la neige ou non, il n'importe; il faut aller au haut, s'il est possible. Pour les Rivieres, nous en devons savoir la source, la largeur, la longueur du cours, combien elles ont de ponts, de passages, & particulierement où elles se déchargent dans la mer. S'il reste quelque chose de l'Antiquité, un morceau d'un ouvrage des Romains, la ruine d'un Aphithéatre, le débris d'un Temple, quelques arches d'un Pont, de simples Pilliers; il faut tout voir. Je n'aurois pas fait d'ici à demain, si je voulois vous compter tout ce que nous remarquons en chaque ville. Il n'y a point d'Edifice, point de Monument.....

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous *Edifice* & *Monument*?

L'ALLEMAND.

Ce sont les Ouvrages publics.

LE MARQUIS.

Y comprenez-vous les Eglises?

L'ALLEMAND.

Les Eglises, les Abbayes, les Convents? Il y a bien d'autres choses; les Places publiques, les Hôtels-de-Ville, les Acqueducs,

les Citadelles, les Arsenaux.

LE MARQUIS.

Eh ! dites-moi, Monsieur, quel temps avez-vous pour dîner, vous autres qui aimez les longs repas ?

L'ALLEMAND.

Dans nos voyages, nous ne dînons point. La nuit est faite pour la débauche : mais dîner ou non, il n'y a point de belle Maison, de beaux Bois, de belles fontaines, de beaux Jardins, que nous ne soyons obligés de voir.

LE MARQUIS.

Beau devoir, à ma fantaisie ! belle obligation !

L'ALLEMAND.

La plus belle que sauroit avoir un Voyageur. Je ne dis rien des Tombeaux, & des Epitaphes : on sait bien que c'est par-là qu'il faut commencer. Je n'oublierai pas les Clochers, & leurs Carillons, ni les Horloges, qui font passer les douze Apôtres avant que de sonner ; non plus que le Paradis terrestre, & l'Arche de Noé, où tous les animaux se remuent comme par magie. Mais c'est en Allemagne qu'il faut venir voir ces Chefs-d'œuvres-là ; & je n'avois que faire d'en sortir pour de pareilles inventions. Il ne sera pas hors de propos de vous apprendre certaines coutumes que les Voyageurs observent sans manquer. Par exemple, nous sommes fort curieux des

Maisons Royales, & pourtant nous ne les voyons jamais quand les Rois y sont. Dans mon voyage de France, je vis le Louvre l'été, quand le Roi étoit à Fontainebleau; & Fontainebleau l'hiver, quand la Cour fut revenue à Paris.

LE MARQUIS.

Voilà une coutume fort bizarre, ce me semble: les Maisons des Rois ne paroissent jamais si belles, que lorsque la Cour y est.

L'ALLEMAND.

Chaque chose à sa raison; & celle-ci est très-considérable. Nous ne sortons pas de notre pays pour faire la cour. Si un Allemand vouloit être Courtisan, il le feroit de son Souverain, ou de ses Magistrats. Nous cherchons chez les Etrangers les Raretés que nous n'avons pas chez nous; & vous jugez bien qu'il seroit impossible de les considérer dans les Maisons Royales parmi les Gardes du Prince.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cette raison est profonde. Les Allemands n'ont pas le brillant des François: mais ils sont judicieux & solides. Monsieur, avez-vous vû l'Angleterre?

L'ALLEMAND.

J'y ai demeuré long temps.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Et qui avez-vous connu-là?

L'ALLEMAND.

Perſonne. Ce n'eſt pas notre coûtume de connoître les gens du pays où nous ſommes, hors un Maître, qui nous apprend la Langue par les regles de la Grammaire ; & en voici la raiſon. Les naturels mépriſent les Voyageurs. Tout au contraire les Etrangers ſe cherchent ; & font amitié enſemble ; car ils ont un même intérêt, & il y a plaiſir d'être avec des gens qui peuvent parler des pays les uns des autres. Ainſi nous voyons les François en Angleterre, les Anglois en France, les Flamands en Italie, & les Italiens à Bruxelles, ou ailleurs.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais, Monſieur, au moins, vous avez bien vû les Raretés de notre Royaume ?

L'ALLEMAND.

Je les ai toutes vûes, elles ſont fort belles à voir. Vous avez les Tombeaux de Weſtminſter, & ſur-tout l'Epitaphe de Talbot, (1) le Portrait de Henri VIII. à White-Hall, avec la Proceſſion entrant dans Boulogne. Vous avez les Lions de la Tour, & le Combat des Ours & des Taureaux contre les Dogues, qui ſont piéces fort curieuſes.

(1) Jean Talbot premier Comte de Shrewsbury, la terreur des François. Il fut emporté d'un coup de canon devant Châtillon près de Bourdeaux en 1453.

LA

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce sont des choses de très-grande curiosité : vous pouviez néanmoins y ajoûter beaucoup d'autres merveilles.

L'ALLEMAND.

J'estime fort le combat des Cocqs, la course des hommes, celle des chevaux, les harangues des pendus, & la cérémonie de Mylord Maire. Je ne dois pas oublier les Enseignes des Cabarets, & autres, dont j'ai cent fois admiré la magnificence. Il y a pourtant une chose que je n'approuve pas : c'est la coutume que vous avez en Angleterre, de n'y point mettre d'Inscriptions, comme on fait à Paris & ailleurs : *AU LION NOIR, A L'OURS, &c ;* au grand détriment de nos compatriotes, amateurs de votre Langue, qui en considérant les Enseignes, pourroient apprendre plusieurs mots nécessaires.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cet inconvénient est certainement fâcheux, & je ne doute point que le Parlement n'y remediât, si vous vouliez bien le petitionner.

L'ALLEMAND.

Il y a encore bien des choses curieuses en Angleterre ; les Rochers que le Diable a assemblés en pleine campagne (1) ; les fossés faits par le Diable pareillement à New-Mar-

(1) Le *Stone-henge*, dans la Plaine de Salisbury.

ket. Oxford & Cambridge ſont pleins de raretés. J'ai remarqué ſur tout à Oxford la Lanterne du déloyal Gui Faux, qui devoit mettre le feu aux poudres, & qu'on garde ſoigneuſement. On peut voir encore les Egliſes de Cantorbery & de Salisbury.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je ſuis pleinement ſatisfaite. Il ne ſe peut rien deſirer de plus. C'eſt un beau métier que celui d'un Voyageur, quand on le fait comme vous. Il eſt vrai qu'il eſt pénible.

L'ALLEMAND.

Nul bien ſans peine. Ce n'eſt pourtant pas là notre plus grand travail. Les choſes qui arrivent extraordinairement, & où nous ſommes obligés de nous trouver, ſont les plus rudes. Par exemple, je ſuis à Turin, je ſuis à Genes, je ſuis prêt d'entrer à Rome; ſi j'entens parler de l'Election de l'Empereur, du Sacre du Roi de France, du Couronnement d'un Roi d'Angleterre, d'un Mariage, d'un Traité de Paix, d'une Entrée; il faut prendre la poſte où l'on ſe trouve, & arriver à temps pour voir la cérémonie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous m'apprenez-là de grands myſtéres. De toutes les maniéres de voyager, il n'y en a point de ſi admirable, après celle de Sir Politick, qui travaille à réformer le Gouvernement des Pays par où il paſſe.

LE MARQUIS.

Suſpendez votre jugement, Madame, & vous ſouvenez que vous m'avez promis une oreille : peut-être changerez-vous de ſentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dites vos raiſons.

LE MARQUIS.

Les voici, mes raiſons. Je ne ſai ſi vous aurez la bonté de les écouter : j'ai vu que les honnêtes gens ſe donnoient la peine de m'entendre.

L'ALLEMAND.

A quoi bon tant de babil ?

LE MARQUIS.

Je ne fais pas le métier de Voyageur ; mais il me prend quelquefois envie de l'être, dans l'inutilité de la Paix, dans l'abſence d'une Maîtreſſe, dans une diſgrace qui arrive à la Cour pour une belle action. La curioſité de voir des Marbres, des Tombeaux, des Statues, ne fut jamais le ſujet de mes Voyages. On cherche à connoître les Cours étrangeres, pour voir ſi on y peut faire quelque choſe ; on cherche à pratiquer les honnêtes-gens, & les Dames. Vous êtes Angloiſe, Madame ; & vous, Monſieur, vous avez vû l'Angleterre ?

L'ALLEMAND.

Je l'ai vûe.

LE MARQUIS.

Poſons le cas que j'y veuille demeurer quel-

que temps ; voici la maniére que j'y tiendrois.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous avez choisi l'Angleterre avantageuse-ment pour nous, qui la connoissons : c'est proceder avec franchise.

LE MARQUIS.

Je vais d'abord chez notre Ambassadeur, que je connois, s'il est homme de Cour ; & aussi-tôt mille amitiés. *Comment avez-vous pû vous résoudre à quitter la Cour ? il faut bien qu'une affaire d'importance vous amène ici ?* & cent autres choses que sait dire un galant-homme à son ami. Vous pouvez croire que je ne demeure pas en arriere de complimens : & après mille civilités, je lui dis quelque chose de mes avantures ; ni trop, ni trop peu. Remarquez : car il me souvient toujours qu'il est Ambassadeur, & qu'il faut ménager mon secret avec lui.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quand vous auriez étudié sous Sir Politik, vous n'en sauriez guére davantage.

LE MARQUIS

La Cour n'est pas une mauvaise école : on y apprend quelque chose. Si l'Ambassadeur est un vieux politique, qu'on ait vû rarement chez le Roi, je lui apporte des Lettres de recommandation de ses amis ; & à peine les a-t-il lûes, que j'en reçois beaucoup de civilité. Après l'avoir assûré de mon très-humble ser-

vice, je répons à diverſes queſtions qu'il me fait, aſſurément bien : puis quittant les affaires générales, je lui dis des particularités de ſes connoiſſances ; ajoûtant adroitement quelque choſe de la ſatisfaction qu'ont les Miniſtres de ſon Ambaſſade. Enfin, je n'oublie rien pour m'inſinuer dans ſes bonnes graces, & m'acquerir une grande liberté dans ſa maiſon. La table d'un Ambaſſadeur eſt bonne ; c'eſt une retraite, s'il vous arrive une affaire, un combat, l'enlevement d'une fille de qualité qu'on aime, ou quelqu'autre action d'honneur. Cela fait, je cherche un Anglois, qui me préſente au Roi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

N'y auroit-il pas plus de convenance de vous faire préſenter par votre Ambaſſadeur ?

LE MARQUIS.

Qui en doute, s'il eſt homme de Cour ? Il diroit galamment au Roi : *SIRE voici Monſieur le Marquis de Bouſignac, qui ſera bien connu de VOTRE MAJESTE' par ſa réputation, s'il n'a l'honneur de l'être par ſa perſonne ;* & le Roi répondroit : *Je ne ſuis pas ſi peu informé des affaires des pays étrangers, que je ne ſache la qualité & le mérite du Marquis de Bouſignac.*

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais ſi votre Miniſtre eſt ſeulement homme d'Etat ?

LE MARQUIS.

Quoi, de ces formaliſtes ! qui croyent toûjours repréſenter *le Roi leur Maître* : je ne m'accommode pas de ces gens-là. Vous creveriez plûtôt que de leur arracher le mot de *MARQUIS*, à moins qu'ils ne ſoient aſſurés du Marquiſat.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous n'avez donc point de Marquiſat ?

LE MARQUIS.

Vous venez de l'autre monde. Apprenez que les Marquiſats ne ſont bons que pour les vieux Seigneurs de Province, qu'on ne voit pas dans les Cabinets. Pour nous autres Marquis de Cour, (BEAU PRIVILEGE DE LA NOBLESSE FRANÇOISE !) nous faiſons nous mêmes notre qualité, ſans avoir beſoin du Roi pour cela, comme en ont vos Anglois pour être *MYLORDS*. Mais pour éviter tout embarras avec les Ambaſſadeurs, j'ai recours à l'induſtrie, & voici mes machines. Je regarde l'Ordinaire le plus proche de White-Hall, qui ſoit bon, & où viennent les plus honnêtes-gens : j'y vais dîner trois ou quatre fois, pour en rencontrer quelques-uns & lier avec eux un peu d'amitié.

L'ALLEMAND.

Comment un étranger *liera-t-il* avec eux ce *peu d'amitié* aux Ordinaires ? On dîne, on paye, on s'en va.

LE MARQUIS.

Il y a mille choſes à faire, que vous n'entendez pas.

L'ALLEMAND.

Je voudrois bien les ſavoir, ces choſes.

LE MARQUIS.

Je bois, durant le repas, à leur ſanté, ſans oublier la Civilité Angloiſe, après avoir bû. Si on parle de la bonté des viandes, je tranche tout net pour le Bœuf d'Angleterre contre celui de Paris; les viandes rôtie au beurre, me ſemblent meilleures que les lardées; je me créve de *Poudin*, contre mon cœur, pour gagner celui des autres; & s'il eſt queſtion de fumer au ſortir de table, je ſuis le premier à faire apporter les Pipes. A la fin, on ſe ſépare. Les uns cherchent à jouer; les autres vont à White-Hall: je ſuis les derniers; & quand le Roi paſſe, je m'approche le plus que je puis de ſa perſonne. Ecoutez ma maniére, Madame, elle eſt aſſurément fort noble. Si-tôt que ſa Majeſté parle à quelqu'un, je me mets de la converſation: cela n'a-t-il point d'effet? j'éleve le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entens qu'on ſe demande à l'oreille: *Qui eſt ce François-là? Le Marquis de Bouſignac*, dis-je aſſez haut pour être entendu. Ce beau procedé les étonne; & je me rens maître généreuſement de la Converſation.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

On a bien raiſon de dire que la Nobleſſe Françoiſe a quelque choſe que celle des autres pays n'a pas.

LE MARQUIS.

Le même ſoir je vais chez la Reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la Langue ; mais on fait une révérence de certain air, qui attire les yeux des belles : & ſans vanité, on a je ne ſai quoi de galant, qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands Seigneurs : *Mylord, Mylord, Mylord-Dus :* Je ne ſai que dire après ; mais il n'importe : la familiarité s'établit toujours. Je rens viſite à toutes les Dames qui parlent François, & dis en paſſant quelque méchant mot Anglois aux autres. La *Mylédy* ſoûrit pour le moins : & quelquefois il ſe fait de petites converſations, où l'on ne s'entend point ; fort agréables. Voilà, Monſieur, ce qu'il nous faut de l'Angleterre pour nos Courtiſans, & pour nos Dames : non pas des Tombeaux de Weſtminſter ; non pas Oxford & Cambrige. Cela eſt-il bien penſé, Madame ? décidez préſentement en faveur des merveilles que Monſieur vous a fait entendre.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, je ſuis confuſe de ces différentes merveilles ; & mon eſprit embarraſſé ne ſait où ſe prendre pour former le jugement que

vous attendez. Quand je ſonge à cette curioſité infinie, qui ne néglige pas la moindre choſe de toute une Nation, je ſuis prête à décider en faveur de l'Allemand. Si je penſe au gentil François, l'Alcibiade de nos jours, je ſuſpens mon jugement, & dis en moi-même : O ! la choſe ardue, que de bien juger ! D'autre part, c'eſt une penſée judicieuſe à l'Allemand de ne point voir les naturels du pays où il ſe trouve, pour en éviter le mépris ; & il n'y a rien de ſi ſage que de remettre à les pratiquer en d'autres lieux, où le nom commun d'Etrangers fait leur amitié. Mais qui n'admirera la civilité du François à l'Ordinaire proche de White-Hall ; ſur tout, quand il *ſe créve de Poudin contre ſon cœur, pour gagner celui des autres.* Cette penſée des Ordinaires me ſurprend, & je ne ſai comment elle a pû tomber dans l'eſprit d'un Etranger. Cela eſt d'un homme conſommé dans les affaires de notre pays : c'eſt ce que Sir Politik entendoit admirablement, & là où il faiſoit ſes plus beaux projets.

LE MARQUIS.

On a des vûes comme un autre, & on penſe quelquefois ce que penſent les gens d'eſprit ; non pas que je veuille me comparer à Sir Politick. A Dieu ne plaiſe que j'aye cette vanité-là !

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Aſſurément mon mari a quelque choſe d'ex-

si on compare leur captivité aux fers de ces misérables femmes ; & depuis que je réside à Veniſe, c'eſt la ſeule choſe qui ait donné à mon ame des atteintes douloureuſes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

J'admire la cruauté de ces méchans hommes, qui tyranniſent de pauvres Dames ſans aucun fruit : car j'ai aſſez bonne opinion de notre ſexe, pour croire qu'elles ne laiſſent pas de faire l'amour, tant bien gardées qu'elles puiſſent être.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

L'Amour, comme dit à propos un Ancien, *a les clefs de toutes les portes* : non pas que ce ſoit de véritables clefs. L'Auteur myſtérieux a voulu nous faire entendre ſous un langage figuré, que l'eſprit ſubtil des Amoureux trouvoit l'invention d'entrer par-tout.

Me. DE RICHE-SOURCE.

A ce compte, voir & jouir n'eſt qu'une même choſe. Dieu me garde de blâmer la jouiſſance ; j'eſtime que c'eſt le vrai but de toutes ſortes d'amitiés : mais c'eſt toujours un grand malheur à des perſonnes bien nées de ſe paſſer du beau procédé de la belle galanterie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

En ce point, Madame, mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces cérémonies amoureuſes ? Je ſuis d'avis en fait d'amour, qu'on retranche les

choſes ſuperflues, & que ſans s'amuſer à l'inutilité des prémices; on vienne ſolidement à la concluſion.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Cependant il eſt bien rude de n'avoir ni jeu, ni promenades, ni collations, ni aſſemblées: j'aimerois autant mourir, pour moi, que de ne jouir pas de tous les divertiſſemens que peut donner un honnête homme.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Frivoles amuſemens de perſonnes oiſives! Je ne plaindrois pas, moi, celles qui pourroient employer ſolidement certaines heures ſans danger: mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement; & il n'y a rien que je n'entreprenne pour ſauver des fureurs de la jalouſie ces innocentes victimes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Madame, ſans nous effrayer des difficultés que nous trouverons, n'y a-t-il point moyen de les mettre dans le commerce du beau monde? Comme elles n'ont jamais rien vû, elles ont aſſurément un fort méchant air, & ce ſeroit un grand plaiſir de leur pouvoir apprendre la belle maniere.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Tout beau, Madame; changeons de diſcours: voilà Mylord Tancrede avec un homme qui me paroît être Venitien.

si on compare leur captivité aux fers de ces misérables femmes ; & depuis que je réside à Veniſe, c'eſt la ſeule choſe qui ait donné à mon ame des atteintes douloureuſes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

J'admire la cruauté de ces méchans hommes, qui tyranniſent de pauvres Dames ſans aucun fruit : car j'ai aſſez bonne opinion de notre ſexe, pour croire qu'elles ne laiſſent pas de faire l'amour, tant bien gardées qu'elles puiſſent être.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

L'Amour, comme dit à propos un Ancien, *a les clefs de toutes les portes* : non pas que ce ſoit de véritables clefs. L'Auteur myſtérieux a voulu nous faire entendre ſous un langage figuré, que l'eſprit ſubtil des Amoureux trouvoit l'invention d'entrer par-tout.

Me. DE RICHE-SOURCE.

A ce compte, voir & jouir n'eſt qu'une même choſe. Dieu me garde de blâmer la jouiſſance ; j'eſtime que c'eſt le vrai but de toutes ſortes d'amitiés : mais c'eſt toujours un grand malheur à des perſonnes bien nées de ſe paſſer du beau procédé de la belle galanterie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

En ce point, Madame, mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces cérémonies amoureuſes ? Je ſuis d'avis en fait d'amour, qu'on retranche les

choſes ſuperflues, & que ſans s'amuſer à l'inutilité des prémices; on vienne ſolidement à la concluſion.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Cependant il eſt bien rude de n'avoir ni jeu, ni promenades, ni collations, ni aſſemblées: j'aimerois autant mourir, pour moi, que de ne jouir pas de tous les divertiſſemens que peut donner un honnête homme.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Frivoles amuſemens de perſonnes oiſives! Je ne plaindrois pas, moi, celles qui pourroient employer ſolidement certaines heures ſans danger: mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement; & il n'y a rien que je n'entreprenne pour ſauver des fureurs de la jalouſie ces innocentes victimes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Madame, ſans nous effrayer des difficultés que nous trouverons, n'y a-t-il point moyen de les mettre dans le commerce du beau monde? Comme elles n'ont jamais rien vû, elles ont aſſurément un fort méchant air, & ce ſeroit un grand plaiſir de leur pouvoir apprendre la belle maniere.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Tout beau, Madame; changeons de diſcours: voilà Mylord Tancrede avec un homme qui me paroît être Venitien.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Laissez-moi faire : je vais les engager dans une conversation où ils ne s'attendent pas, & qui nous éclaircira de bien des choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais prenez garde de vous découvrir.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous en mettez pas en peine : je ferai la chose si délicatement qu'ils n'en auront pas le moindre soupçon.

SCENE IV.

TANCREDE, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, MADAME DE RICHE-SOURCE.

TANCREDE.

MESDAMES, je vous amène un honnête homme de mes amis, qui souhaite d'avoir l'honneur d'être connu de vous.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous sommes trop obligées à sa civile curiosité, & à sa civilité curieuse : bien fâchées de ne pouvoir répondre par mérite condigne à la courtoise envie qu'il a eûe de nous voir.

ANTONIO.

Madame, la modestie sied bien aux per-

sonnes, dont les bonnes qualités sont aussi connues que les vôtres.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je suis d'un pays où l'on parle avec franchise: j'ose dire que vous nous trouverez certain air, & des manieres qu'il ne faut pas chercher à vos Dames Venitiennes: mais où les auroient-elles prises, les pauvres femmes? C'est le beau monde qui les donne, & elles ne voyent que des maris. Hélas! elles sont bien à plaindre.

ANTONIO.

Je vous assûre, Madame, que j'en ai plus de compassion que vous: jusques-là que je n'ai pas voulu me marier, pour n'être pas obligé, selon la coutume du pays, à rendre une femme malheureuse.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Paris est le Paradis des femmes. Quand un honnête-homme se marie, il sait bien que sa femme ne peut pas vivre sans quelque petite inclination, & qu'autre chose est un Epoux, autre chose un Galant. S'il y a un bal, un balet, quelque assemblée, où il faille paroître & se faire des Amans, le mari va chercher partout des pierreries; connoissant bien que ce n'est pas pour lui qu'on se pare: mais comme je viens de dire, il est honnête homme. Dame aussi, les femmes vivent à peindre avec leurs maris. Elles les caressent, elles les flatent,

elles les baiſent, elles leur témoignent tant d'amitié; ce n'eſt que douceur d'un côté, & complaiſance de l'autre. C'eſt un ſi bon ménage!

ANTONIO.

L'heureuſe vie dont vous me parlez! Tous les maris jouiſſent-ils de ce bonheur-là?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Quaſi tous. Il en faut excepter quelques malheureux qui ont épouſé des Prudes.

ANTONIO.

Qu'appellez-vous des Prudes?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ces femmes incommodes, fâcheuſes, de méchante humeur.

ANTONIO.

Cela eſt trop général: je ne connois point encore les Prudes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Des perſonnes ſauvages, retirées, qu'on nomme fort ridiculement *Femmes de bien*: des vertueuſes de profeſſion, que les honnêtes gens n'abordent pas, & qu'on laiſſe dans les familles pour faire enrager les maris.

TANCREDE.

Ces accidens-là ſont heureuſement fort extraordinaires: car c'eſt une vraie damnation d'épouſer de ces femmes qui croyent qu'on leur doit tout, parce qu'elles ne font point l'amour.

ANTONIO.

ANTONIO.

Voyez le méchant goût de nos Sénateurs : ils n'eſtiment que ces femmes-là dans les maiſons.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Grand abus ! C'eſt de-là que viennent tous les deſordres de vos familles.

ANTONIO.

J'en demeure d'accord avec vous.

Me. DE RICHE-SOURCE *bas à la femme de Sir Politick.*

Madame, je le tiens homme d'honneur.

LA FEMME DE SIR POLITICK *bas.*

Et moi pareillement.

Me. DE RICHE-SOURCE *bas.*

J'en répons. (*haut.*) Monſieur, je ne me ſuis jamais trompée en phyſionomie : je jurerois que vous êtes un homme ſûr, un homme à qui on ſe peut fier de toutes choſes.

ANTONIO.

Juſques ici on ne m'a pas reproché d'avoir trompé perſonne.

TANCREDE.

Il a plus d'honneur qu'homme du monde.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Eh ! bien ; ç'en eſt aſſez : nous vous recommandons le ſecret. Sachez que nous avons fait le deſſein, Madame & moi, de ſoulager la pitoyable condition de vos pauvres Dames.

ANTONIO.

Voilà juſtement mon projet.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quel bonheur de nous rencontrer dans la même penſée ! Après cela, je ne déſeſpérerai jamais de ma bonne fortune.

TANCREDE.

Mais encore, où aboutit ce projet ?

ANTONIO.

D'établir à Veniſe la douceur des bons ménages.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Et pour y parvenir, de mettre ces pauvres femmes dans le commerce du beau monde,

TANCREDE.

Voyons un peu par où il faut commencer.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je n'y voudrois pas tant de fineſſe : prions-les à un bal dès ce ſoir. Un impromptu réuſſit mieux quelquefois qu'une choſe préméditée.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut pourpenſer les choſes avec loiſir & méditation : & puis, les Dames de Veniſe ne vont pas au bal chez les Etrangers.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai penſé d'abord comme vous : mais j'ai crû que la conſidération qu'on a pour Sir Politick en pouvoit ôter toute la difficulté.

TANCREDE.

Ne cherchez plus rien après cela : c'eſt la ſeule choſe qu'il y avoit à trouver.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut avouer que la grande opinion qu'on a de mon mari, peut applanir bien des choſes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Nous ne ſommes plus en peine que de l'expédient qu'il faut prendre pour les faire prier.

TANCREDE.

Il faut s'en remettre à Monſieur : perſonne au monde n'y peut réuſſir ſi bien que lui.

ANTONIO.

Je m'en charge volontiers, & vous répons de vous en amener cinq ou ſix des principales.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce ſeroit un grand coup d'y pouvoir faire venir la Dogeſſe : telle gravité que la ſienne autoriſeroit fort l'aſſemblée

TANCREDE.

Il gouverne tout dans ſa maiſon.

ANTONIO.

C'eſt celle qui me donnera le moins de peine. Mais voulez-vous que cela ſe faſſe bientôt ?

TANCREDE.

Le plutôt eſt le mieux.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Dès ce soir: pourquoi différer ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans en parler à nos maris ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

On ne les consulte jamais sur les affaires de cette nature-là. Trop d'honneur pour eux d'avoir si bonne compagnie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce sera donc pour ce soir, puisque Madame l'a résolu.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Songeons à disposer toutes choses pour le bal.

ANTONIO.

Fort bien. De mon côté, je m'en vais disposer les Dames à venir honorer votre fête.

SCENE V.

Me. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

Me. DE RICHE-SOURCE.

ALLONS, Madame, travaillons un peu à notre affaire : ces Meſſieurs auront la bonté de nous y aider.

LE MARQUIS.

Nous ſerions peu civils aux Dames, de leur refuſer nos ſervices dans une choſe galante comme celle-ci.

TANCREDE.

Commandez ſeulement, vos ordres ſeront executés.

L'ALLEMAND.

Je ſuis prêt à tout.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Voici de quelle maniere il faut diſpoſer les ſiéges. Un grand fauteuil pour la Dogeſſe ſur une eſtrade ; des chaiſes à dos pour les femmes des Sénateurs ; puis des ſiéges plians pour les Etrangers & pour nous, comme on a coutume de les ranger.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, il faut excuſer une Françoiſe, qui ne connoît que les uſages de ſon pays : j'oſe vous dire néanmoins que votre ordonnance n'a pas la gravité requiſe pour une telle occaſion.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Madame, en toute autre choſe je vous céderai volontiers : mais je puis vous dire que depuis l'âge de huit ans que j'étois *la petite Suzon*, il ne s'eſt fait bal, ni aſſemblée à la Ville, où je n'aye été. J'en ai vû même au Louvre aſſez ſouvent ; car mon mari étoit comme de la Cour, par les amis que nous y avions. J'en ai vû chez Madame la Comteſſe, chez Madame la Princeſſe de Conti, où j'ai fort bien obſervé comme les choſes devoient aller ; & il n'y a point d'année que je n'aye donné moi-même quelques fêtes fort jolies, qui valoient bien les grandes aſſemblées.

LE MARQUIS.

Quand on parle des choſes qu'on a vûes ; & de celles qu'on a faites, on mérite d'être écouté.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Achevez, Madame, ce que vous avez à repréſenter.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Le dernier Carnaval (nous avions le cœur bien en joie) je donnai les violons aux Dames

de ma cotterie, d'une maniére auſſi galante que choſe qui ſe fût paſſée de tour l'hyver. Je commençai par un ſouper-collation, qui étoit un ambigu, où il n'y avoit pas l'abondance des cadeaux; mais tout y étoit excellent: des viandes priſes ſi à propos, qu'un quart-d'heure plutôt elles euſſent été un peu dures; un quart-d'heure plus tard, elles auroient commencé à ſe paſſer. On n'en trouve point de même ailleurs; & mon mari & moi les avions fait apprêter devant nous. La ſalle étoit éclairée comme en plein jour; pas un ſiége qui paſſât l'autre, & la place pour danſer à ravir. Des Suiſſes à la porte, qui ne laiſſoient entrer que les gens priés; l'élite de la Cour & de la Ville, avec la parenté, cela s'entend, & les amis particuliers de la maiſon. Au milieu du bal, je me dérobai finement, pour me déguiſer, & faire une maſcarade entre nous, rien que de la famille Nous la dançâmes ſans que perſonne nous reconnût; & ſitôt que je fus deshabillée, je pris une place froidement, comme ſi de rien n'eût été. Chacun ſe tuoit à deviner, ſans en approcher de mille lieues: c'eſt le plus grand plaiſir d'une maſcarade; & je vous avoue que ç'a été le plus heureux ſoir de toute ma vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, pour ce qui ſe fait à votre Cour, je n'en parle pas; mais ſachez qu'un bal de

République demande un peu plus de mesure; & quand vous songerez qu'une Dogesse & des femmes de Sénateurs seront tantôt ici, vous changerez, à ce que j'estime, votre ordonnance.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Dites votre sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mon sentiment est qu'on place la Dogesse & les Sénatrices en telle sorte, qu'elles représentent un petit Sénat : la Dogesse comme dans un trône, & les Sénatrices aux deux côtés sur des bancs. Ce leur sera une chose agréable de tenir la place de leurs maris, & courtoise à nous de leur faire avoir cet honneur-là.

L'ALLEMAND.

Je suis de l'opinion de Madame; mais je voudrois qu'il y eût au trône de petites figures en bosse fort bien taillées, & de beaux feuillages au dos des bancs.

TANCREDE.

Que peut-on dire contre la proposition de Madame ? Y a-t-il rien de mieux pensé ?

LE MARQUIS.

Qui doute que pour le sérieux elle n'ait plus de sens que toutes les femmes ensemble ? La pensée est judicieuse, je l'avoue; mais je ne me dédis pas : notre maniére Françoise est plus galante; & il est fort suffisant à Madame la

République

République de ne prendre pas les modes de Paris, quand tout le monde court après. Je ne suis, morbleu, point homme de République: d'un pays où il n'y a point de Cour, ne m'en parlez pas.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je sai fort bien que tout ce qu'a dit Madame seroit ridicule à Paris; & personne ne m'apprendra rien en fait de bal & d'assemblée: mais s'il faut observer de telles cérémonies dans une République, Dame je m'en rapporte; elle connoît cela mieux que moi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dans la suite de la fréquentation, vous pourrez leur inspirer vos galantises: pour la premiere fois, il faut de la gravité.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je sai me rendre à la raison, ne me plût-elle pas. Allons, Madame, disposer toutes choses comme vous le jugez à propos.

SCENE VI.

TANCREDE, ANTONIO.

TANCREDE.

NOus avons donné bien des affaires à nos folles : elles ont été je ne sai combien de temps à disputer sur la maniére dont il faut recevoir la Dogesse, quelle place, quels siéges il faut avoir ; & à la fin elles sont convenues d'un appareil le plus ridicule du monde.

ANTONIO.

Je me suis bien douté que notre conversation auroit produit quelque chose de fort extravagant.

TANCREDE.

Mais, dites-moi, que ferons-nous de ceci, & comment finir la Comédie ?

ANTONIO.

J'irai leur faire les excuses de la Dogesse, sur quelque indisposition imaginaire.

TANCREDE.

Cela ne me contente pas.

ANTONIO.

Que voudriez-vous davantage ?

TANCREDE.

Je voudrois que vous leur menaſſiez une entremetteuſe & quelques filles, qui repréſentaſſent la Dogeſſe & des femmes de Sénateurs.

ANTONIO.

Vous m'inſpirez là une penſée fort plaiſante, & fort aiſée à exécuter; car je viens de laiſſer à cent pas d'ici juſtement la compagnie qu'il nous faut. Allez préparer toutes choſes pour nous recevoir, & laiſſez-moi le ſoin du reſte.

SCENE VII.

ANTONIO, LE SENATEUR PAMFILINO.

ANTONIO.

JE ſuis fort en peine de ce que penſera votre Excellence, d'un deſſein de divertiſſement que nous avons fait le Mylord & moi; ce Mylord qui a eu l'honneur de vous voir, & que vous eſtimez aſſez.

PAMFILINO.

Quand vous m'aurez dit quel eſt ce divertiſſement, je vous dirai ce qui m'en ſemblera. Parlez.

ANTONIO.

Ayez donc la patience de m'écouter, s'il vous plaît. Il y a ici deux Etrangeres assez accommodées, à ce qu'il me paroît, mais assurément les plus ridicules personnes que j'aie jamais vûes. La premiére est une Angloise ; grave, composée ; fausse en discours, en politique ; en prudence sottement mysterieuse. L'autre est une petite Françoise, d'un esprit tout opposé. Elle n'aime que le *beau monde*, ne parle que du *bel air*, de la *belle maniére*, se croit délicate, galante, polie ; & véritablement elle est plus Bourgeoise que ne sont les femmes des Marchands les plus grossiéres.

PAMFILINO.

Que voulez-vous faire de ces deux femmes ? Il est temps de les mettre à quelque usage. Acheyez.

ANTONIO.

C'étoit une nécessité de vous en faire la peinture. Ces deux femmes, plus ridicules encore que je ne vous les dépeins, se sont mis dans la tête de tirer les Dames Venitiennes de la déplorable captivité où l'on les retient, & de leur inspirer les coutumes, l'air, la maniére, le procedé des femmes les plus galantes.

PAMFILINO.

Je ne voudrois pas jurer que cela n'arrivât quelque jour ; mais j'espére que le dessein de vos Dames ne réussira pas aujourd'hui.

ANTONIO.

Ce n'eſt rien encore. Apprenez juſqu'où va leur extravagance. La petite Françoiſe veut donner le Bal ce ſoir à vos femmes ; & l'Angloiſe voudroit que la Dogeſſe y fût ; diſant gravement que telle gravité autoriſeroit fort l'aſſemblée. Le Mylord, pour s'en divertir, a juré que j'avois tout pouvoir dans leurs maiſons, & qu'il n'y avoit rien de ſi facile pour moi que de les amener. J'y ai conſenti ; & me voilà chargé de faire venir la Dogeſſe, & cinq ou ſix femmes de Sénateurs chez nos deux folles.

PAMFILINO.

Comment vous acquitterez-vous de cette commiſſion-là ?

ANTONIO.

Le Mylord voudroit que je leur menaſſe..... Oſerois je dire le mot devant votre Excellence ?

PAMFILINO.

Dites hardiment.

ANTONIO.

Une entremetteuſe & des filles, pour répréſenter la compagnie qu'elles demandent : mais...

PAMFILINO.

Mais que rien ne vous en empêche : cela ſe peut faire avec des Etrangers. Il me ſouvient qu'étant à Paris fort jeune : on me faiſoit eſ-

ſuyer ſouvent de ces tours là : on me produiſoit des Princeſſes, qui ſe trouvoient des filles de la même nature que celles-ci. Ne quittez pas une entrepriſe ſi heureuſement commencée ; je prens la choſe ſur moi.

ANTONIO.

Avec un ſi bon garant que votre Excellence, nous travaillerons ſans ſcrupule à nous donner ce divertiſſement-là.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Toutes choſes ſont préparées pour le Bal.

SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, Me. DE RICHE-SOURCE, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, UN VALET *du Signor Antonio.*

SIR POLITICK.

MA femme, que vois-je ? Le Sénat doit-il ſe tenir céans aujourd'hui ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Monſieur, vous verrez quelque choſe d'aſſez extraordinaire, dont vous ne ſerez pas fâché.

Me. DE RICHE-SOURCE *à Sir Politick.*

Vous parlez mieux qne vous ne penſez. Oui, le Sénat doit ſe tenir céans aujourd'hui.

Remerciez vos femmes, Meſſieurs, remerciez-les de l'honneur que vous allez recevoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais encore, quel peut être cet honneur-là ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

On ne gagne jamais rien à être curieux. Tu fais que je ne m'informe pas de tes actions, ne t'informe pas des miennes. C'eſt le moyen d'être toujours bien enſemble.

SIR POLITICK.

Dans les familles, comme dans les Etats, il importe à celui qui gouverne de ſavoir tout ce qui s'y paſſe.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Oh bien ! il faut donc vous en inſtruire. Apprenez que la Dogeſſe va venir à un Bal que nous lui donnons.

SIR POLITICK.

La choſe en ſoi nous eſt grandement honorable : mais je veux en ſavoir le projet, & par quels inſtrumens elle s'eſt faite.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Par une rencontre admirable. Le Seigneur Antonio nous eſt venu voir avec le Mylord ; & après pluſieurs diſcours ſur la captivité des Dames de Veniſe, enfin nous ſommes demeurés d'accord qu'elles ne laiſſoient pas d'aller au Bal, & que même il ne ſeroit pas difficile de les obliger à venir céans. Là deſſus, le

Seigneur Antonio s'eſt fait fort d'y amener la Dogeſſe, & quelques nobles Venitiennes avec elle.

TANCREDE.

Il gouverne tout dans leurs maiſons.

SIR POLITICK.

C'eſt la premiére affaire de hazard qui ſoit jamais entrée dans la mienne : je n'aime pas les préſens de la fortune, & je ne ſai comment je recevrois un Royaume, qui me viendroit ſans projet & ſans politique.

TANCREDE.

Permettez-moi de vous dire que jamais affaire ne fut moins de hazard que celle-ci ; & n'en déplaiſe à vos Dames, la part qu'elles y ont eſt fort médiocre. Sans la haute opinion qu'on a de votre gravité & de votre ſageſſe, nous ne verrions céans ni Dogeſſe, ni femmes de Sénateurs. C'eſt l'effet de vos projets & de votre grande politique, exercée depuis ſi long-temps.

SIR POLITICK.

La choſe avoit beſoin d'être expliquée. Oui, vous me faites comprendre facilement que nous ne devons rien au hazard : on fait plus d'eſtime de moi que je ne vaus, je le confeſſe, mais rendons honneur pour honneur, & ſongeons à bien recevoir une ſi auguſte compagnie. Je n'ai pas oublié nos rangs d'Angleterre, & n'ignore pas ce que doit un

CHEVALIER à un *LORD* : néanmoins, comme nous sommes à Venise, & que la Fête se fait dans ma maison, vous ne trouverez pas mauvais que je porte la parole.

TANCREDE.

J'honore trop votre vertu, pour manquer jamais à vous rendre ce qu'on vous doit ici, & ailleurs ; outre que personne n'est capable de s'acquitter de cet emploi-là si bien que vous.

LE MARQUIS.

Monsieur Politick, salue-t-on la Dogesse ?

SIR POLITICK.

Oui vraiment, on salue la Dogesse, avec des inclinations profondes, & des révérences bien basses.

LE MARQUIS.

Je demande si on baise ?

SIR POLITICK.

Baiser à Venise ! baiser une Dogesse ! Ma femme, votre gentil François demande si on baise la Dogesse ?

LE MARQUIS.

Je ne sai pour qui on me prend : vous diriez qu'on n'a jamais baisé des femmes de qualité. J'ai baisé deux Ducheſſes en ma vie, qui le portoient bien haut, sur ma parole ; & des Maréchales de France, quantité.

UN VALET *du Signor Antonio.*

Le Seigneur Antonio m'a envoyé ici pour

vous dire que la Dogeſſe va venir. Elle eſt en chemin à l'heure que je vous parle.

SIR POLITICK.

Allons, Meſſieurs, allons la recevoir avec l'ordre & la dignité qu'il convient garder en telle cérémonie. Comme je dois porter la parole, on trouvera bon que je marche le premier : les deux femmes ſuivront, pour faire les honneurs du logis : Madame fera, s'il lui plaît, un compliment à la Françoiſe : Mylord & le mari de Madame ſuivront après, & ces deux Meſſieurs enſuite.

LE MARQUIS *à l'Allemand.*

Je ne ſuis point un trouble-fête ; je veux ce qu'on veut : mais je voi bien ce que je voi. On nous traite, vous d'Allemand, & moi de miſérable. Aller derriere un Bourgeois à la cérémonie, ſont les graces qu'on nous fait céans. Ce n'étoit pourtant pas la même choſe à Paris : car, ſans vanité, ces petites gens de ville ne mettoient pas le pied au Louvre, que j'étois dans les Cabinets. Pour le Mylord, je lui cede ; non pas en qualité de Mylord, fût-il Duc ; un Marquis François, brave & bien vêtu ne cede à perſonne : mais après les obligations que j'ai au Duc de Buking-ham, je ne diſputerai rien à ceux qui lui appartiennent.

SIR POLITICK.

Nous avons fait ces rangs ici ſans conſe-

quence, pour le préſent : ne troublez pas, je vous prie, un perſonnage qui va faire une grande action à la tête de cette compagnie.

M. DE RICHE-SOURCE.

Prenez-vous garde à un impertinent ?

LE MARQUIS.

Bourgeois, remerciez le lieu où nous ſommes ; ſans le reſpect de la Dogeſſe, qu'il faut recevoir, & la conſidération de ces Meſſieurs, je vous apprendrois à parler.

Me. DE RICHE-SOURCE

Allez, petit Suivant, c'eſt bien à vous de faire comparaiſon avec mon mari.

TANCREDE.

Eh ! Meſſieurs, voilà la Dogeſſe : remettez vos querelles à une autre fois, & laiſſez parler Sir Politick.

SIR POLITICK.

Le *Primordium* m'a donné bien de la peine ; le reſte ne m'a rien coûté.

TANCREDE.

Silence, Meſſieurs, ſilence.

SCENE II.

L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHE-SOURCE, MADAME DE RICHE-SOURCE.

SIR POLITICK *haranguant la Dogesse.*

SI la bonne réception se mesuroit par la grandeur & la décoration des bâtimens, par les lambris dorés, & les riches tapisseries, VOTRE SERENITE', Madame, & vous, très-excellentes SENATRICES, seriez aujourd'hui mal reçûes dans la petite & simple maison de cettui votre plus qu'humble serviteur : mais si vous cherchez à loger dans les cœurs, plûtôt que dans les palais, vous trouverez les nôtres enrichis de zéle, garnis de fidelité, remplis d'affection, revêtus de services & de devoirs pour la République en géné-

ral ; pour VOTRE SERENITE', & VOS EXCELLENCES en particulier. Ne croyez pas, s'il vous plaît, en voyant ce peu que nous sommes, recevoir seulement l'offre de nos vœux : figurez-vous de voir ici les Députés des plus belliqueuses Nations, qui viennent vous en rendre leurs hommages. Mylord, ma femme & moi, mettons à vos pieds l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande : ces deux Messieurs & Madame vous offrent la France, grand & puissant Royaume, s'il en fut jamais ; & Monsieur, qui réunit en soi mille intérêts différens, vous présente les vastes Provinces de la Germanie. Voilà, très-Serene Dogesse, & très-excellentes Sénatrices, tout ce que je puis dire en public ; mais VOTRE SERENITE' me permettra de confier à son oreille quelque chose de particulier, dont ces Messieurs & ces Dames ne seront pas scandalisés, s'il leur plaît. (*bas.*) Je vous dirai en confidence, Madame, que nous allons établir, Dieu aidant, la circulation : projet merveilleux, qui par des canaux, inconnus au reste des hommes, fera venir une abondance de richesses dans cet état.

LA DOGESSE.

La République vous est fort obligée ; je dis fort ; & le Doge mon mari, mon mari le Doge, vous en remerciera en son particulier, comme nous faisons au nôtre. (*bas.*) Quant

à ce que vous m'avez dit à l'oreille, vous m'obligerez de mettre à part quelque chose pour moi, quand vous ferez venir tant de biens dans cet état.

SIR POLITICK *à part.*

Voici de la corruption jusques dans la maison du Doge! Cela n'arriveroit pas, s'il y en avoit quatre, comme j'ai dit: ils s'observeroient les uns les autres. (*à la Dogesse.*) Cette réïtération des obligations que nous veut bien avoir la République, nous assure d'une double reconnoissance, dont l'une nous regarde, comme personnes publiques, & députés de ces grandes Nations, l'autre comme des particuliers affectionnés à son service.

LE MARQUIS.

J'admire cet homme; il tourne toutes choses comme il lui plaît.

SIR POLITICK.

Pour la répétition de *Doge*, qui ne voit, Madame, qu'elle marque deux fois votre dignité, pour nous faire comprendre doublement l'auguste honneur de votre présence?

LE MARQUIS.

Autre version excellente, qui vaut la première, pour le moins.

SIR POLITICK *à part.*

Puisqu'elle est intéressée, il faut la gagner politiquement par l'intérêt. (*à la Dogesse.*) Un mot à l'oreille de votre Sérénité. Nous aurons

ſoin de votre maiſon : ce n'eſt rien dérober au public, car votre rang a beſoin d'être ſoutenu. Il ſe fera pour vous une petite circulation particuliére ; je n'en dis pas davantage.

LA DOGESSE *bas.*

Vous avez raiſon, Monſieur Politick ; nous ſommes obligés à beaucoup de dépenſe.

LE MARQUIS.

J'enrage, morbleu, quand il parle bas ; je voudrois ne pas perdre un mot de tout ce qu'il dit.

Me. DE RICHE-SOURCE *à la Dogeſſe.*

Vous aurez la bonté, Madame, d'excuſer des perſonnes mal préparées à vous recevoir : car enfin..... c'eſt qu'après tout..... effectivement, nous ne nous attendions pas à cet honneur-là. Pour ces jeunes Dames, elles auront un peu moins d'excuſes : j'eſpére de leur faire voir quelques maniéres aſſez galantes, qui ne leur déplairont pas.

LA DOGESSE.

Point d'excuſes entre amies : nous venons vous voir ſans façon.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, ce qu'a dit Sir Politick dans ſa harangue : Votre Serenité veut ſe *loger dans les cœurs.*

LA

LA FEMME DE SIR POLITICK.

à son mari.

Monsieur, voici le Signor Antonio, à qui vous avez l'obligation de tant d'honneur.

SIR POLITICK *au Signor Antonio.*

Le respect que j'ai pour la présence Serene, ne me permet pas de vous témoigner assez combien je sai connoître & reconnoître la grande faveur que ce m'est.

ANTONIO.

L'envie que j'avois de mériter quelque part dans l'honneur de votre amitié, m'a fait entreprendre une chose assez extraordinaire : mais je me tiens assez heureux si j'ai réussi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

à la Dogesse.

Madame, je crains que VOTRE SERENITE' ne soit amusée ici trop long-temps. Ne vous plaît-il pas d'aller à la Sale où se doit faire le Bal ?

SCENE III.

TANCREDE, LE MARQUIS.

TANCREDE.

LAiſſons-les aller prendre leurs places, & demeurons ici un moment. Avez-vous jamais oüi ſi bien parler ?

LE MARQUIS.

De ma vie. J'ai oüi mille Sermons; & de ſi hauts, qu'il falloit être bien ſavant pour les entendre : j'ai oüi des Oraiſons funébres admirables, je dis admirables : mais, à la damnation de mon ame, je n'ai jamais rien entendu de ſi relevé.

TANCREDE.

Il y a beaucoup de choſes relevées, & j'y en ai trouvé auſſi de fort agréables.

LE MARQUIS.

J'ai remarqué un joli trait. La maiſon de Sir Politick n'eſt pas grande, ni bien meublée : il a donné le change à la Dogeſſe adroitement, la faiſant *loger dans nos cœurs, plûtôt que dans un Palais.* Là-deſſus il fait merveille : il *enrichit nos cœurs de zele*, les *garnit de fidélité*, les orne, les pare, & fait tant enfin, qu'elle ſe trouve admira-

rablement logée. C'eſt un tour d'adreſſe, Mylord, & j'avoue qu'il m'a plû extrémement.

TANCREDE.

Je m'aſſure que peu de gens y ont pris garde.

LE MARQUIS.

J'avois une inclination merveilleuſe pour les Sciences, mais je n'ai oſé lire que des Romans & des Comédies à la Cour, de peur qu'on ne me prît pour un Pédant. Avec cela, le naturel demeure toujours; & quand j'entens de belles choſes, je les connois auſſi-tôt.

TANCREDE.

Qu'avez-vous trouvé de tous ces Etats, que nous avons *mis aux pieds* de la Dogeſſe?

LE MARQUIS.

Ah! rien de plus grand, de plus magnifique; & trop: il m'en reſte un ſcrupule, qui m'inquiéte, je le confeſſe.

TANCREDE.

Quelle inquiétude en pouvez-vous avoir?

LE MARQUIS.

Qu'on ne l'écrive à la Cour, Mylord.

TANCREDE.

Qui diable s'en donneroit la peine?

LE MARQUIS.

Ce ne ſeront pas des gens conſidérables: mais il y a de petits écriveurs dans les pays étrangers, qui ont des correſpondances obſ-

cures, par où ils sont tout savoir au Cardinal de Richelieu. Ce Ministre sait tout.

TANCREDE.

Et quand il sauroit ceci, que pourroit il vous en arriver?

LE MARQUIS.

Que pourroit-il m'en arriver! Eh! rien; rien qu'une disgrace! Privation de cabinet, éxil de Cour : je dis tout au moins. Comment? faire ici le député de la France, qui offre le Royaume de son chef. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

TANCREDE.

Ce sont de simples civilités.

LE MARQUIS.

Des civilités! d'offrir un Etat?

TANCREDE.

Sir Politick a fait la même chose de l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Peut-être en a-t-il la commission. Un vieux Politique comme lui ne fait rien mal-à-propos. Sur ma parole, il sait bien par où en sortir.

TANCREDE.

Il est vrai que cet homme-là ne s'engage à rien légérement.

LE MARQUIS

J'en suis sûr : mais il a tort d'embarquer les autres : c'est avoir bien peu de considération pour ses amis.

TANCREDE.

L'affaire eſt faite : il faut empêcher qu'elle ne produiſe de méchans effets en France.

LE MARQUIS.

Il n'y a plus de reméde, que celui de garder le ſecret.

TANCREDE.

Je vous promets de n'en ouvrir pas la bouche.

LE MARQUIS.

Inſinuez, je vous prie, la même diſcrétion aux autres : ſans rien dire de mon appréhenſion toutefois. Vous ſavez, mon maître, comment il faut ſervir ſes Amis.

TANCREDE.

Laiſſez-m'en le ſoin : je vais faire un intérêt commun du ſecret ; & j'oſe vous aſſûrer qu'on n'en parlera point.

SCENE IV.

*On léve un rideau, & on voit la Salle du Bal, où l'*ENTREMETTEUSE *ſe diſant* DOGESSE, *eſt dans le Trône, & les* DEMOISELLES, *qu'on prend pour les Nobles Venitiennes, ſur des Bancs.*

L'ENTREMETTEUSE *priſe pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES *ſe diſant* FEMMES DE SENATEURS, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHE-SOURCE, MADAME DE RICHE-SOURCE.

LA DOGESSE *bas.*

ME voici comme une vraye DOGESSE: quarrons-nous dans ce trône, & faiſons un peu de NOTRE SERENITE'. (*haut.*) Mes filles..... (*bas.*) J'oublios déja..... (*haut*) Sénatrices, tenez bien la place de vos maris.

UNE DES PRE'TENDUES FEMMES DE SE'NATEURS.

Nous ſaurons fort bien tenir notre rang.

LA FEMME DE SIR POLITICK.
à Me. de Riche-Source.

Hé, bien, Madame, êtes-vous convaincue? Vos fauteuils & vos chaises à dos auroient-elles fait le même effet? Ces pauvres Dames sont si transportées de joie, qu'elles ne sauroient se contenir.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Il faut excuser une étrangere, mais avouez que je me suis rendue de bonne heure à vos raisons.

SIR POLITICK *à la Dogesse.*

Madame, VOTRE SERENITE' voudroit-elle entendre un air harmonieux avant de commencer la Danse?

LA DOGESSE.

Un peu de Mélodie: j'aime la Mélodie.

SIR POLITICK.

Musique, une Piéce harmonieuse.

(*On joue une Piéce ridiculement grave.*)

Ceci est profond, & grandement cromatique. Il suffit. Signor Antonio, sachez de SA SERENITE' si elle voudroit me faire l'honneur de danser une Pavane avec le très-humble & très-dévoué Serviteur de la République.

ANTONIO.

Je vais le savoir. (*à la Dogesse bas.*) Il faut

danſer une Pavane avec Sir Politick.

LA DOGESSE *bas.*

Je ne la ſai pas.

ANTONIO *bas.*

Il n'importe.

LA DOGESSE *bas.*

Comment ferai-je ?

ANTONIO *bas.*

Comme lui: regardez ce qu'il fera, & faites de même.

SIR POLITICK.

Madame, je prens la liberté de danſer une Pavane avec VOTRE SERENITE', d'autant plus hardiment, que cette Danſe grave me ſemble convenir à la dignité de *Dogeſſe*.

LA DOGESSE.

Vous avez raiſon, Monſieur Politick : me voilà prête, danſons quand il vous plaira.

SIR POLITICK.

J'ai lû beaucoup de Traités de la Danſe ; & j'ai trouvé dans tous qu'il appartenoit à l'homme de mener la femme : mais avec vous, Madame, ce privilege honorable n'a point de lieu. C'eſt à VOTRE SERENITE', de mener, & à moi de me laiſſer conduire.

LA DOGESSE.

Signor Antonio, Monſieur Politick veut que je prenne la place de l'homme : cela eſt extrémement civil ; que me conſeillez-vous ?

ANTONIO.

ANTONIO.

Je vous conseille, Madame, de laisser toutes choses dans l'ordre accoûtumé : VOTRE SERENITE' n'est pas venue ici pour ôter aucun avantage à Sir Politick.

Sir Politick méne : elle danse la Pavane ridiculement, faisant tout ce que fait Sir Politick, qui danse aussi ridiculement qu'elle, avec sa gravité ordinaire.

SIR POLITICK, *après avoir dansé.*

Cette danse est politique extrémement, & convenable à l'occasion présente. Si j'étois à un bal où il y eût un Général d'Armée, je danserois la Pyrrhique, danse militaire.

TANCREDE *au Marquis.*

Le rafinement de respect étoit ingénieux à Sir Politick, de vouloir se laisser mener par la Dogesse.

LE MARQUIS.

Cet homme trouve ce que les autres ne trouvent point. Cela ne s'est pourtant jamais fait à danse du monde ; & il n'y a point d'homme de Cour à qui la tête ne tourne dans ces Républiques, à voir ce qu'on y voit. J'en ferai de beaux contes aux Créquis & aux Bassompieres à mon retour !

TANCREDE.

Tandis que vous êtes ici, il faut s'accommoder aux maniéres du pays.

LE MARQUIS.

Je le voi de reſte : mais retournons à la danſe. Signor Antonio, Madame la Dogeſſe ne veut-elle pas qu'on danſe les branles ? C'eſt proprement ce qui fait un bal.

ANTONIO.

Que voulez-vous dire par vos *branles* ?

LE MARQUIS.

Vous ne ſavez ce que c'eſt ?

TANCREDE.

Non.

LE MARQUIS.

Vous êtes le ſeul Gentilhomme de l'Europe qui ne ſache pas ſon *branle ſimple*, le *Gai*, le *Poitou*, & le *Montivande*.

ANTONIO.

Auſſi peu les uns que les autres.

LE MARQUIS.

Et les courantes : vous les ignorez ?

ANTONIO.

Non pas les courantes.

LE MARQUIS.

Parbieu, je vais les danſer avec vos Dames ; auſſi-bien ne garde-t-on aucune régle à votre bal. N'attendons pas qu'on nous donne un rang à l'ordinaire avec l'Allemand, & faiſons-nous raiſon nous-mêmes. Je veux attaquer

cette brune : elle me plaît. Madame, voulez-vous me faire l'honneur de danſer une courante avec moi ?

LA DAME.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Place, place à Madame. La courante, violons, & de meſure, je vous prie : je ne prendrois pas plaiſir à me voir hors de cadence. Cette révérence eſt aſſez cavaliére, ce me ſemble ; elle ne ſent pas le baladin. Battons du pied pour prendre le temps. J'ai parti trop tôt. Revenons. Il faut refaire la révérence. Voilà partir à propos, cela ! mais ces coquins de violons m'ont déja mis hors de cadence : rentrons-y malgré eux. Le plus court eſt de recommencer. Vous ne ſavez ce que vous faites, violons : je croi que vous dormez. Encore une fois la révérence, & partons. Pour ce coup, ſi vous me faites manquer, je vous le pardonne. (*Quand la courante eſt danſée.*) A la fin j'en ſuis venu à bout ; mais avec bien de la peine. Il faut une oreille de diable avec ces maudits violons. J'ai danſé tout un hyver à Paris (chacun le ſait) ſans avoir jamais ſorti de cadence. Il faut tout dire ; c'étoit les Vingt-quatre.

TANCREDE.

Je ne ſai ce que vous avez fait à Paris : mais ici, c'eſt danſer admirablement.

LE MARQUIS.

Non pas cela : assez en homme de qualité. Je voudrois vous pouvoir régaler d'une *Vignone* & d'une *Belleville :* il n'y a pas moyen. Ce n'est qu'à la Cour qu'on peut danser des figurées.

TANCREDE.

Ne dansez-vous pas encore avec quelque autre Dame ?

LE MARQUIS.

Je ne veux, morbieu, pas perdre ma réputation : j'en suis bien sorti ; danse qui voudra. Mylord, je veux vous faire une confidence. Cette belle, avec qui je viens de danser, elle m'aime, & ce sont des œillades ! il n'y a rien de pareil.

TANCREDE.

Toute femme qui n'a point de liberté, est prête à faire l'amour, quand elle en trouve l'occasion.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas ce que vous pensez : le cœur est pris sur ma parole.

TANCREDE.

Je commence à m'en apercevoir. Tenez ; elle vous regarde.

LE MARQUIS.

Ne faites pas semblant de rien voir, & soyez discret, je vous prie. Ce n'est pas un jeu à Venise, que d'être aimé de la femme d'un Sénateur.

TANCREDE.

Je vous en répons. Mais je sai me taire ; oyez assuré de ma discrétion.

LE MARQUIS.

Je me fie à vous, Mylord ; & c'est m'y fier de ma vie.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Allons : ça, acquittons-nous de notre promesse. J'ai promis à ces Dames de leur faire voir des choses & des maniéres : enfin, je vais faire pour l'amour d'elles, ce que je n'ai pas fait il y a quinze ans.

M. DE RICHE-SOURCE.

Elle va danser la *Sarabande* : c'est une merveille ! Quand nous nous mariâmes, on se mettoit à genoux devant elle pour la voir danser.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Qui est-ce qui se souvient ici de *la petite Suzon ?* Mon ami, t'en souviens-tu ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Oui, ma mie ; & je souhaite que tu donnes autant de plaisir à la compagnie, que tu en donnois en ce temps-là.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Voici donc la petite Suzon, qui va danser la Sarabande ! Des castagnettes.

M. DE RICHE-SOURCE.

Des castagnettes ! des castagnettes !

TANCREDE.

On n'en trouve point.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Il y a remède : mes doigts m'en ſerviront ; eſſayons. Cela ne va pas mal.

M. DE RICHE-SOURCE.

Prenez garde, Meſſieurs, je vous prie.

Me. DE RICHE-SOURCE *en danſant.*

Ce balancement de corps vous plaît-il ? Parlez, Meſdames ?

LA DOGESSE.

A ravir.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Et ce mouvement de bras ; qu'en dites-vous ? Cet air eſt-il Eſpagnol ?

SCENE V.

UN VALET *de Sir Politick*, L'ENTREMETTEUSE *prise pour Dogesse*, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHE-SOURCE, MADAME DE RICHE-SOURCE.

UN VALET *de Sir Politick à son Maître, & à M. de Riche-Source.*

ON vous demande de la part du Sénat ?

SIR POLITICK.

Ouais ! que veut dire ceci ? Nous demander à l'heure qu'il est ! Il faut que ce soit une affaire bien pressante.

M. DE RICHE-SOURCE.

On aura eu quelque grande nouvelle, sur quoi on veut nous consulter.

SIR POLITICK.

Ce ne peut être autre chose.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais, pourquoi moi ?

SIR POLITICK.

Il y a quelque fonds à trouver, ou quelque dépense à faire.

M. DE RICHE-SOURCE.

Ce seroit m'employer pour peu de chose. Je croirois plûtôt qu'on a eu vent de notre projet.

SIR POLITICK.

Ne raisonnons pas davantage, & allons apprendre ce qu'on veut de nous. (*à la Dogesse.*) Madame, vous nous excuserez, Monsieur & moi, de quitter votre SERENITE'. La République desire de nous quelque service, que nous allons lui rendre avec respect & affection. Ces Dames auront la bonté de nous pardonner pareillement.

LA DOGESSE.

Revenez bientôt, Messieurs, nous vous attendons.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ne laissons pas de continuer notre bal. Voyez ce second pas de Sarabande; il est tout-à-fait à l'Espagnole.

LE MARQUIS, *qui avoit suivi Sir Politick & M. de Riche-Source, rentre.*

Savez-vous, Mesdames, qui demandoit vos maris de la part du Sénat ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Et qui ?

LE MARQUIS.

Des Archers, qui les ont menés en prison.

TANCREDE.

Vous avez vû quelques Gardes, qu'on leur a envoyés par honneur, ou pour leur sûreté.

LE MARQUIS.

Des Archers, vous dis-je, qui les ont fait prisonniers d'Etat. Je m'y connois: j'en ai vû mener plus de trente à la Bastille.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Quelle infamie! quelle trahison! tandis que nous faisons tout ce qu'il nous est possible pour honorer leurs femmes, ces traîtres font arrêter nos maris. Qu'on ferme les portes: la Dogesse ne sortira point, qu'on ne nous les ait rendus.

ANTONIO *bas à Tancrede.*

Si cette femme-ci fait ce qu'elle dit, nous nous trouverons en quelque embarras. (*haut à la Femme de Sir Politick.*) Madame, il faut pardonner à votre amie l'excès de son ressentiment: mais vous êtes trop sage pour le suivre, & faire arrêter une Dogesse dans votre maison. Ce seroit le comble de la douleur pour votre mari, de vous voir si peu politique, & un grand reproche à sa suffisance, que vous eussiez si mal profité de ses instructions.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes le coup est grand & imprévu; mais il n'est pas au-dessus de notre prudence. Je

projette de renvoyer ces Dames avec tout honneur, sans manquer en rien de ce que veut de nous en cette occasion la politique.

TANCREDE.

Voilà ce qui s'appelle une femme forte & prudente, à qui la tête ne tourne point dans le malheur, & qui prend le seul parti qui lui reste.

LA FEMME DE SIR POLITICK *à la Dogesse.*

Madame, VOTRE SERENITE' est trop équitable, pour ne pardonner pas à mon amie l'excès de son ressentiment. S'il y a peu de politique, c'est l'effet d'une affection conjugale, qui mérite d'être excusée auprès d'une personne aussi vertueuse que vous. Je vous supplie donc, Madame, d'ensévelir tout dans l'oubli, & de nous être propice envers votre mari, pour le recouvrement des nôtres.

LA DOGESSE.

Laissez-moi faire; je m'en vais bien laver la tête au Doge.

UNE SENATRICE.

Et nous à nos maris.

ANTONIO.

Dépêchons-nous de servir les malheureux; dans la chaleur de l'affaire : il n'y a point de temps à perdre.

LA DOGESSE.

Nous ne voulons pas être amusées. Adieu, laissez-nous aller.

UNE SENATRICE.

Allons vîte, allons.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Rien ne nous peut empêcher de rendre à VOTRE SERENITE' nos respectueuses observances.

La Dogesse & les Sénatrices sortent avec précipitation.

TANCREDE.

Au desordre où vous voyez ces bonnes Dames, elles me paroissent aussi affligées de l'affront, que vous-mêmes. Il est vrai que si elles avoient été en votre place, elles auroient perdu l'esprit; & si vous aviez été Dogesse, vous auriez conservé toute une autre dignité.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, nous aurions gardé plus de décence.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGOSTINO, AZARO, AMELINO, PAMFILINO, SIR POLITICK, M. DE RICHESOURCE.

AGOSTINO.

VOICI, Messieurs, ces misérables, qui vivant dans le sein de la République, sous la douce protection de nos Loix, ont entrepris de les renverser. Voici des furieux, qui s'étant fait un degré de ce premier attentat, pour monter aux plus noires trahisons, ont enfin consulté avec le Turc la ruine de la République. Parlez, méchans : parlez, execrables ; & dites la vérité : je vous le commande.

SIR POLITICK.

Je l'ai toujours dite, & je la dirai toujours, si ce n'est en matiére d'Etat : en ce cas je tiens qu'on peut mentir pour le bien de la chose publique.

AGOSTINO.

Si les remors de la conſcience ne vous la font pas dire, les tourmens ſauront bien vous l'arracher. Parlez: de quel pays êtes-vous ?

SIR POLITICK.

Je ſuis Anglois, pour l'honneur, & pour la vie.

AGOSTINO.

De quelle profeſſion ?

SIR POLITICK.

Politique; & il n'eſt pas que vous n'en ayez oüi parler. C'eſt moi qui ai ſû joindre la véritable ſcience des projets avec les maximes de Nicolas Machiavel, & de François Bodin.

AGOSTINO.

De quelle qualité ?

SIR POLITICK.

Chevalier de pere en fils, depuis la Reine Bodicea, qui fit tuer tant de Romains.

AGOSTINO.

Vous devriez mourir de honte devant vos Juges, d'avoir deshonoré une ſi longue ſuite d'ayeux.

SIR POLITICK.

J'ai reçû beaucoup d'honneur de mes devanciers: mais nous en laiſſerons un peu à nos ſucceſſeurs; & la poſtérité nous fera juſtice, quand vous ne nous la ferez pas.

AGOSTINO.

Sauriez-vous nier que vous n'ayiez accuſé

nos Législateurs, & voulu établir chez nous quatre Doges?

SIR POLITICK.

Par quelque moyen que vous l'ayiez pû savoir, je le confesse.

AGOSTINO.

Habemus confitentem reum.

SIR POLITICK.

Je l'ai voulu, il est certain; & je le veux encore: mais c'est pour le soulagement de la vieillesse du Doge, & pour la dignité de la République.

AGOSTINO.

Habemus non modò confitentem, sed contumacem. Ces *relais de pigeons* établis de Venise à Constantinople: cette invention quasi surnaturelle, vous a donné le moyen de lier commerce avec le Turc. C'est sur vos bons avis qu'il a fait le projet d'une guerre contre nous, que vous devez *conduire du cabinet*; & voilà comment se doit entendre votre *spéculation militaire*, & vos *secrets pour la guerre*. Il n'est plus temps de dissimuler: vous voyez que nous savons tout.

SIR POLITICK.

Votre Excellence ne sait pas tout, puisqu'elle ignore nos bonnes intentions. J'ai trouvé une invention admirable d'établir mes commerces à Constantinople; mais certes pour le bien de cet Etat, & pour le salut de votre Am-

baſſadeur. Si j'entens la *ſpéculation militaire*, ſi j'ai quelques *ſecrets pour la guerre*, le fruit de mes veilles ne regardoit que vous. Je prétendois apprendre à un Sénateur d'aller au Sénat, & de conduire une armée en même-temps. Je voulois vous enſeigner l'art de défaire vos ennemis ſans vous expoſer aux coups : *ars belli perfectiſſima !* C'eſt une grande qualité à un Général d'armée de ſavoir faire combattre toutes les troupes avant que de combattre lui-même. C'eſt la derniére ſcience du Capitaine, de ſavoir faire combattre l'armée ſans y être.

AGOSTINO.

Nous ſavons où nous en tenir pour ce qui vous regarde. (*à M. de Riche-Source.*) Et vous, malheureux, d'où êtes-vous ?

SIR POLITICK.

Il ne répondra pas. Votre Excellence doit ſavoir que c'eſt moi qui porte la parole en toutes choſes : il trouvera bon que je réponde pour lui.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je demeure d'accord de tout ce qu'il dira.

AGOSTINO.

Nous avons bien affaire de vos conventions. Parlez : de quel pays êtes-vous ?

SIR POLITICK.

Il eſt François, vous dis-je.

AGOSTINO.

Il me contraindra de l'écouter ! De quelle profeſſion ?

SIR POLITICK.

Circulateur général & particulier.

AGOSTINO.

Il seroit inutile de les interroger davantage; Qu'on les reméne en prison.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

LES QUATRE SENATEURS, UN HUISSIER.

AGOSTINO.

NOus sommes heureux en ce point, Messieurs, d'avoir la confession de leurs crimes par leurs propres bouches. Ils n'avouent pas seulement leurs entrepriſes contre nos Loix: ils les soutiennent; ils demeurent d'accord de leurs intelligences avec le Turc; mais c'étoit, disent-ils, pour le salut de notre Ambassadeur. Qui leur a demandé des soins si officieux? Qui les a employés? A qui ont-ils communiqué leurs bons desseins? *Constat de facto.* Du reste il faut s'en rapporter à de bonnes intentions qu'on n'a pas connues. Voici, Messieurs, voici la fin du projet, aussi politique qu'exécrable. Après avoir concerté avec le Turc cette expédition impie, ils sont je ne

sai

sai quelle confédération, entre Paris, Londres & Veniſe pour nous engager dans l'Orient, & porter nos armes contre la Perſe. Il arrive delà, Meſſieurs, que le Grand Seigneur trouve la République dépourvûe, & que le Perſan occupé par nous dans ſes propres Etats, ne peut entrer dans ceux de notre ennemi commun. Catilina, ce conſpirateur célébre, ce grand & renommé ſcélérat, étoit un homme de bien, & un bon Citoyen, au prix de ces gens abominables; c'étoit un Romain, qui vouloit ſe rendre maître des Romains. S'il avoit réſolu de tuer le Conſul, & de ſe défaire du Sénat; au moins laiſſoit-il à Rome ſes Dieux, ſes Loix, ſes mœurs & ſa langue. Dans la ſervitude qu'on nous avoit préparée, on ne laiſſoit à Veniſe ni Religion, ni Loix, ni Coutumes; on ne laiſſoit peut-être aucun veſtige de la Nation. Qui chercheroit, Meſſieurs, un ſupplice égal à leur forfait, n'en trouveroit point chez les plus ingénieux tyrans: mais je ne puis, je le confeſſe, me dépouiller des ſentimens de l'humanité, *quamquam fortaſſe inhumanum ſit humanum eſſe erga eum qui hominem exuerit.* Qu'on les étrangle ſeulement, Meſſieurs; & pour une marque éternelle de la benignité de nos jugemens, puniſſons du ſupplice le plus commun le crime le plus extraordinaire & le plus barbare.

AZARO.

Mon sentiment est tout contraire à celui de l'excellentissime Seigneur qui vient de parler. Il conçoit ces gens-ci comme des personnes extraordinaires, ennemies de notre gouvernement, capables de grands & pernicieux desseins ; qui concertent enfin avec le Turc la ruine de la République : pour moi, Messieurs, je pense que ce sont des foux : mais il y a de deux sortes de *folie* ; l'une, qui vient de *privation de sens* ; l'autre, d'une *imagination déréglée*. La première toute imbécille, nous fait plaindre en elle la misère de la condition humaine : la seconde, toujours agitée, agite le monde par l'extravagance de ses visions, & excite la haine des gens raisonnables, qui aiment l'ordre & le repos. Il n'est pas mal-aisé de connoître laquelle de ces deux folies possede nos conspirateurs prétendus, puisque leur imagination les porte au-delà de toutes les choses les mieux établies. Ils se donnent la liberté de créer chimériquement des Magistrats : ils se font en idée des correspondances à Constantinople : ils forment des ligues imaginaires, & réglent, en un mot, toutes nos affaires de paix & de guerre à leur fantaisie. Je voudrois savoir, Messieurs, de quelle autorité ils agissent, avec quel ordre, quelle mission? Certes la folie a un grand avantage sur la sagesse, si les paroles & les actions des sages

ſont punies, auſſi-tôt qu'elles ſortent de la régle, tandis que les fols ont le privilége de tout dire, & de tout faire impunément. Quelle punition prendre, dira-t-on, de ces priſonniers? Mon avis n'eſt pas qu'on les condamne à la mort, comme a voulu cet excellentiſſime Seigneur, par un excès de zéle pour la République: mais qu'on ôte la liberté à des fols ſcandaleux, qui traitent extravagamment les matiéres ſérieuſes, réſervées à la prudence des ſages.

AMELINO.

Peu de gens s'étonneront, excellentiſſime Seigneur, de votre emportement contre la folie, dans l'attachement inviolable que vous avez toujours eu à la ſageſſe. Comme les opinions des hommes ſont différentes, j'ai crû qu'il m'étoit permis d'avoir un autre ſentiment; & vous ſerez ſurpris, Meſſieurs, que la ſeule conſidération des gens ſenſés, m'inſpire aujourd'hui de l'indulgence & de l'humanité pour les fols. Oui, Meſſieurs, le ſujet de ma douceur eſt une pitié intéreſſée, qui fait que je m'oppoſe à leur punition en faveur des ſages. En effet, il y a un ſi grand mélange de ſageſſe & de folie dans les perſonnes raiſonnables, qu'on ne peut aſſez admirer l'inégalité qui nous fait voir ſi divers & ſi contraires à nous-mêmes. Celui qui a ſû gagner notre jugement, & aſſujettir notre raiſon par la ſupé-

riorité de la sienne, a besoin de notre facilité peut-être le même jour, pour faire excuser son mauvais sens. Tel est le plus sage du monde en une chose, qui est extravagant dans une autre. Ces grands hommes, dont nous honorons la mémoire, n'étoient pas exemts de folie: les esprits extraordinaires de tous les temps ont eu la leur: c'est aux imaginations déréglées que nous devons l'invention des Arts: le *caprice* des Peintres, des Poëtes, des Musiciens, n'est qu'un nom civilement adouci, pour exprimer leur *folie*, sans leur déplaire. Laissons, Messieurs, laissons les fols en repos, s'ils y peuvent être: il y a trop de gens intéressés à leur protection. Que s'ils viennent à faillir contre nos Loix, ordonnons-leur des châtimens selon leur crime: mais si on veut les punir pour l'intérêt du bon sens, & pour l'honneur de la raison; qu'on se souvienne que cette raison a sujet de se plaindre de beaucoup de gens, & que les plus zélés pour la vengeance, ne seront peut-être pas à couvert de la punition.

PAMFILINO.

Depuis que j'ai l'honneur d'entrer au Sénat, j'ai observé que l'envie de faire voir notre esprit, & la vanité de bien parler, nous tirent souvent hors du sujet dont il est question, pour nous jetter en des choses générales, dont il ne s'agit pas. Je connoissois, Messieurs, comme le reste des gens, qu'il y avoit

des foux dans le monde : mais d'en savoir les ordres, les rangs, les distinctions ; de connoître ces différentes délicatesses qu'il y a de folie à folie, les affinités & les alliances qui se trouvent entre la sagesse & cette même folie, c'est, Messieurs, ce que je ne savois point, & ce que je viens heureusement d'apprendre de vos beaux discours. Pour l'affaire présente que nous avons à traiter, vous l'avez jugée indigne de vos réfléxions ; & tout ce que je puis recueillir de vos avis, se réduit à châtier des foux sérieux, qui font le métier des sages, ou de pardonner aux extravagans, en faveur de ces mêmes sages, qui sortant de leur assiéte, ne font que trop souvent le métier des foux. Beau motif de punition, ou de grace ! Jugeons, Messieurs, jugeons Sir Politick & son compagnon, par eux-mêmes ; sans les charger du crime des imaginations déréglées, s'ils sont innocens ; & sans appeller les grands hommes à leur secours, sans intéresser les Peintres, les Poëtes, les Musiciens à leur salut, s'ils sont criminels. Mais, Messieurs, c'est nous-mêmes qui donnons corps à une chose purement chimérique : n'allons pas plus loin qu'il ne faut : retranchons la moitié de notre esprit ; il ne nous paroîtra aujourd'hui ni d'innocens, ni de coupables : nous verrons seulement des foux ridicules, plus propres à nous divertir qu'à nous nuire. Chercher du

ſens aux chimeres ; travailler ſon intelligence où rien ne peut-être entendu, c'eſt encherir ſur les chimériques, & ſe faire une folie myſtérieuſe, qui paſſe la naturelle.

AGOSTINO.

Arrêtez-là. Vous prétendez avoir vos lumiéres, & j'ai les miennes, qui ne ſont point fondées ſur de ſimples conjectures : je parle *ex viſu & auditu.* Il faut avouer que vous avez l'eſprit bien en repos, *cum agitur de ſumma rerum.* Le Sénat Romain, en de moindres périls, chargeoit les Conſuls de prendre garde *ne quid detrimenti Reſpublica caperet* ... . Mais qui frappe à la porte, quand nous déliberons ſur une affaire de telle importance ? (*Il tire la ſonnette, & l'Huiſſier entre.*)

L'HUISSIER.

Excellentiſſimes Seigneurs, un Anglois, un Mylord ſouhaite de vous parler.

AGOSTINO.

Qu'on le mette en priſon.

L'HUISSIER.

Il demandoit à entrer, pour vous dire une choſe de conſequence.

PAMFILINO.

Faites-le entrer.

SCENE III.

TANCREDE, LES QUATRE SENATEURS.

TANCREDE.

JE vous demande pardon, Messieurs, de la liberté que je prens: je sai que c'est manquer au respect qui vous est dû; mais ayant appris que vous êtes assemblés extraordinairement, pour juger deux misérables, que vous avez fait arrêter, j'ai crû que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous informasse d'une chose qui peut contribuer à leur salut.

AGOSTINO.

Taisez-vous, Monsieur le Mylord: vous êtes bien effronté de venir ici de la sorte, & plus encore de vouloir éclairer les Sénateurs de Venise.

PAMFILINO.

Ceci est véritablement contre les formes; mais la bonne intention doit faire excuser toutes choses. Parlez, Mylord, qu'avez-vous à dire pour le salut de ces Prisonniers?

TANCREDE.

Je viens dire à vos Excellences que ces

pauvres Prisonniers n'ont point d'autre crime que leur folie.

PAMFILINO.

Les connoissez-vous ?

TANCREDE.

On ne peut pas les connoître davantage.

PAMFILINO.

Et qui sont-ils ?

TANCREDE.

Il y a un Chevalier Anglois, que les Livres de Politique ont rendu fou, & qui a servi dix ans de divertissement à la Cour d'Angleterre. Pour l'autre, je ne le connois que depuis que je suis à Venise : c'est un François chimérique, qui veut établir la circulation de l'Or, & le faire revenir au même lieu d'où on le transporte, après avoir fait le tour du monde.

PAMFILINO.

En avois-je bien jugé, Messieurs ? Prenons garde, je vous prie, qu'au lieu de nous garantir d'un danger au-dedans, nous ne perdions la réputation au dehors ; & que le Sénat, qui a donné jusqu'ici une si grande opinion de sa sagesse, ne s'expose à la raillerie Françoise, & au mépris des Anglois, quand on saura que nous traitons si gravement leurs Ridicules publics, & leurs Chimériques déclarés. Je suis d'avis, Messieurs, qu'on les mette aussi-tôt en liberté : nous ferons voir notre discernement à séparer les choses dont on doit se moquer d'avec

d'avec celles qu'on doit véritablement craindre.

AZARO.

Si j'ai été d'une autre opinion, je me rens présentement à la vôtre, comme à la seule raisonnable.

AMELINO.

J'avois bien crû qu'il falloit pardonner aux insensés; mais vous me faites connoître qu'il faut se moquer de ceux-ci: je suis de votre avis en toutes choses.

PAMFILINO.

Qu'on raméne les Prisonniers, & donnons-leur nous-mêmes la liberté.

AGOSTINO.

N'allons pas si vîte, Messieurs: la précipitation est la mere du repentir.

PAMFILINO.

C'est trop discourir sur une affaire si ridicule.

AGOSTINO.

Je persiste en mon opinion, quoique seul de mon avis; & plaise à Dieu que le vôtre ne soit pas funeste à la République.

SCENE IV.

On fait rentrer les Prisonniers.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE.

PAMFILINO.

VEnez scelerats, venez, gens dangereux à la République; venez recevoir le pardon de tous vos crimes. Politique, Circulateur, allez établir des *Relais de Pigeons*, & mettre la *Circulation* en pratique où il vous plaira.

SIR POLITICK, *à M. de Riche-Source.*

Ouais! du ton que parle ce Sénateur, on diroit qu'il veut se moquer de nous, quand il nous donne la liberté. Traiter de foux deux si grands personnages que vous & moi, c'est une chose que je ne comprens pas! Il y va de la réputation de ma politique, & de l'honneur de votre circulation: je ne souffrirai jamais l'infamie de ce jugement-là. (*aux Senateurs.*) Messeigneurs, retournez aux avis tout de nouveau: je vous déclare que nous aimons

mieux être pendus, comme Conſpirateurs, que d'être ſauvés comme foux.

M. DE RICHE-SOURCE.

Tout-beau, Monſieur Politick, ſi vous avez envie d'être pendu, je ne l'ai pas, moi: fou, ou ſage, pourvû qu'on me ſauve, je ſuis content.

PAMFILINO.

Mylord, où ſont les femmes de ces Meſſieurs?

TANCREDE.

Les voilà qui entrent.

SCENE V.

LES QUATRE SENATEURS; TANCREDE, SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, MADAME DE RICHE-SOURCE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

PAMFILINO.

SOyez les bien-venues, Meſdames; je ſuis chargé de grands remercimens pour vous de la part des femmes de Veniſe. Leur *captivi-*

té vous donne de la compaſſion : leur *méchant air* vous fait pitié : vous les voulez mettre dans le *commerce du beau-monde :* elles vous en ſont infiniment obligées ; mais leur bonheur eſt reſervé pour un autre temps, & il doit arriver un jour par des perſonnes plus conſidérables que vous. Adieu, belle & honorable compagnie.

(*Les Sénateurs ſortent.*)

SIR POLITICK.

Adieu, de bon cœur, petits politiques ; vous ne vous connoiſſez guére en grands perſonnages, & Veniſe n'eſt pas digne de nous poſſeder.

M. DE RICHE-SOURCE.

On ne fait ce que c'eſt ici du bel air, du beau procedé, de la belle maniére. Les femmes n'y voyent que des maris. Sortons le plûtôt que nous pourrons.

LA FEMME DE SIR POLITICK *à Tancrede.*

Mylord, ſi vous demeurez en cette ville après nous, je vous ſupplie de faire mes complimens à la Dogeſſe. Cette honnête Dame n'a point de part à notre diſgrace, aſſurément.

LE MARQUIS.

Pour moi, je n'ai de complimens à faire à perſonne. Qui me rattrapera dans une Répu-

blique, sera bien fin : on n'y sauroit être aimé d'une femme, sans courir hazard de sa vie. Cette Noble Venitienne avec qui j'ai dansé, m'a témoigné quelque passion, il est vrai ; mais rien de concluant ; & j'ai déja reçu dix avis qu'on vouloit m'assassiner. Vive la France pour les Galans ; j'en ai toujours été quitte pour un combat avec le mari, ou avec un rival : ici, le poignard, ou le poison : le tout avec honneur, & dans les formes. Adieu, Messieurs & Mesdames ; très-humble & très-obéissant serviteur. (*Il sort.*)

L'ALLEMAND.

Laissons aller Bousignac en France, & allons tous de compagnie à Hambourg, à Lubec, à Dantzic : ce sont des Cités d'un riche trafic, où il sera facile d'établir la circulation.

TANCREDE.

Pour moi, je ne demeure pas un moment ici, quand vous en serez sortis : j'irai à Rome, ce grand théatre du monde, pour faire connoître l'ingratitude de la République, & le bonheur du Pays qui vous possedera.

SIR POLITICK.

Mylord, en quelque lieu que nous soyons, disposez de notre politique, & de notre circulation, comme de choses qui sont autant à vous qu'à nous-mêmes

TANCREDE, *après qu'ils sont tous partis.*

Il faut avouer que j'ai une plaisante étoile, de me faire tomber entre les mains les foux & les ridicules de toutes les Nations : ils divertissent quelque temps ; mais à la fin ils ennuyent, & Dieu merci, m'en voilà défait.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE PROPHETE IRLANDOIS, (1)

NOUVELLE.

DANS le temps que Monsieur de Comminges étoit Ambassadeur pour le Roi Très-Chrétien, auprès du Roi de la Grande Bretagne, il vint à Londres un Prophéte Irlandois, qui passoit pour un grand faiseur de miracles, selon l'opinion des crédules, & peut-être selon sa propre persuasion. Quelques personnes de qualité ayant prié Monsieur de Comminges de le faire venir chez lui, pour voir quelqu'un de ces miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction; tant par sa curiosité naturelle, que par complaisance pour eux; & il fit avertir le prétendu Prophéte de venir à sa maison.

Au bruit qui se répandit par tout de cette nouvelle, l'Hôtel de Monsieur de Comminges fut bien tôt rempli de malades, qui venoient chercher dans une pleine confiance

(1) Il s'appelloit Valentin Greatérick. Après avoir assez long-temps abusé l'Irlande, il passa en Angleterre, & y joua le même rôle. Voyez la VIE de M. de S. Evremond, sur l'année 1664.

leur guériſon. L'Irlandois ſe fit attendre quelque temps ; & après avoir été impatiemment attendu, les malades & les curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais ſimple, & qui n'avoit rien de compoſé à la fourberie. Monſieur de Comminges ſe préparoit à l'examiner profondément, eſpérant bien qu'il pourroit s'étendre avec plaiſir ſur tout ce qu'il avoit lû dans Helmont & dans Bodin : mais il ne le put faire, à ſon grand regret; car la foule devint ſi groſſe, & les infirmes ſe preſſerent ſi fort, pour être guéris les premiers, qu'avec les menaces & la force même, on eut de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

Le Prophéte rapportoit toutes les maladies aux eſprits : toutes les infirmités étoient pour lui des Poſſeſſions. Le premier qu'on lui preſenta, étoit un homme accablé de goutes, & de certains Rumatiſmes, dont il lui avoit été impoſſible de guérir. Ce que voyant notre faiſeur de miracles. *J'ai vû*, dit il, *de cette ſorte d'eſprits en Irlande il y a long-temps. Ce ſont eſprits aquatiques, qui apportent des froidures & excitent des débordemens d'humeur en ces pauvres corps.* ESPRIT MALIN, QUI AS QUITTE' LE SEJOUR DES EAUX, POUR VENIR AFFLIGER CE CORPS MISE'RABLE ; JE TE COMMANDE D'ABANDONNER TA DEMEURE NOU-

VELLE ET DE T'EN RETOURNER A TON ANCIENNE HABITATION. Cela dit, le malade se retira; & il en vint un autre à sa place, qui se disoit tourmenté de vapeurs mélancoliques. A la vérité, il étoit de ceux qu'on appelle ordinairement Hypocondriaques, & malades d'imagination, quoi qu'ils ne le soient que trop en effet. ESPRIT AERIEN, dit l'Irlandois, RETOURNE DANS L'AIR EXERCER TON METIER POUR LES TEMPESTES, ET N'EXCITE PLUS DE VENTS DANS CE TRISTE ET MALHEUREUX CORPS.

Ce malade fit place à un autre, qui selon l'opinion du Prophéte, n'avoit qu'un simple Lutin, incapable de résister un moment à sa parole. Il s'imaginoit l'avoir bien reconnu à des marques qui ne nous paroissoient pas; & faisant un soûris à l'Assemblée. *Cette sorte d'Esprit*, dit-il, *afflige peu souvent, & divertit presque toujours.* A l'entendre, il n'ignoroit rien en matiére d'Esprits. Il savoit leur nombre, leurs rangs, leur noms, leurs emplois, toutes les fonctions ausquelles ils étoient destinés; & il se vantoit familiérement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des démons, que les affaires des hommes.

Vous ne sauriez croire à quelle réputation il parvint en peu de temps. Catholiques & Protestans venoient le trouver de toutes parts;

& vous eussiez dit que la puissance du Ciel étoit entre les mains de cette homme-là, lors qu'une Avanture, où l'on ne s'attendoit point, fit perdre au public la merveilleuse opinion qu'il en avoit.

Un homme & une femme de la Contrée (1), mariés ensemble, vinrent chercher du secours dans sa vertu, contre certains Esprits de discorde, disoient-ils, qui troubloient leur mariage, & ruinoient la paix de la maison. C'étoit un Gentilhomme, âgé de quarante-cinq ans, qui sentoit assez & sa naissance & son bien. Il me semble que j'ai la Demoiselle devant les yeux. Elle avoit environ trente-cinq ans; & paroissoit bien faite de sa personne: mais on pouvoit déja voir qu'il y avoit eu autrefois plus de délicatesse dans ses traits. J'ai nommé l'époux le premier pour la dignité du rang: la femme voulut néanmoins parler la premiére, soit parce qu'elle se crût plus tourmentée de son esprit, ou qu'elle fût seulement pressée de l'envie naturelle à son sexe de parler.

» J'ai un mari, *dit-elle*, le plus honnête-» homme du monde, à qui je donne mille » chagrins, & qui ne m'en donne pas moins » à son tour. Mon intention seroit de bien vi-» vre avec lui, & je le ferois toujours, si un

(1) Expression Angloise. C'est-à-dire, *de la Campagne*, ou *de Province*.

» Esprit étranger, dont je me sens saisir à cer-
» tains momens, ne me rendoit si fiére & si
» insupportable, qu'il n'est pas possible de me
» souffrir. Mes agitations cessées, je reviens à
» ma douceur naturelle, & je n'oublie alors
» aucun soin, ni aucun agrément, pour tâ-
» cher de plaire à mon époux : mais son Dé-
» mon le vient posseder, quand le mien me
» laisse ; & ce mari, qui a tant de patience
» pour mes transports, n'a que de la fureur
» pour ma raison ». Là se tût une femme, en apparence assez sincere ; & le mari, qui ne l'étoit pas moins, commença son discours de cette sorte.

» Quelque sujet que j'aye de me plaindre
» du Diable de ma femme, je lui ai du moins
» l'obligation de ne lui avoir pas appris à
» mentir ; & il me faut avouer qu'elle n'a rien
» dit qui ne soit très-véritable. Tout le temps
» qu'elle me paroît agitée, je suis patient :
» mais aussi-tôt que son esprit la laisse en re-
» pos, le mien m'agite à son tour ; & avec
» un nouveau courage & de nouvelles forces,
» dont je me trouve animé, je lui fais sen-
» tir, le plus fortement qu'il m'est possible, la
» dépendance d'une femme, & la superiorité
» d'un mari. Ainsi notre vie se passe à faire
» le mal, ou à l'endurer, ce qui nous rend
» de pire condition que les plus misérables.
» Voilà nos tourmens, Monsieur ; & s'il est

» poſſible d'y apporter quelque remède, je » vous conjure de nous le donner. La cure » d'un mal auſſi étrange que le nôtre, ne ſera » pas celle qui vous fera le moins d'honneur.

Ce ne ſont ici ni Lutins, ni Farfadets, dit l'Irlandois, *ce ſont Eſprits du premier ordre, de la Légion de Lucifer*; *Démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéiſſance, & fort difficiles à chaſſer. Vous ne trouverez pas mauvais, Meſſieurs*, pourſuivit-il, en ſe tournant vers l'aſſemblée, *que je regarde un peu dans mes livres; car j'ai beſoin de paroles extraordinaires.* Là-deſſus il ſe retira dans un cabinet, pour y feuilleter ſes papiers; & après avoir rejetté cent Formules, comme trop foibles contre de ſi grands ennemis, il tomba ſur une à la fin, capable, à ſon avis, de confondre tous les diables de l'enfer.

Le premier effet de la conjuration ſe fit ſur lui-même; car les yeux commencerent à lui rouler en la tête avec tant de grimaces & de contorſion, qu'il pouvoit paroître le Poſſedé à ceux qui venoient chercher du remède contre la poſſeſſion. Après avoir tourné ſes yeux égarés de toutes parts, il les fixa ſur ces bonnes gens, & les frappant tous deux d'une baguette, qui ne devoit pas être ſans vertu : ALLEZ DEMONS, dit-il, ALLEZ, ESPRITS DE DISSENTION, EXERCER LA DISCORDE DANS L'ENFER, ET

LAISSEZ RE'TABLIR PAR VOTRE DE'PART L'HEUREUSE UNION QUE ME'CHAMMENT VOUS AVEZ ROMPUE. Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus Poſſedés, & hauſſant un peu le ton de la voix: JE VOUS ENTENS MURMURER, DE'MONS, DE L'OBEISSANCE QUE VOUS ETES FORCEZ DE ME RENDRE: MAIS DÛSSIEZ-VOUS EN CREVER, IL FAUT PARTIR. PARTEZ. *Et vous, mes amis, allez goûter avec joie le repos dont vous êtes privés depuis long-temps.* » C'en eſt aſſez, Meſſieurs, je vous » jure que je ſuis tout en ſueur du travail que » m'a fait la réſiſtance de ces Diables obſtinés. » Je penſe bien avoir eu affaire à deux mille » Eſprits en ma vie, qui tous enſemble ne » m'ont pas donné tant de peine que ceux-ci.

Les démons expédiés, le bon Irlandois ſe retira. Tout le monde ſortit, & nos bonnes gens retournerent à leur logis avec une ſatisfaction plus merveilleuſe que le prodige qui s'étoit fait en leur faveur. Etant de retour en leur maiſon, tout leur parut agréable, par un changement d'eſprit, qui mit une nouvelle diſpoſition dans leurs ſens. Ils trouverent un air riant en toutes choſes. Ils ſe regardoient eux-mêmes avec agrément, & les paroles douces & tendres ne leur manquerent pas pour exprimer leur amour. Mais, vains plaiſirs,

qu'il faut peu se fier à votre durée ! & que les personnes nées pour l'infortune se réjouissent mal-à-propos, quand il leur arrive un petit bonheur !

Telle étoit la douceur de nos mariés, lors qu'une Dame de leurs amies vint leur témoigner sa joie de celle qu'ils recevoient de leur guérison. Ils répondirent à cette civilité avec toute la discrétion du monde ; & les complimens ordinaires en ces occasions faits & rendus, le mari commença une conversation fort raisonnable, sur l'heureux état où ils se trouvoient, après le misérable où ils avoient été. Nôtre épouse, ou pour faire admirer des choses merveilleuses, ou pour se plaire aux malignes, s'étendit avec agrément sur les tours que son Démon lui avoit inspiré pour tourmenter son mari. Sur quoi le mari jaloux de l'honneur du sien, ou de sa propre autorité, lui fit entendre » que c'étoit trop parler des » choses passées dont le souvenir lui étoit fâ» cheux. Il ajoûta, qu'au bon état où ils se » trouvoient rétablis, elle ne devoit plus son» ger qu'à l'obéissance qu'une femme doit à » son époux ; comme il ne songeroit de son » côté qu'à user légitimement de ses droits, » pour rendre leur condition aussi heureuse » à l'avenir, qu'elle avoit été jusques-là infor» tunée ».

La femme offensée du mot d'*obéir*, & plus encore de l'ordre de se taire, n'oublia rien pour établir l'égalité dans le Mariage; disant que *les Diables n'étoient pas si loin, qu'ils ne pûssent être rappellés, en cas que cet égalité fût violée.*

Cette Amie, dont j'ai parlé, discrette & judicieuse autant que personne de son sexe, lui représentoit sagement le devoir des femmes, sans oublier la conduite & les ménagemens où les maris étoient obligés. Mais sa raison, au lieu de l'adoucir, ne faisoit que l'irriter; en sorte qu'elle devint plus insupportable qu'auparavant. *Vous aviez raison, ma femme*, reprit le mari, *les Diables n'étoient pas si loin, qu'ils n'ayent pû être rappellés; ou plûtôt vous avez été si chere au vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous, malgré le commandement qu'on lui a fait de vous quitter. Je suis trop foible, pour avoir affaire moi seul contre vous deux: ce qui m'oblige à me retirer, exposé que je suis à des forces si dangereuses.* » Et moi je me retire, *dit-elle*, avec cet esprit qui ne me veut pas quitter. Il sera de » bien méchante humeur, s'il n'est plus traitable qu'un mari si fâcheux & si violent ». Puis se tournant vers son amie: » Avant que » de me retirer, *lui dit-elle*, je suis bien aise » de vous dire, Madame, que j'attendois » toute autre chose de votre amitié, & de

» l'intérêt que vous deviez prendre en celui » d'une femme, contre la violence d'un mari. » C'eſt une choſe bien étrange de me voir in- » ſulter par celle qui me devroit ſoutenir. » Adieu Madame, adieu. Vos viſites ſont beau- » coup d'honneur ; mais on s'en paſſera bien, » ſi elles ſont auſſi peu favorables que celle-ci.

Qui fut bien étonné ? Ce fut la bonne & trop ſage Dame, inſtruite par ſa propre expérience, que la ſageſſe même a ſon excès, & qu'on fait d'ordinaire un uſage indiſcret de la raiſon avec les perſonnes qui n'en ont point. Vous pouvez juger qu'elle ne demeura pas long-temps ſeule dans un logis, où l'on ne parloit que de Démons, & où l'on ne faiſoit rien qui ne fût de la derniére extravagance.

Le mari paſſa le reſte du jour & toute la nuit dans ſa chambre ; honteux de la joie qu'il avoit eûe, chagrin du préſent, & livré à de fâcheuſe imaginations pour l'avenir. Comme l'agitation de la femme avoit été beaucoup plus grande, elle dura moins auſſi ; & revenue aſſez tôt à ſon bon ſens, elle fit de triſtes réfléxions ſur la perte des douceurs dont elle ſe voyoit privée.

Certaine nature d'Eſprit laiſſoit écouler peu de momens, ſans demander raiſon à celui de diſcorde, de la ruine de ſes intérêts & de ſes plaiſirs. Cet eſprit, qui régne plus encore chez

chez les femmes, & particuliérement les nuits qu'elles passent sans dormir, prévalut sur toutes choses : en sorte que la bonne épouse, rendue purement à la nature, alla trouver son époux dès qu'il fut jour, pour rejetter tous les désordres passés sur une puissance étrangére, qui n'avoit rien de naturel ni d'humain. *Je connois*, disoit-elle, *dans le bon intervalle où je suis présentement, que nos Esprits ne se sont point rendus au commandement de l'Irlandois ; & si vous m'en croyez, mon cher, mais trop malheureux mari, nous retournerons lui demander une plus forte & plus efficace conjuration.*

Le pauvre mari abattu de chagrin, comme il étoit, n'eût pas résisté à une injure ; jugez s'il ne fut pas bien aise de se rendre à une douceur. Devenu tendre & sensible à cet amoureux retour : » Pleurons, mon cœur ; » *lui dit-il*, pleurons nos communs malheurs, » & allons chercher une seconde fois le remé- » de, que la premiére n'a sû nous donner.

La femme fut surprise agréablement de ce discours ; car au lieu d'un fâcheux Démon, dont elle attendoit les insultes, elle trouva heureusement un homme attendri, qui la consola du mal qu'elle avoit sû faire, & qu'il avoit eu à souffrir. Ils passerent une heure ou deux à s'inspirer de mutuelles confiances ; & après avoir mis ensemble tout leur

eſpoir en la vertu du Prophéte, il retournerent à l'Hôtel de Monſieur de Comminges, chercher un plus puiſſant ſecours que celui qu'ils avoient eſſayé auparavant.

A peine étoient-ils entrés dans la Chapelle, que l'Irlandois les apperçut; & les appellant aſſez haut, pour étre entendu de tout le monde. *Venez*, leur dit-il, *venez publier les merveilles qui ſe ſont operées en vous, & rendre témoignage à la vertu toute puiſſante qui vous a délivrés de l'eſclavage malheureux dans lequel vous gémiſſiez.* La femme répondit auſſi-tôt, ſans conſulter, » que pour le témoignage » qu'il demandoit, il étoient obligés de le ren» dre à l'opiniâtreté des Démons, & non pas » à ſa vertu : Car, en verité, vénérable Pere, » ajoûta-t-elle, depuis votre belle opération, » ils nous ont tourmentés, comme par dépit, » plus violemment que jamais ». *Vous êtes des incrédules*, s'écria le bon Irlandois, animé d'un grand courroux, *ou des ingrats pour le moins, qui taiſez malicieuſement le bien qu'on vous a fait. Venez, approchez, que je vous convainque d'incrédulité ou de malice.*

Quand ils ſe furent approchés, il examina exactement tous les traits de leur viſage : il obſerva particuliérement leurs regards; & comme s'il eût découvert dans la prunelle de leurs yeux quelque impreſſion de ces Eſprits : *Vous avez raiſon*, dit-il tout confus, *vous*

avez raison ; ils ne sont pas délogés encore. Ils étoient trop enracinés dans vos corps ; mais ils y tiendront bien, si je ne les en arrache, par la vertu des paroles que je vais proférer : QUITTEZ, RACE MAUDITE UN SEJOUR DE REPOS TROP DOUX POUR VOUS, ET ALLEZ FREMIR POUR JAMAIS EN DES LIEUX OU HABITENT L'HORREUR, LA RAGE, ET LE DESESPOIR. *C'en est fait, mes amis, vous êtes assurément délivrés : mais ne revenez pas, je vous prie. Je dois mon temps à tout le monde, & vous en avez eu ce que vous devez en avoir.*

Ce fut-là que nos patiens crurent être à la fin de tous leurs maux. Ce jour leur parut comme le premier de leur mariage, & la nuit fut attendue avec la même impatience que celle de leurs nôces l'avoit été autrefois. Elle vint cette nuit tant desirée : mais helas ! qu'elle répondit mal à leurs desirs ! Le trop d'amour fait la honte des amans ; & je laisse à l'imagination du Lecteur la confusion d'une avanture.

Où l'excès des desirs
Fait manquer les plaisirs.

Heureusement pour le mari, la femme accusa le Démons innocens ; & le Prophéte fameux ne fut plus à son égard qu'un pauvre

Hibernois, qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un feu-folet.

Quelquefois elle se chargeoit elle-même de la honte de son époux, à l'exemple des Espagnoles, qui s'imputent en ces rencontres la faute de leurs amans, pour être persuadées que la force de leurs charmes ne doit reconnoître ni foiblesse de nature, ni puissance de maléfice. Ainsi la femme, qui accusoit le mari en toute autre chose, lorsqu'il étoit le plus innocent, le justifie, quand il a le plus failli à son égard; aimant mieux attribuer un manque de vigueur en lui, à un manque d'appas en elle, que d'envisager nettement un vrai défaut, ruineux pour jamais à ses plaisirs. Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une pensée qui blesse l'intérêt de sa beauté; elle rappella bien-tôt en son esprit la malice des Démons, & tourna la confusion en dépit contre l'Irlandois, qui n'avoit sû les en délivrer. *Il y a long-temps*, dit-elle brusquement, & comme si elle avoit été inspirée, *il y a long-temps que la simplicité de l'Irlandois amuse la nôtre, & je connois bien que nous attendrions vainement de lui notre guérison, mais ce n'est pas assez d'être détrompés, la charité nous oblige à détromper les autres aussi-bien que nous, & à faire connoître sa vanité, ou sa sottise.*

» Ma mie, *reprit le mari*, il n'y a rien de si

» vrai que le malheur de cette nuit eſt un pur » ouvrage de nos Démons. L'Irlandois s'étoit » voulu moquer d'eux, ils ont voulu ſe mo- » quer de lui & de nous, à leur tour. Vous » me connoiſſez, & je me connois : naturel- » lement ce que vous ſavez n'a pû être ; & » voilà ce que les conjurations nous ont va- » lu. Au reſte, ma mie, quand vous ferez vos » reproches à ce beau Prophéte, prenez garde » de ne pas deſcendre à aucune particularité » de cette nature : qu'il ne vous échappe rien, » je vous prie, qui nous ſoit honteux. Tous » ſecrets de famille doivent être cachés ; mais » celui-ci doit ſe réveler moins que pas un » autre.

La femme étoit prête à s'offenſer, de ſe voir ſoupçonnée d'une telle indiſcretion: mais pour ne pas rebrouiller les choſes qui alloient à un bon accommodement, elle promit de parler & de ſe taire ſi à propos, que l'Irlandois ſeul auroit à ſe plaindre de ſon procedé.

On cherche ordinairement la nuit pour cacher ſa honte, le jour parut ici pour la diſſiper ; & ces pauvres gens, qui n'étoient pas encore bien remis de leur malheur, ſe tournerent avec le Soleil qui réjouit tout, à l'eſpérance d'un meilleur ſuccès pour l'avenir. Ils ſortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils n'y avoient demeuré ; & après un petit dejeu-

né & un peu de converſation, pour fortifier les corps & concilier les eſprits, ils marcherent en paix vers la maiſon où ils avoient été deux fois avec confiance, & d'où ils étoient revenus deux fois ſans aucun fruit. Ils apprirent que l'Irlandois étoit allé à S. James pour y faire quelques prodiges, à la priere de Monſieur d'Aubigny. C'étoit ce Monſieur d'Aubigny, ſi connu de tout le monde pour le plus agréable homme qui fût jamais. Voici donc quelques uns des mirales que je remarquai à S. James, avec moins de crédulité que la multitude, & moins de prévention que Monſieur d'Aubigny.

Déja les Aveugles penſoient voir la lumiére qu'ils ne voyoient pas : déja les ſourds s'imaginoient entendre, & n'entendoient point : déja les boiteux croyoient aller droit, & les perclus penſoient retrouver le premier uſage de leurs membres. Une forte idée de la ſanté avoit fait oublier aux malades leurs maladies ; & l'imagination, qui n'agiſſoit pas moins dans les curieux, que dans les malades, faiſoit aux uns une fauſſe vûe de l'envie de voir, comme aux autres une fauſſe guériſon de l'envie de guérir. Tel étoit le pouvoir de l'Irlandois ſur les eſprits : telle étoit la force des eſprits ſur les ſens. Ainſi l'on ne parloit que de prodiges ; & ces prodiges étoient appuyés d'une ſi grande autorité, que la multitude

étonnée les recevoit avec soumission, pendant que quelques gens éclairés n'osoient les rejetter par connoissance. La connoissance timide & assujettie, respectoit l'erreur imperieuse & autorisée : l'ame étoit foible où l'entendement étoit sain ; & ceux qui voyoient le mieux en ces cures imaginaires, n'osoient déclarer leurs sentimens parmi un peuple prévenu ou enchanté.

Tel étoit le triomphe de l'Irlandois, quand notre couple, fendit la presse courageusement, pour lui venir faire insulte dans toute sa majesté. *N'as tu point de honte*, lui dit la femme, *d'abuser le peuple simple & crédule, comme tu fais, par l'ostentation d'un pouvoir que tu n'eus jamais ? Tu avois ordonné à nos Démons de nous laisser en repos, & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davange. Tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâtrent à demeurer en dépit de tes ordres ; se moquant également de notre crédulité, & de ton imbécille puissance.* Le mari continua les mêmes reproches avec les mêmes mépris, jusques à lui refuser le nom d'*imposteur*, parce qu'il falloit de l'esprit, disoit-il, pour l'imposture, & que ce misérable n'en avoit point.

Le Prophète perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable ; & ce redoutable pouvoir établi dans un assujettissement superstitieux des esprits, devint à rien

aussi-tôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne le pas reconnoître. Alors l'Irlandois surpris, étonné, sortit promptement par la porte de derriére; moins confus toutefois, moins mortifié que le Peuple, n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses, ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret. Pour M. d'Aubigny, il mit bientôt le Prophéte au rang de cent autres qu'il avoit essayés inutilement.

Tout le monde se retira honteux de s'être laissé abuser de la sorte, & chagrin néanmoins d'avoir perdu son erreur. Nos mariés, glorieux & triomphans, jouissoient des douceurs de la victoire; & Monsieur d'Aubigny, qui passoit d'un esprit à un autre avec un esprit incroyable, quitta le merveilleux à l'instant, pour se donner le plaisir du ridicule avec moi, sur ce qui étoit arrivé. Il n'en demeura pas là, sa curiosité le porta à faire plus particuliérement connoissance avec la Dame, qui lui apprit toutes les avantures de leur imaginaire possession.

AVERTISSEMENT.

LA LETTRE A M. LE MARE'CHAL DE GRAMMONT, *qu'on trouvoit ici, est insérée dans la* VIE *de M. de S. Evremond, sur l'année* 1665.

A MADAME DE COMMINGES,

Sur ce qu'elle dit un jour à M. d'Aubigny, qu'elle aimeroit mieux avoir été Héléne, que d'être une beauté médiocre.

STANCES IRREGULIERES.

CONSOLEZ-VOUS d'être moins belle
Qu'on ne vous a vûe autrefois ;
C'eſt le deſtin d'une mortelle !
Héléne même en a ſubi les Loix.

Vous avez fait mille conquêtes
Dans le temps de votre beauté :
Songez moins à ce que vous êtes,
Qu'à ce que vous avez été.

Remettez à notre mémoire
Tout l'intérêt de votre gloire :
Il ſeroit peu judicieux
De le confier à nos yeux.
Notre eſprit conſerve l'image
De votre jeune & beau viſage ;

Et ce bien détaché de vous,
Se trouve heureuſement en ſûreté chez nous.
C'eſt comme un dépôt de vos charmes,
Que nous exemtons des allarmes
De vent, de froid, & de chaleur;
Ici, l'on ne craint point le hâle,
La fraîcheur eſt toûjours égale,
C'eſt toujours la même couleur.

Si la perſonne étoit gardée
Comme nous gardons notre idée,
Sans déchet & ſans changement;
Vous ſeriez un objet charmant.

J'ai vû que la moindre louange
Etoit de vous nommer un *Ange*;
J'ai vû qu'on faiſoit de vos yeux
La honte de l'aſtre des Cieux.

Tantôt ſous le nom de *Clarice*,
Vous faiſiez des cœurs le ſupplice;
Tantôt vous étiez en *Iris*,
Le charme de tous les eſprits.

Vous fûtes *Caliſte* adorable,
Cloris fiere, *Philis* aimable;
Vous avez uſé tous ces noms,

Epuiſé les comparaiſons
Qu'on fait à l'objet de ſa flâme;
Après tant de titres ſi doux,
Vous êtes réduite à *Madame*,
Qui porte ſimplement le nom de ſon époux.
Mais pour ce changement, ne ſoyez pas moins vaine:
Vous régnez dans le ſouvenir:
Un jour on parlera de vous comme d'Héléne;
Vous régnerez dans l'avenir.

Une chétive heure préſente
Peut-elle faire l'importante
Contre les temps paſſés, contre les temps futurs;
La beauté la plus adorée
D'un moment n'eſt pas aſſûrée,
Et tous les ſiécles vous ſont ſûrs.

Laſſe de vos rigueurs & de notre ſouffrance,
Vous vous êtes démiſe enfin de la beauté,
Comme fit autrefois Sylla de la puiſſance:
Comme lui, vous avez rendu la liberté;
Comme lui, ne craignez aucune violence:
Vous pouvez marcher ſeule en toute ſûreté.

A M. LE CHEVALIER DE GRAMMONT.

IL n'eſt qu'un Chevalier au monde :
Et que ceux de la Table ronde,
Que les plus fameux aux Tournois,
Aux avantures, aux exploits,
Me pardonnent, ſi je les quitte
Pour chanter un nouveau mérite.
C'eſt celui qu'on vit à la Cour,
Jadis ſi galant ſans amour ;
Le même qui fut à Bruxelles,
Comme ici plaire aux Demoiſelles,
Gagner tout l'argent des maris,
Et puis revenir à Paris,
Ayant couru toute la terre,
Dans le jeu, l'amour & la guerre.
Inſolent en proſpérité,
Fort courtois en néceſſité ;
L'ame en fortune libérale,
Aux créanciers pas trop loyale ;
Qui n'a changé, ni changera ;
Et ſeul au monde qu'on verra,

Soutenir la blanche vieilleſſe
Comme il a paſſé la jeuneſſe.
Rare merveille de nos jours!
N'étoient vos trop longues amours;
N'étoit la ſincére tendreſſe
Dont vous aimez votre Princeſſe; (1)
N'étoit qu'ici les beaux deſirs
Vous font pouſſer de vrais ſoupirs;
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Votre mérite d'infidelle;
Cher & parfait original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal.
Il eſt des Héros pour la guerre;
Mille grands hommes ſur la terre;
Mais au ſens de Saint-Evremond,
Rien qu'un Chevalier de Grammont:
Et jamais ne ſera de vie
Plus admirée & moins ſuivie.

(1) Mademoiſelle Hamilton de la Maiſon d'Hamilton en Ecoſſe, qui ſe dit de la Famille Royale. M. de Grammont l'épouſa.

SUR LA MORT DE LA BELLE MARION DE LORME.

STANCES.

PHILIS n'eſt plus : tous ſes appas,
Auſſi-bien que toutes mes larmes,
Contre la rigueur du trépas,
Ont été d'inutiles armes.

Ici, les Amours ſont en deuil ;
Et la volupté déſolée
Cherche à l'entour de ſon cercueil
Où ſon Ombre s'en eſt allée.

On l'entend gémir quelquefois
Comme une miſérable amante,
Qui du triſte accent de ſa voix
Se plaint du mal qui la tourmente.

En des lieux inconnus au jour,
Loin du Soleil qui nous éclaire,
Les ſeules peines de l'amour
Font ſa douleur & ſa miſére.

Bien loin de ces grands criminels,
Dont le ſort eſt ſi déplorable;
Bien loin de ces feux éternels,
Dont le Ciel punit un coupable;

Philis n'a pour toute rigueur
Que le ſupplice de ſa flâme;
Et rien qu'une triſte langueur
Ne conſume cette belle ame.

Tantôt elle veut retenir
L'image des choſes paſſées;
Et le plus tendre ſouvenir
Entretient ſes molles penſées.

Tantôt, excitant ſes deſirs,
Son ame encor voluptueuſe;
Qui ſoupire après les plaiſirs,
S'attache à quelqu'Ombre amoureuſe.

Dans ſes inutiles deſſeins,
Elle va chercher une bouche;
Elle penſe trouver des mains,
Et ne trouve rien qui la touche.

L'eſprit veut imiter le corps;
Et parmi ces faux exercices,
Les deſirs, qui ſont ſes efforts,

Aſpirent enfin aux délices.

Cependant il aime toûjours;
Son ſoin eſt de ſe ſatisfaire;
Et la rigueur de ſes amours,
De vouloir, & de ne rien faire.

LETTRE
A M. LE MARQUIS
DE CREQUI. (1)

APRE'S avoir vécu dans la contrainte des Cours, je me conſole d'achever ma vie dans la liberté d'une République, où, s'il n'y a rien à eſpérer, il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on eſt jeune, il ſeroit honteux de ne pas entrer dans le monde, avec le deſſein de faire ſa fortune: quand nous ſommes ſur le retour, la nature nous rappelle à nous; & revenus des ſentimens de l'ambition au deſir de notre repos, nous trouvons qu'il eſt doux de vivre dans un pays où les Loix nous mettent à couvert des volontés des hom-

(1) M. de S. Evremond écrivit cette Lettre après avoir repaſſé en Hollande.

mes, & où, pour être sûrs de tout, nous n'ayions qu'à être sûrs de nous-mêmes..

Ajoûtons à cette douceur, que les Magistrats sont fort autorisés dans leurs charges pour l'intérêt du Pupblic, & peu distingués en leurs personnes par des avantages particuliers. Vous ne voyez donc point de différences odieuses, dont les honnêtes gens soient blessés; point de dignités inutiles, de rangs incommodes; point de ces fâcheuses grandeurs, qui gênent la liberté, sans contribuer à la fortune. Ici les Magistrats procurent notre repos, sans attendre de reconnoissance, ni de respect même pour les services qu'ils nous rendent. Ils sont sévéres dans les ordres de l'Etat, fiers dans l'intérêt de leur pays avec les Nations étrangéres, doux & commodes avec leurs Citoyens, faciles avec toutes sortes de personnes privées. Le fond de l'égalité demeure toûjours malgré la puissance; & par-là le crédit ne devient point insolent, la conduite jamais dure

Pour les contributions, véritablement elles sont grandes; mais elles regardent sûrement le bien public, & laissent à chacun la consolation de ne contribuer que pour soi-même. Ainsi, l'on ne doit pas s'étonner de l'amour qu'on a pour la Patrie, puisqu'à le bien prendre, c'est un véritable amour propre. C'est trop parler du gouvernement, sans rien dire

de celui qui paroît y avoir le plus de part. (1) A lui faire justice, rien n'est égal à sa suffisance que son désintéressement & sa fermeté.

Les choses spirituelles sont conduites avec une pareille modération. La différence de religion, qui excite ailleurs tant de troubles, ne cause pas ici la moindre altération dans les esprits. Chacun cherche le Ciel par ses voyes; & ceux qu'on croit égarés, plus plaints que haïs, s'attirent une charité pure & dégagée de l'indiscrétion du faux zéle.

Comme il n'y a rien en ce monde qui ne laisse quelque chose à desirer, nous voyons moins d'honnêtes gens que d'habiles, plus de bon sens dans les affaires, que de délicatesse dans les entretiens. Les Dames y sont fort civiles, & les hommes ne trouvent pas mauvais qu'on préfére à leur compagnie celle de leurs femmes: elles sont assez sociables, pour nous faire un amusement; trop peu animées, pour troubler notre repos. Ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-unes de très-aimables: mais il n'y a rien à espérer d'elles, ou par leur sagesse, ou par une froideur, qui leur tient lieu de vertu. De quelque façon que ce soit, on voit en Hollande un certain usage de pruderie établi par tout, & je ne sai quelle vieille tradition de continence, qui passe de mere en fille comme une espéce de religion.

(1) M. le Pensionnaire de Wit.

A la vérité, on ne trouve pas à redire à la galanterie des filles, qu'on leur laisse employer bonnement, comme une aide innocente à se procurer des époux. Quelques-unes terminent ce cours de galanterie par un mariage heureux : quelques malheureuses s'entretiennent de la vaine espérance d'une condition qui se différe toujours, & n'arrive point. Ces longs amusemens ne doivent pas s'attribuer au dessein d'une infidélité méditée. On se dégoûte avec le temps, & le dégoût pour la maîtresse prévient la résolution bien formée d'en faire une femme. Ainsi dans la crainte de passer pour trompeur, on n'ose se retirer, quand on ne veut pas conclure ; & moitié par habitude, moitié par un sot honneur qu'on se fait d'être constant, on entretient languissamment les misérables restes d'une passion usée. Quelques exemples de cette nature font faire de sérieuses réfléxions aux plus jeunes filles, qui regardent le mariage comme une avanture, & leur naturelle condition comme le véritable état où elles doivent demeurer.

Pour les femmes, s'étant données une fois, elles croyent avoir perdu toute disposition d'elles mêmes ; & ne connoissant plus que la simplicité du devoir, elles feroient conscience de se garder la liberté des affections, que les plus prudes se réservent ailleurs, sans aucun égard à leur dépendance. Ici, tout pa-

roît infidélité ; & l'infidélité, qui fait le mérite galant des Cours agréables, eſt le plus gros des vices chez cette bonne Nation, fort ſage dans la conduite & dans le gouvernement, peu ſavante dans les plaiſirs délicats & les mœurs polies. Les maris payent cette fidélité de leurs femmes d'un grand aſſujettiſſement ; & ſi quelqu'un, contre la coûtume, affectoit l'empire dans la maiſon, la femme ſeroit plainte de tout le monde comme une malheureuſe, & le mari décrié comme un homme de très-méchant naturel.

Une miſérable expérience me donne aſſez de diſcernement pour bien démêler toutes ces choſes, & me fait regretter le temps où il eſt bien plus doux de ſentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce que j'ai été, pour ranimer ce que je ſuis ; & du ſouvenir des vieux ſentimens, il ſe forme quelque diſpoſition à la tendreſſe, ou du moins un éloignement de l'indolence. Tyrannie heureuſe que celle des paſſions qui ſont les plaiſirs de notre vie ! Fâcheux empire que celui de la raiſon, s'il nous ôte les ſentimens agréables, & nous tient dans une inutilité ennuyeuſe, au lieu d'établir un véritable repos !

Je ne parlerai guére de la Haye : il ſuffit que les Voyageurs en ſont charmés, après avoir vu les magnificences de Paris, & les raretés d'Italie. D'un côté, vous allez à la Mer

par un chemin digne de la grandeur des Romains : de l'autre, vous entrez dans un Bois, le plus agréable que j'aye vû de ma vie. Dans le même lieu, vous trouvez assez de maisons, pour former une grande & superbe Ville ; assez de bois & d'allées, pour faire une solitude délicieuse. Aux heures particuliéres, on y trouve les plaisirs des champs : aux heures publiques, on y voit tout ce que la foule des villes les plus peuplées sauroit fournir. Les maisons y sont plus libres qu'en France au temps destiné à la société ; plus resserées qu'en Italie, lorsqu'une regularité trop éxacte fait retirer les étrangers, & remet la famille dans un domestique étroit. De temps en temps nous allons faire notre cour au jeune Prince (1) à qui je laisserai sujet de se plaindre, si je dis seulement que jamais personne de sa qualité n'a eu l'esprit si bien fait que lui à son âge. A dire tout, je dirois des verités qu'on ne croiroit point ; & par un secret mouvement d'amour-propre, j'aime mieux taire ce que je connois, que manquer à être crû de ce que vous ne connoissez pas.

(1) Le Prince d'Orange, qui n'avoit alors que quatorze ans.

AVERTISSEMENT.

LA LETTRE *de M. de S. Evremond à* M. LE MARQUIS DE LIONNE, *qui lui avoit fait dire de lui envoyer une lettre qu'il pût montrer au Roi, eſt placée dans la Vie de M. de S. Evremond, ſur l'anné* 1667.

IDE'E DE LA FEMME,

Qui ne ſe trouve point, & qui ne ſe trouvera jamais.

DANS toutes les belles perſonnes que j'ai vûes; s'il y avoit des endroits à faire valoir, il y en avoit qu'on ne devoit pas toucher, ou qu'il falloit déguiſer avec beaucoup d'artifice; car, pour dire la verité, il eſt difficile de louer tout, & d'être ſincere. J'ai obligation à EMILLE, de me laiſſer purement dans mon naturel, auſſi porté à dire le bien, qu'à demeurer exactement véritable. Comme elle n'a beſoin ni de faveur, ni de grace; je n'ai affaire ni de déguiſemens, ni de flateries. Par elle, je puis louer aujourd'hui ſans complaiſance; par elle, les obſervateurs trop exacts perdent une délicateſſe chagrine,

qui ne s'attache qu'à connoître les défauts; & dans un nouvel esprit qu'elle leur inspire ils passent avec joie de leur censure ordinaire à de véritables approbations.

Il est certain que la plûpart des femmes doivent plus à nos adulations qu'à leur mérite, en toutes les louanges qui leur sont données. EMILIE n'est obligée qu'à elle-même de la justice qu'on lui rend; & sûre du bien qu'on en doit dire, elle n'a proprement d'intérêt que pour celui qu'on en pouroit taire.

En effet, si ses ennemis parlent d'elle, il n'est pas en leur pourvoir de trahir leur conscience; ils avouent avec autant de vérité que de chagrin, les avantages qu'ils sont obligés d'y reconnoître: si ses amis s'étendent sur ses louanges, il ne leur est pas possible de rien ajouter au mérite qui les touche. Ainsi, les premiers sont forcés de se rendre à la raison, quand ils voudroient suivre la malignité de leurs mouvemens; & les autres sont purement justes avec toute leur amitié, sans pouvoir être ni officieux, ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'inclination, comme elle n'apprehende rien de la mauvaise volonté, dans les jugemens qu'on fait d'elle. Mais puisque l'on est toujours libre de cacher ses sentimens, EMILIE auroit à craindre la malice du silence; seule injure que des envieux & des ennemis lui puissent faire. Il faut quitter

des choſes un peu générales pour venir à une deſcription plus particuliére de ſa perſonne.

Tous ſes traits ſont réguliers; ce qu'on voit fort peu : tous ſes traits ſont réguliers & agréables, ce qu'on ne voit preſque jamais. Car il ſemble qu'un caprice de la nature faſſe naître les agrémens de l'irrégularité, & que les beautés achevées qui ont toujours de quoi ſe faire admirer, ayent rarement le ſecret de ſavoir plaire. EMILIE a les yeux touchans, le teint ſéparé, délicat, uni; la blancheur des dents, le vermeil des lévres ſont des expreſſions trop générales pour un charme ſecret & particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle, ce tour, ce bas de viſage où l'on mettoit la grande beauté chez les Anciens, ne ſe trouveroit plus que dans l'idée de quelque peintre, ou dans les deſcriptions que l'antiquité nous a laiſſées; & pour animer de ſi belles choſes, vous voyez ſur ſon viſage une fraîcheur vive, un air de ſanté, un plein embonpoint qui ne laiſſe pas apprehender davantage.

Sa taille eſt d'une juſte grandeur, bien priſe, aiſée, d'un dégagement auſſi éloigné de la contrainte, que de cette exceſſive liberté, où paroît comme une eſpéce de déhanchement, qui ruine la bonne grace & la bonne mine. Ajoutez-y un port noble, un maintien ſérieux, mais naturel, qui ne ſe compoſe ni ne ſe déconcerte : le rire, le parler, l'action accompagnés

compagnés d'agrément & de bienſéance.

Son eſprit a de l'étendue ſans être vaſte ; n'allant jamais ſi loin dans les penſées générales, qu'il ne puiſſe revenir aiſément aux conſidérations particuliéres. Rien n'échappe à ſa pénétration : ſon diſcernement ne laiſſe rien à connoître, & je ne puis dire ſi elle eſt plus propre à découvrir les choſes cachées, qu'à juger ſainement de celles qui nous paroiſſent. Secrette, point myſtérieuſe ; ſachant à propos, également ſe taire, & parler. Dans ſa converſation ordinaire, elle ne dit rien avec étude, & rien par hazard : les moindres choſes marquent de l'attention : il ne paroît aux plus ſérieuſes aucun effort : ce qu'elle a de vif ne laiſſe pas d'être juſte, & ſes penſées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces imaginations heureuſes qui échappent à l'eſprit ſans choix & ſans connoiſſance, qui ſe font admirer quaſi toujours, & qui font ordinairement peu eſtimer ceux qui les ont.

Dans toute ſa perſonne vous voyez je ne ſai quoi de grand & de noble, qui ſe trouve par un ſecret rapport dans l'air du viſage, dans les qualités de l'eſprit, dans celles de l'ame.

Naturellement elle ſeroit trop magnifique ; mais une juſte conſidération de ſes affaires retient ce beau ſentiment ; & elle aime mieux contraindre la généroſité de ſon humeur,

que de tomber dans un état où elle eût besoin de celle d'un autre : aussi fiere à ne vouloir aucune grace des siens même, qu'officieuse aux étrangers, & pleine de chaleur dans les intérêts de ses amis. Ce n'est pas que ces considérations lui fassent perdre une inclination si noble ; elle la régle dans l'usage de son bien : son naturel & sa raison formant un désintéressement sans négligence.

Elle a du bon-sens & de la dextérité dans les affaires, où elle entre volontiers, si elle y trouve un avantage solide pour elle ou pour ses amis : mais elle hait d'agir pour agir par esprit d'inquiétude ; également ennemie d'un mouvement inutile, & de la molleſſe d'un repos, qui se fait honneur du nom de tranquillité, pour couvrir une véritable nonchalance.

Après avoir dépeint tant de qualités si belles ; il faut voir quelles impressions elles font sur notre ame, & ce qui se passe dans la sienne. Elle a je ne sai quoi de majestueux, qui imprime du respect ; je ne sai quoi de doux & d'honnête, qui gagne les inclinations. Elle vous attire, elle vous retient, & vous approchez toujours d'elle avec des desirs que vous n'oseriez faire paroître.

A pénétrer dans l'intérieur, je ne la croi pas incapable des sentimens qu'elle donne : mais impérieuse sur elle comme sur vous, el-

le maîtrise en son cœur par la raison, ce que le respect fait contraindre dans le vôtre. La nature imbecille en quelques ames, n'y laisse pas la force de rien desirer; impétueuse en quelques autres, elle pousse des passions emportées: juste en EMILIE, elle a fait le cœur sensible qui doit sentir; & a donné à la raison qui doit commander, un empire absolu sur ses mouvemens. Heureuse, qui se laisse aller à la tendresse de ses sentimens, sans intéresser la délicatesse de son choix, ni celle de sa conduite: Heureuse, qui dans un commerce établi pour la douceur de sa vie, se contente de l'approbation des honnêtes-gens, & de sa satisfaction propre; qui ne craint point le murmure des envieuses, jalouses de tous les plaisirs, & chagrines contre toutes les vertus.

On connoît par une infinité d'expériences, que l'esprit s'aveugle en aimant; & l'amour n'a presque jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruiné celui de notre raison. Sur le sujet d'EMILIE, nos sentimens deviennent plus passionnés, à mesure que nos lumiéres sont plus épurées; & la passion qui a toujours paru une marque de folie, est ici le plus véritable effet de notre bon sens.

Les grands ennemis d'EMILIE sont les méchans connoisseurs; ses amis, tout ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'amitié pour elle, ou on en a moins, selon

qu'on a plus ou moins de délicateſſe, & chacun penſe être le plus délicat, connoiſſant chaque jour de nouveaux endroits par où l'aimer encore davantage. Quelques-uns n'ont pas beſoin de ce long diſcernement, ni d'une étude ſi lente. A la premiere vûe ils ſont touchés de ſon mérite ſans le connoître; ils ſentent pour elle de ſecrets mouvemens d'eſtime, auſſi-bien que d'inclination. A peine a-t-elle dit ſix paroles, qu'ils la trouvent la plus raiſonnable du monde: perſonne ne leur a paru ni ſi honnête, ni ſi ſage; & ils ne connoiſſent encore ni ſon procedé, ni ſa conduite. On ſe forme comme par inſtinct les ſentimens les plus avantageux de ſa vertu; & la raiſon conſultée depuis, au lieu de démentir la ſurpriſe, ne fait qu'approuver de ſi heureuſes, & de ſi juſtes préventions.

Parmi les avantages d'EMILIE, un des plus grands, à mon avis, c'eſt d'être toujours la même, & de toujours plaire. Car on voit que la plus belle humeur à la fin devient ennuyeuſe; les eſprits les plus fertiles viennent à s'épuiſer & vous font tomber avec eux dans la langueur: les vivacités les plus animées, ou vous rebutent, ou vous laſſent. Doù vient que les femmes ont beſoin de caprices quelquefois pour nous piquer; ou ſont obligées de mêler à leur entretien des divertiſſemens qui nous reveillent. Celle que je dépeins, plaît par

elle seule, & en tout temps : une égalité éternelle ne donne jamais un quart d'heure de dégoût. On se réjouit de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable : on se plaindroit de rencontrer avec elle un fâcheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puisse être, en quelque occasion que ce soit ; vous allez à un agrément certain, & à une satisfaction assurée. Ce n'est point une imagination qui vous surprenne, & bientôt après qui vous importune : ce n'est point un sérieux qui fasse acheter une conversation solide par la perte de la gaité : c'est une raison qui plaît, & un bon sens agréable.

Je veux finir par la qualité qui doit être considerée devant toutes les autres. Elle est dévote sans superstition, sans mélancolie : éloignée de cette imbecillité qui se forge sur tout des miracles, & se persuade à tous momens des sottises surnaturelles ; ennemie de ces humeurs retirées, qui mêlent insensiblement dans l'esprit, la haine du monde & l'aversion des plaisirs.

Elle ne croit pas qu'il faille se retirer de la societé humaine, pour chercher Dieu dans l'horreur de la solitude : elle ne croit pas que se détacher de la vie civile, que rompre les commerces les plus raisonnables & les plus chers, soit s'unir à Dieu ; mais s'attacher à soi-même, & suivre follement sa propre ima-

gination ; elle penſe trouver Dieu parmi les hommes où ſa bonté agit plus, & où ſa Providence paroît plus dignement occupée ; & là, elle cherche avec lui à éclairer ſa raiſon, à perfectionner ſes mœurs, à bien régler ſa conduite, & dans le ſoin du ſalut, & dans les devoirs de la vie.

Voilà le portrait de *la femme qui ne ſe trouve point*, ſi on peut faire le portrait d'une choſe qui n'eſt pas. C'eſt plûtôt l'idée d'une *perſonne accomplie*. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les *hommes*, parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne ſai quelle douceur qu'on rencontre en celui des *femmes* : & j'ai crû moins impoſſible de trouver dans une femme, la plus forte & la plus ſaine raiſon des hommes ; que dans un homme les charmes & les agrémens, naturels aux femmes.

LETTRE
A M. LE COMTE
DE LIONNE. (1)

MONSIEUR,

SI je pouvois m'acquitter de toutes les obligations que je vous ai par des remercimens, je vous rendrois mille graces très-humbles : mais comme la moindre des peines que vous avez prises pour moi, vaut mieux que tous les complimens du monde, je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un honnête homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un ingrat. Si cela est, au moins, ce n'est pas d'une façon ordinaire ; & connoissant la délicatesse de votre goût, je croi vous plaire mieux par une ingratitude recherchée, que par une reconnoissance trop commune. Si par malheur ce procédé ne vous plaisoit pas, justifiez-moi

(1) Premier Ecuyer de la grande Ecurie du Roi, neveu de M. le Marquis de Lionne, Secretaire d'Etat pour les affaires étrangéres.

vous-même : & par ce que vous avez fait pour moi, croyez que je sens tout ce que je dois sentir pour vous. Quelque succès que puissent avoir vos soins, je vous serai toûjours infiniment obligé; & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service, ont toûjours quelque chose de fort doux & fort agréable pour moi, quand même elles ne réussiroient pas.

Pour les papiers dont vous me parlez, vous en êtes le maître : rien n'est mieux à nous que ce que nous donne notre industrie. L'adresse que vous avez eûe à faire votre larcin, méritoit d'être mieux récompensée, en vous faisant rencontrer quelque chose de plus rare. Vous ne pouviez pas me dire plus ingénieusement qu'EMILIE n'est pas fort au goût des Dames de Paris. A vous dire vrai, elle est un peu Hollandoise : son *embonpoint* me fait assez juger à moi-même qu'elle boit de la bierre; & sa *dévotion*, qu'elle porte sa Bible sous son bras tous les Dimanches. Je vous prie de ne point donner de copie à personne des petits Ouvrages que je vous envoye, hormis celle de la LETTRE que M. de Turenne vous a demandée, pour trouver moyen de me servir, & que vous auriez bien fait de lui avoir déja donné. J'ai ajoûté quelque chose à la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE de M. Racine, qui me l'a fait paroître

plus

plus raisonnable que vous ne l'avez vûe. Si M. le Comte de Saint-Albans a envie de voir ce qui est entre vos mains, vous pouvez le lui montrer; car je n'ai pensée au monde dont je ne le fisse le confident.

J'aurois bien de la joie que le mariage du fils du Marquis de Cœuvres se fît avec la fille de M. de Lionne le Ministre, ayant toujours été serviteur de Messieurs d'Estrées & de Monsieur de Lionne autant qu'on sauroit l'être. Mais quand je songe que j'ai vû marier M. le Marquis de Cœuvres; que j'ai vû son fils à la bavette, venir donner le bon jour à Monsieur de Laon, (1) qu'il appelloit son tonton, je fais une fâcheuse réflexion sur mon âge; & levant les yeux au Ciel, avec un petit mouvement des épaules, je chante moins agréablement que Noblet;

Mais, hélas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais!

Le bruit court ici comme à Paris, que la paix de Portugal est faite: (2) mais la nouvelle en vient de Madrid. L'Ambassadeur de Portugal, (3) avec qui je joue à l'hombre tous les jours, n'en a aucune nouvelle de Lisbon-

(1) Ensuite Cardinal d'Estrées.
(1) Elle se fit le 25. de Février 1668.
(3) Don Francisco de Mélos.

ne. Il se plaint, dans la créance qu'on donne à cette nouvelle-là, que le *Portugal* soit compté pour rien ; & voici son raisonnement : *On croit*, dit-il, *la paix faite, parce qu'on sait que l'Espagne nous offre tout : mais qui sait si nous voulons recevoir tout ? Ce qui vient des Castillans m'est suspect : je ne croirai rien que je ne sois informé par les avis de Lisbonne.* Il y a dépêché un Exprès pour cela, & pour les affaires qu'il a en ce pays-ci. L'Electeur de Cologne est à Amsterdam *incognitò*, & le Prince de Toscane y arrive dans quelques jours. Le Prince de Strasbourg est à la Haye, prêchant que la paix se fera, & peu de gens le veulent croire. On est persuadé qu'avant que les Espagnols se soient bien résolus de traiter, on aura mis en campagne. Ne leur enviez pas l'honneur de perdre avec patience : ils laissent gagner tout ce qu'on veut ; car par la longue habitude qu'ils ont avec les malheurs, ils se donnent peu d'action pour les éviter.

Voilà tout ce que vous aurez de moi. Ce que vous me demandez par honnêteté, pour me témoigner que vous vous souvenez de mes bagatelles de la Haye, est en si méchant ordre & si mal écrit, que vous ne pourriez pas seulement le lire ; outre que je sai assez bien vivre, pour vous exemter de l'ennui que vous en auriez. Dans la vérité, il y a bien quelques endroits qui me plaisent assez ; mais il y

en a beaucoup à retrancher. Si vous voulez des obſervations que j'ai faites ſur quelques Hiſtoires Latines, je vous les envoyerai.

Je vous prie de faire bien mes remercimens à M***. Quelque eſtime que vous ayez pour lui, ſi vous le connoiſſiez autant que moi, vous l'eſtimeriez encore davantage. Adieu, Monſieur, je ſuis né ſi reconnoiſſant, que par deſſein, ou par étude, je ne ſaurois devenir ingrat; & quelque réſolution que j'aye eûe au commencement de ma Lettre, je ne puis la finir ſans vous aſſûrer qu'il me ſouviendra toute ma vie des obligations que je vous ai. Je ſouhaite que ce ſoit long-temps.

Mais hélas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais!

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à caſſer, des jambes à rompre pour la campagne, que d'écrire, je vous dirois que votre Lettre eſt auſſi délicatement écrite qu'elle ſauroit l'être.

AU MESME.

MONSIEUR ;

Si vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous prie que nous retranchions ce MONSIEUR, & toute la cérémonie qui géne la liberté d'un commerce de Lettres. Je vous prierai enſuite de vous moquer moins de moi par des louanges exceſſives que vous donnez à des bagatelles. L'inutilité les a produites, & je n'en fais cas que par l'amuſement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuſes ; je ſouhaiterois qu'elles pûſſent faire le vôtre. Telles qu'elles ſont, je ne laiſſerai pas de vous envoyer par le premier ordinaire, les OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE, deſquelles je vous ai parlé. Le premier, donne tout au naturel : chez lui les affaires ſont de pures effets du tempérament ; d'où vient que ſon plus grand ſoin eſt de donner la véritable connoiſſance des hommes par les éloges admirables qu'il nous en a laiſſés. L'autre tourne tout en politique, & fait des myſtéres de tout, ne laiſſant rien deſirer de la fineſſe & de l'habileté, mais ne don-

hant presque rien au naturel. Je passe de-là à la difficulté qu'il y a de trouver ensemble une connoissance des hommes, & une profonde intelligence des affaires; & en huit ou dix lignes, je fais voir que M. de Lionne le Ministre a réuni deux talens ordinairement séparés, qui se trouvent en lui dans la plus grande perfection où ils sauroient être. Il fait si froid que pour un empire je n'écrirois pas une feuille de papier. Je vous envoyerai aussi la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE, à mon avis, beaucoup plus raisonnable que vous ne l'avez. Voilà tout ce que je puis faire pour toutes les graces que vous me faites.

Je vous suis fort obligé de m'avoir envoyé la traduction qu'a fait M. *Corneille* du petit Poëme Latin des conquêtes du Roi: je louerois extrémement le Latin, si je n'étois obligé en conscience à louer davantage le François. Notre Langue est plus majestueuse que la Latine, & les Vers plus harmonieux, si je me puis servir de ce terme. Mais ce n'est pas merveille que celui qui a donné plus de force & plus de majesté aux pensées de Lucain, ait eu le même avantage sur un Auteur Latin de notre temps. Avec cela j'admire encore plus ce que Corneille a fait de lui-même sur le retour du Roi, que sa traduction, toute admirable qu'el-

le eſt. (1) Je n'ai jamais vû rien de plus beau. Si nous avions un Poëme de cette force là, je ne ferois pas grand cas des Homéres, des Virgiles, & des Taſſes. Je mets entre les bonnes fortunes du Roi, d'avoir un homme qui puiſſe parler ſi dignement de ſes grandes actions.

Je vous prie d'aſſûrer M. de Lionne de mes très-humbles reſpects. Je ne doute point qu'il n'ait la bonté de me rendre ſes bons offices quand il en trouvera l'occaſion, & j'attens de vous une ſollicitation diſcrette, qui ne l'importune pas, mais qui le faſſe ſouvenir de temps en temps de l'affaire de votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Monſieur Van Beuninghen s'en va Ambaſſadeur extraordinaire en France; (2) ce ſeroit bien mon fait de m'en retourner avec lui.

(1) Le Pere de la Ruë eſt l'Auteur du Poëme Latin ſur *les victoires du Roi en l'année 1667.* La traduction de M. Corneille eſt imprimée à la fin du V. Tome de ſon THEATRE; ſuivie de ſon Poëme *au Roi ſur ſon retour de Flandre.*

(2) Il y alla ſur la fin de Février 1668.

AU MESME.

J'AUROIS à vous faire de grandes excuſes de ne vous pas envoyer ce que je vous ai promis, s'il en valoit la peine. Je ſuis ingénieux à différer l'ennui que mes bagatelles vous peuvent donner; & c'eſt une marque d'amitié que je vous donne aſſez délicate; cependant je paſſerai par-deſſus votre intérêt & le mien, pour vous envoyer les Piéces que je fais copier préſentement. J'en adreſſe une à Monſieur Voſſius, mon ami de Lettres, & avec qui il y a plus à apprendre, qu'avec homme que j'aye vû en ma vie. Je vous dirai cependant que j'écris aux gens de guerre & de Cour comme un bel eſprit & un ſavant; & que je vis avec les ſavans comme un homme qui a vû la guerre & le monde.

Pour la confeſſion galante de ma faute dont vous me parlez, je n'aurois pas manqué de la faire, ſi j'avois eu deſſein de faire voir ce que vous m'avez volé. Perſonne ne ſait mieux que vous combien cela étoit éloigné de ma penſée. Vous me ferez plaiſir de me faire ſavoir ſi je dois eſpérer quelque retour en France, ou ſi je me dois réſoudre à habiter le reſte de mes jours les pays étrangers. L'eſpérance eſt la ſource, ou du moins une des premiéres

causes de l'inquiétude, & l'inquiétude n'est supportable qu'en amour, où elle a même des plaisirs, puisque, comme vous savez;

Amour,
Tous les autres plaisirs ne valent pas tes peines:

par tout ailleurs c'est un grand tourment. Nous n'avons point ici l'ATILLA de Corneille: vous m'obligerez de me l'envoyer avec quelques Piéces de Moliere, s'il y en a de nouvelles: je n'ai de curiosité que pour leurs Ouvrages. Les anciens ont appris à Corneille à bien penser, & il pense mieux qu'eux. L'autre s'est formé sur eux à bien dépeindre les gens & les mœurs de son siécle dans la Comédie; ce qu'on n'avoit pas vû encore sur nos Théatres. Insensiblement me voilà savant avec vous; je vais recevoir une visite de Monsieur Vossius, à qui je parlerai de la guerre de Flandre. Adieu, Monsieur; j'ai banni le premier une cérémonie ennuyeuse, je vous prie de le trouver bon.

J'oubliois de vous prier d'assûrer Monsieur le Comte de Grammont, que je suis ravi de le voir Protecteur de la Maison de Grammont. (1)

(1) M. le Comte de Guiche après avoir été long-temps exilé, avoit enfin obtenu son retour en France, par le crédit de M. le Comte de Grammont. M de S. Evremond plaisante ici, sur ce que

AU MESME.

VOus n'êtes pas de ces gens qui cherchent plus à se satisfaire de l'honnêteté de leur conduite avec leurs amis, qu'à pousser à bout leurs affaires. Le premier soin que vous avez pris de moi, me laissoit assez d'obligations ; votre persévérance & toutes ces peines industrieuses que vous vous donnez, me font une espéce de honte, & je les souffrirois malaisément, si je ne croyois qu'elles pourront me mettre en état de vous aller témoigner ma reconnoissance. Vous savez que rien n'égale la tendresse d'un malheureux ; je suis naturellement assez sensible aux graces que je reçois ; jugez ce que la mauvaise fortune ajoûte encore à ce bon naturel. Du tempérament dont je suis, & en l'état où je me voi, je m'abandonne à l'impression que fait sur moi votre générosité, & fais mon plaisir le plus doux & le plus tendre, de me laisser toucher : mais quelquefois des réfléxions ingrates veulent intéresser mon jugement, & je me mets dans l'esprit d'examiner de sens

le Comte de Grammont avoit sû faire ce que le Maréchal de Grammont, son frere, avoit tenté plusieurs fois inutilement.

froid les obligations que je vous ai. Je vous jure de bonne foi qu'après avoir bien considéré tout ce que vous faites pour moi, je m'étonne qu'une connoissance arrivée par hazard, ait pû produire les empressemens que vous avez dans les intérêts d'un nouvel ami.

Il semble que par une justice secrette les proches de M. de Lionne veuillent reconnoître la grande estime & la vénération que j'ai toûjours eûe pour lui. M. le Marquis de Lesseins Lionne (1) au retour de Hollande faisoit ses affaires de toutes les miennes. Votre chaleur passe encore celle qu'il avoit. J'espére que vous en inspirerez quelque mouvement à M. le Marquis de ***, & qu'enfin les bons offices de Monsieur son pere feront le bon effet que vous avez préparé. Vous ne sauriez vous imaginer combien je me sens touché de la nouvelle grace que M. le Marquis de *** vient de recevoir. Les grands services du pere, les grandes espérances que donne le fils, l'ont attirée: j'entens les espérances des services qu'on attend de lui; car pour le mérite, il est déja pleinement formé, & il n'est pas besoin de rien attendre de ce côté-là.

A peine ai-je eu le loisir de jetter les yeux

(1) Neveu de M. de Lionne le Ministre, du côté de sa mere.

sur ANDROMAQUE (1), & sur ATTILA (2): cependant il me paroît qu'ANDROMAQUE a bien de l'air des belles choses, il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entreront pas assez dans les choses, l'admireront; ceux qui veulent des beautés pleines, y chercheront je ne sai quoi qui les empêchera d'être tout-à-fait contens. Vous avez raison de dire que cette Piéce est déchûe par la mort de Montfleury; car elle a besoin de grands Comédiens, qui rempliſſent par l'action ce qui lui manque. Mais à tout prendre, c'est une belle Piéce, & qui est fort au-dessus du médiocre, quoiqu'un peu au-dessous du grand. ATTILA au contraire a dû gagner quelque chose par la mort de Montfleury. Un grand Comédien eût trop pouſſé un rôle assez plein de lui-même, & eût fait faire trop d'impression à sa férocité sur les ames tendres. Ce n'est pas que cette Tragédie n'eût été admirable du temps de Sophocle & d'Euripide, où l'on avoit plus de goût pour la scéne farouche & sanglante, que pour la douce & la tendre. Tout y est bien pensé, & j'y ai trouvé de fort beaux vers. Pour le sujet & l'œconomie des Piéces, je n'ai pas eu le loisir d'y faire la moindre réfléxion.

Je souhaite de tout mon cœur que Cor-

(1) Tragédie de Racine.
(2) Tragédie de Corneille.

neille traite le sujet d'Annibal ; & s'il y peut faire entrer la conférence qu'il eut avec Scipion avant la bataille, je m'imagine qu'on leur fera tenir des discours dignes des plus grands hommes du monde, comme ils l'étoient. Je vous envoye les OBSERVATIONS SUR SALLUSTE, dont je vous ai parlé, & je vous envoyerai bientôt la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE ; tout cela mal copié. Pour les portraits ils sont tellement attachés à cette CONVERSATION AVEC M. DE CANDALE, qu'on ne peut pas les en séparer, & je ne puis pas envoyer encore l'Ouvrage. Adieu. Aimez-moi toûjours, & me croyez à vous plus qu'homme du monde.

Je ne sai pas si M. de Lionne veut qu'on le croye aussi poli, aussi délicat, autant homme de plaisir qu'il est. Quand ces qualités-là ne produisent qu'une molle paresse, elles conviennent mal à un Ministre : mais quand un Ministre profond & consommé dans les affaires, se peut mettre au-dessus d'elles, pour les posséder pleinement, & se faire encore quelque loisir agréable & voluptueux même, le mérite ne peut pas aller plus loin à mon avis.

OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE,

A MONSIEUR VOSSIUS. (1)

J'Ai voulu faire autrefois un jugement fort exact de Salluſte & de Tacite ; mais ayant connu depuis que d'autres l'avoient déja fait, pour ne ſuivre ni perdre entiérement ma penſée, je me ſuis réduit à une ſeule obſervation que je vous envoye.

Il me ſemble que le dernier tourne toute choſe en politique : chez lui la nature & la fortune ont peu de part aux affaires ; & je me trompe, ou il nous donne ſouvent des cauſes bien recherchées, de certaines actions toutes ſimples, ordinaires & naturelles.

Quand Auguſte veut donner des bornes à l'Empire, c'eſt à ſon avis, par une jalouſe appréhenſion qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même Empereur ; s'il en eſt crû ; prend des meſures pour s'aſſûrer les regrets du

(1) Iſaac Voſſius, fils du fameux Gerard Jean Voſſius.

peuple Romain, ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire par le choix de son successeur. (1)

L'esprit dangereux de Tibére, ses dissimulations, sont connues de tout le monde : mais ce n'est pas assez connoître le naturel de l'homme, que de donner à ce Prince un artifice universel ; la nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions, que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens. Il entre toûjours quelque chose du tempérament dans les desseins les plus concertés : & il n'est pas croyable que Tibére assujetti tant d'années aux volontés de Séjan, ou à ses infames plaisirs, ait pû avoir toûjours dans cette foiblesse & cet abandonnement, un art si recherché, & une politique si étudiée.

L'empoisonnement de Britannicus ne fait pas autant d'horreur qu'il devroit faire, par l'attachement que donne Tacite à observer la contenance des spectateurs. Tandis qu'un Lecteur s'occupe à considerer leurs divers mouvemens, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réfléxions des autres, la froideur dissimulée de Néron, les craintes secrettes d'Agrippine, l'esprit détourné de la noirceur de l'action, & de la funeste image de

(1) Voyez les REFLEXIONS *sur les divers Génies du peuple Romain* ; Chap. XVI. pag. 88.

cette mort, laisse échaper le parricide à sa haine, & le pauvre mourant à sa pitié.

La cruauté du même Néron dans la mort de sa mere, a une conduite trop délicate. Quand Agrippine auroit péri véritablement par une petite intrigue de cour si bien menée, il eût fallu supprimer la moitié de l'art: car le crime trouve moins d'aversion dans les esprits, & si je l'ose dire, il se concilie le jugement des Lecteurs, lorsqu'on met tant d'adresse & de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses Tacite fait des Tableaux trop finis, où il ne laisse rien à desirer de l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente. Souvent ce n'est pas la chose qui doit être répréſentée; quelquefois il passe au delà des affaires, par trop de pénétration & de profondeur; quelquefois des spéculations trop fines nous derobent les vrais objets, pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa faveur, c'est que peut-être il nous oblige davantage, qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossiéres, dont la vérité n'importe plus.

Salluste, d'un esprit assez opposé, donne autant au naturel, que Tacite à la politique. Le plus grand soin du premier est de bien connoître le génie des hommes; les affaires

viennent après naturellement, par des actions peu recherchées de ces mêmes personnes qu'il a dépeintes.

Si vous considerez avec attention l'éloge de Catilina, vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le Sénat, ni de ce vaste projet de se rendre maître de la République, sans être appuyé des Légions. Quand vous ferez réfléxion sur sa soupleſſe, ses insinuations, son talent à inspirer ses mouvemens, & à s'unir les factieux; quand vous songerez que tant de dissimulations étoient soûtenues par tant de fierté où il étoit besoin d'agir, vous ne serez pas surpris qu'à la tête de tous les ambitieux & de tous les corrompus, il ait été si près de renverser Rome, & de ruiner sa Patrie. Mais Salluste ne se contente pas de nous dépeindre les hommes dans les éloges, il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmer dans les harangues, où vous voyez toujours une expression de leur naturel. La Harangue de César nous découvre assez qu'une conspiration ne lui déplaît pas. Sous le zéle qu'il témoigne à la conservation des Loix, & à la dignité du Sénat, il laisse apercevoir son inclination pour les Conjurés. Il ne prend pas tant de soin à cacher l'opinion qu'il a des enfers; les Dieux lui sont moins considérables que les Consuls, & à son avis la mort n'est autre chose que la fin de nos tourmens, & le repos

repos des miſérables. Caton fait lui-même ſon portrait, après que Céſar a fait le ſien. Il va droit au bien ; mais d'un air farouche : l'auſtérité de ſes mœurs eſt inſéparable de l'intégrité de ſa vie : il mêle le chagrin de ſon eſprit, & la dureté de ſes manieres avec l'utilité de ſes conſeils. Ce ſeul mot d'*optimo Conſuli*, qui fâcha tant Ciceron, pour ne pas donner à ſon mérite aſſez d'étendue, me fait pleinement comprendre, & les bonnes intentions, & la vaine humeur de ce Conſul. Enfin, par diverſes peintures de differens Acteurs, non ſeulement je me repréſente les perſonnes, mais il me ſemble voir tout ce qui ſe paſſa dans la conjuration de Catilina.

Vous pouvez obſerver la même choſe dans l'Hiſtoire de Jugurtha. La deſcription de ſes qualités & de ſon humeur vous prépare à voir l'Invaſion du Royaume ; & trois lignes nous dépeignent toute ſa maniére de faire la guerre. Vous voyez dans le caractére de Metellus, avec le rétabliſſement de la Diſcipline, un heureux changement des affaires des Romains.

Marius conduit l'Armée en Afrique, du même eſprit qu'il harangue à Rome. Sylla parle à Bocchus avec le même génie qui paroît dans ſon Eloge ; peu attaché au devoir & à la régularité, donnant toutes choſes à la paſſion de ſe faire des amis : *dein parentes*

abundè habemus, amicorum, neque nobis neque cuiquam omnium satis fuit. Ainſi Salluſte fait agir les hommes par tempérament, & croit aſſez obliger ſon Lecteur de les bien faire connoître. Toute perſonne extraordinaire qui ſe préſente, eſt exactement dépeinte, quand même elle n'auroit pas une part conſidérable à ſon ſujet. Tel eſt l'éloge de Sempronia; ſelon mon jugement inimitable. Il va même chercher des conſidérations éloignées, pour nous donner les Portraits de Caton & de Céſar, ſi beaux à la vérité, que je les préfererois à des hiſtoires toutes entieres.

Pour conclure mon obſervation ſur ces deux Auteurs; l'ambition, l'avarice, le luxe, la corruption, toutes les cauſes générales des déſordres de la République, ſont très-ſouvent alleguées par celui-ci. Je ne ſai s'il deſcend aſſez aux intérêts & aux conſidérations particuliéres. Vous diriez que les conſeils ſubtils & rafinés lui ſemblent indignes de la grandeur de la République; & c'eſt peut-être par cette raiſon qu'il va chercher dans la ſpéculation peu de choſes; preſque tout dans les paſſions & dans le génie des hommes.

On voit dans l'hiſtoire de Tacite plus de vices encore, plus de méchancetés, plus de crimes; mais l'habileté les conduit, & la dexterité les manie: on y parle toujours avec deſſein, on n'agit point ſans meſure; la cruau-

té eſt prudente, & la violence aviſée. En un mot, le crime y eſt trop délicat : d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne ſe laiſſe pas aſſez connoître, & qu'ils apprennent ſans y penſer à devenir criminels, croyant ſeulement devenir habiles. Mais laiſſant-là Salluſte & Tacite dans leurs caractéres différens, je dirai qu'on rencontre peu ſouvent enſemble une connoiſſance délicate des hommes, & une profonde intelligence des affaires.

Ceux qui ſont élevés dans les compagnies, qui parlent dans les Aſſemblées, apprenent l'ordre, les formes & toutes les matiéres qui s'y traitent. Paſſant de-là par les Ambaſſades, ils s'inſtruiſent des affaires du dehors ; & il y en a peu, de quelque nature qu'elles ſoient, dont ils ne deviennent capables par l'application & l'expérience. Mais quand ils viennent à s'établir dans les Cours, on les voit groſſiers aux choix des gens, ſans aucun goût du mérite ; ridicules dans leurs dépenſes & dans leurs plaiſirs.

Nos Miniſtres en France ſont tout-à-fait exemts de ces défauts-là ; je le puis dire de tous ſans flaterie, & m'étendre un peu ſur Monſieur de Lionne, que je connois davantage. C'eſt en lui proprement que les talens ſeparés ſe raſſemblent ; c'eſt en lui que ſe rencontrent une connoiſſance délicate du mérite

des hommes, & une profonde intelligence des affaires.

Dans la vérité, je me ſuis étonné mille fois qu'un Miniſtre qui a confondu toute la politique des Italiens; qui a mis en déſordre la prudence concertée des Eſpagnols; qui a tourné dans nos intérêts tant de Princes d'Allemagne, & fait agir ſelon nos deſſeins, ceux qui ſe remuent ſi difficilement pour eux-mêmes: je me ſuis étonné, dis-je, qu'un homme ſi conſommé dans les négociations, ſi profond dans les affaires, puiſſe avoir toute la délicateſſe des plus polis Courtiſans pour la converſation & pour les plaiſirs. On peut dire de lui ce qu'a dit Salluſte d'un grand homme de l'antiquité, que ſon loiſir eſt voluptueux: mais que par une juſte diſpenſation de ſon temps, avec la facilité du travail dont il s'eſt rendu le maître, jamais affaire n'a été retardée par ſes plaiſirs (1).

Parmi les divertiſſemens de ce loiſir, parmi ſes occupations les plus importantes, il ne laiſſe pas de donner quelques heures aux belles Lettres, dont Atticus, cet honnête

(1) *Igitur Sulla gentis patritiæ nobilis fuit, familia prope jam exſtincta majorum ignavia litteris Græcis atque Latinis juxta atque doctiſſimè eruditus, animo ingenti, cupidus voluptatum, ſed gloriæ cupidior: otio, luxurioſo eſſe; tamen ab negotiis numquam voluptas remorata, &c.* SALLUSTII Bellum Jugurt.

homme des Anciens, n'avoit pas acquis une connoissance plus délicate dans la douceur de son repos, & la tranquillité de ses études. Il sait de toutes choses infiniment, & la science qui gâte bien souvent le naturel, ne fait qu'embellir le sien : elle quitte ce qu'elle a d'obscur, de difficile, de rude, & lui apporte pleinement tous ses avantages, sans intéresser la netteté & la politesse de son esprit. Personne ne connoît mieux que lui les beaux Ouvrages ; personne ne les fait mieux : il sait également juger & produire ; & je suis en peine si on doit estimer plus en lui la finesse du discernement, ou la beauté du génie. Il est temps de quitter le sien pour venir à celui des Courtisans.

Comme ils sont nourris auprès des Rois, comme ils font leur séjour ordinaire auprès des Princes, ils se forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée, point d'aversion inconnue, point de foible qui ne leur soit découvert. Delà viennent les insinuations, les complaisances, & toutes ces mesures délicates qui font un art de gagner les cœurs, ou de se concilier au moins les volontés : mais soit manque d'application, soit pour tenir au dessous d'eux les emplois où l'on s'instruit des affaires ; ils les ignorent toutes également, & leurs agrémens venant à man-

quer avec l'âge, rien ne leur apporte de la considération & du crédit. Ils vieillissent donc dans les Cabinets, exposés à la raillerie des jeunes gens, qui ne peuvent souffrir leur censure ; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choses qui leur conviennent, & que les autres ne peuvent s'abstenir de celles qui ne leur conviennent plus : & certes le plus honnête homme dont personne n'a besoin, a de la peine à s'exemter du ridicule en vieillissant. Mais il en est comme de ces femmes galantes, à qui le monde plaît encore, quand elles ne lui plaisent plus. Si nous étions sages, notre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous : car dans l'inutilité des conditions où l'on ne se soûtient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite. Les gens de robe au contraire, paroissent moins honnêtes gens quand ils sont jeunes, par un faux air de Cour qui les fait réussir dans la ville, & les rend ridicules aux Courtisans : mais enfin, la connoissance de leur intérêt les raméne à leur profession ; & devenus habiles avec le temps, ils se trouvent en des postes considérables, où tout le monde généralement a besoin d'eux. Il est bien vrai que les Courtisans qui s'élevent aux honneurs par de grands emplois, ne laissent rien à desirer en leur suffisance ; & leur mérite se trouve pleine-

ment achevé, quand ils joignent à une délicateſſe de Cour la connoiſſance des affaires; & l'expérience dans la guerre.

DISSERTATION
SUR LA TRAGEDIE
DE RACINE,
INTITULE'E
ALEXANDRE LE GRAND,
A MADAME BOURNEAU.

DEPUIS que j'ai lû LE GRAND ALEXANDRE, la vieilleſſe de Corneille me donne bien moins d'allarmes, & je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la Tragédie. Mais je voudrois qu'avant ſa mort il adoptât l'Auteur de cette Piéce; pour former avec la tendreſſe d'un pere ſon vrai ſucceſſeur. Je voudrois qu'il lui donnât le bon goût de cette antiquité, qu'il poſſede ſi avantageuſement; qu'il le fit entrer dans le génie de ces nations mortes, & connoître ſainement le caractére des héros qui ne ſont plus. C'eſt, à mon avis, la ſeule choſe qui man-

que à un si bel esprit. Il a des pensées fortes & hardies, des expressions qui égalent la force de ses pensées : mais vous me permettrez de vous dire après cela, qu'il n'a pas connu Alexandre ni Porus. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'étoit pas possible de réussir : car l'histoire d'Alexandre toute vraye qu'elle est, a bien de l'air du Roman ; & faire un plus grand Héros, c'est donner dans le fabuleux ; c'est ôter à son ouvrage, non seulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vrai-semblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce maître de l'Univers, où nos imaginations seront trop vastes & trop élevées. Si nous voulons donner avantage sur lui à d'autres Héros, ôtons-leur les vices qu'il avoit, & donnons-leur les vertus qu'il n'avoit pas : ne faisons pas Scipion plus grand, quoi qu'on n'ait jamais vû chez les Romains une ame si élevée que la sienne ; il le faut faire plus juste, allant plus au bien, plus moderé, plus tempérant & plus vertueux.

Que les plus favorables à César contre Alexandre, n'alleguent en sa faveur, ni la passion de la gloire, ni la grandeur de l'ame, ni la fermeté du courage. Ces qualités sont si pleines dans le Grec, que ce seroit en avoir trop que d'en avoir plus ; mais qu'ils fassent le Romain

plus

plus ſage en ſes entrepriſes, plus habile dans les affaires, plus entendu dans ſes intérêts, plus maître de lui dans ſes paſſions.

Un Juge fort délicat du mérite des hommes, s'eſt contenté de faire reſſembler à Alexandre celui dont il vouloit donner la plus haute idée : il n'oſoit pas lui attribuer de plus grandes qualités, il lui ôtoit les mauvaiſes : *Magno illi Alexandro, ſed ſobrio neque iracundo ſimillimus* (1).

Peut-être que notre Auteur eſt entré dans ces conſidérations en quelque ſorte : peut-être que pour faire Porus plus grand, ſans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaiſſer ſon Alexandre. Si ç'a été ſon deſſein, il ne pouvoit pas mieux réuſſir ; car il en fait un Prince ſi médiocre, que cent autres le pourroient emporter ſur lui comme Porus. Ce n'eſt pas qu'Epheſtion n'en donne une belle idée ; que Taxile, que Porus même ne parlent avantageuſement de ſa grandeur : mais quand il paroît lui-même, il n'a pas la force de la ſoutenir, ſi ce n'eſt que par modeſtie il veuille paroître un ſimple homme chez les Indiens, dans le juſte repentir d'avoir voulu paſſer pour un Dieu parmi les Perſes. A parler ſérieuſement, je ne connois ici d'Alexandre que le ſeul nom : ſon génie, ſon humeur,

(1) Velleius Paterculus (Hist. *Lib. II. c.* 41.) parlant de Céſar.

ſes qualités, ne me paroiſſent en aucun endroit. Je cherche dans un Héros impétueux des mouvemens extraordinaires qui me paſſionnent, & je trouve un Prince ſi peu animé, qu'il me laiſſe tout le ſang froid où je puis être. Je m'imaginois en Porus une grandeur d'ame qui nous fût plus étrangere, le Héros des Indes devoit avoir un caractére différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainſi parler ; un autre ſoleil, une autre terre y produiſent d'autres animaux & d'autres fruits : les hommes y paroiſſent tout autres par la différence des viſages, & plus encore, ſi je l'oſe dire, par une diverſité de raiſon : une morale, une ſageſſe ſinguliere à la région, y ſemble régler & conduire d'autres eſprits dans un autre monde. Porus cependant, que Quinte-Curce dépeint tout Etranger aux Grecs & aux Perſes, eſt ici purement François : au lieu de nous tranſporter aux Indes, on l'améne en France, où il s'accoutume ſi bien à notre humeur, qu'il ſemble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute ſa vie.

Ceux qui veulent répréſenter quelque Héros des vieux Siécles doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du temps où il a vécu, & particuliérement dans le ſien propre. Il faut dépeindre un Roi de l'Aſie autrement qu'un Conſul Romain. L'un parlera comme un Monarque abſolu, qui diſpoſe de ſes ſujets comme de ſes eſclaves ; l'autre

comme un Magiſtrat qui anime ſeulement les loix, & fait reſpecter leur autorité à un peuple libre. Il faut dépeindre autrement un vieux Romain furieux pour le bien public, & agité d'une liberté farouche, qu'un flateur du temps de Tibére, qui ne connoiſſoit plus que l'intérêt, qui s'abandonnoit à la ſervitude. Il faut dépeindre differemment des perſonnes de la même condition & du même temps, quand l'hiſtoire nous en donne de différens caractéres. Il ſeroit ridicule de faire le même portrait de Caton & de Céſar, de Catilina & de Ciceron, de Brutus & de Marc-Antoine, ſous ombre qu'ils ont vécu dans la République en même-temps. Le Spectateur, qui voit repréſenter ces Anciens ſur nos Théatres, ſuit les mêmes régles pour en bien juger, que le Poëte pour les bien dépeindre; & pour y réuſſir mieux, il éloigne ſon eſprit de tout ce qu'il voit en uſage, tâche à ſe défaire du goût de ſon temps: renonce à ſon propre naturel, s'il eſt oppoſé à celui des perſonnes qu'on repréſente: car les morts ne ſauroient entrer en ce que nous ſommes; mais la raiſon, qui eſt de tous les temps, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Un des grands défauts de notre Nation, c'eſt de ramener tout à elle, juſqu'à nommer *Etrangers* dans leur propre Pays, ceux qui n'ont pas bien, ou ſon air, ou ſes maniéres.

De-là vient qu'on nous reproche juſtement de ne ſavoir eſtimer les choſes que par le rapport qu'elles ont avec nous ; dont Corneille a fait une injuſte & fâcheuſe expérience dans ſa SOPHONISBE. Mairet, qui avoit dépeint la ſienne infidéle au vieux Syphax, & amoureuſe du jeune & victorieux Maſſiniſſe, plut quaſi généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des Dames, & le vrai eſprit des gens de la Cour. Mais Corneille, qui fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois, que les Citoyens de Carthage ne parloient eux-mêmes ; Corneille, qui preſque ſeul a le bon goût de l'Antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à notre ſiécle, pour être entré dans le génie de ces nations, & avoir conſervé à la fille d'Aſdrubal, ſon véritable caractére. Ainſi, à la honte de nos jugemens, celui qui a ſurpaſſé tous nos Auteurs, & qui s'eſt peut-être ici ſurpaſſé lui-même, à rendre à ces grands noms tout ce qui leur étoit dû, n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devions, aſſervis par la coûtume aux choſes que nous voyons en uſage, & peu diſpoſés par la raiſon à eſtimer des qualités & des ſentimens qui ne s'accommodent pas aux nôtres.

Concluons, après une conſidération aſſez étendue, qu'Alexandre & Porus devoient

conſerver leur caractére tout entier ; que c'étoit à nous à les regarder ſur les bords de l'Hydaſpe, tels qu'ils étoient, non pas à eux de venir ſur les bords de la Seine étudier notre naturel, & prendre nos ſentimens. Le diſcours de Porus devoit avoir quelque choſe de plus étranger & de plus rare. Si Quinte-Curce s'eſt fait admirer dans la Harangue des Scythes, par des penſées & des expreſſions naturelles à leur nation, l'Auteur ſe pouvoit rendre auſſi merveilleux, en nous faiſant voir, pour ainſi parler, la rareté du génie d'un autre monde.

La condition différente de ces deux Rois, où chacun remplit ſi bien ce qu'il ſe devoit dans la ſienne ; leur vertu diverſement exercée dans la diverſité de leur fortune, attire la conſidération des Hiſtoriens, & les oblige à nous en laiſſer une peinture : le Poëte qui pouvoit ajouter à la vérité des choſes, ou les parer du moins de tous les ornemens de la Poëſie, au lieu d'en employer les couleurs & les figures à les embellir, a retranché beaucoup de leur beauté ; & ſoit que le ſcrupule d'en dire trop ne lui en laiſſe pas dire aſſez, ſoit par ſechereſſe & ſtérilité, il demeure beaucoup au deſſus du véritable. Il pouvoit entrer dans l'intérieur, & tirer du fond de ces grandes ames, comme fait Corneille, leurs plus ſecrets mouvemens : mais il regarde à peine les ſimples dehors, peu curieux à bien remarquer ce qui

paroît moins profond à pénétrer ce qui se cache.

J'aurois souhaité que le fort de la Piéce eût été à nous représenter ces grands hommes, & que dans une Scéne digne de la magnificence du sujet, on eût fait aller la grandeur de leurs ames jusqu'où elle pourroit aller. Si la conversation de Sertorius & de Pompée (1) a tellement rempli nos esprits; que ne devoit-on pas esperer de celle de Porus & d'Alexandre sur un sujet si peu commun? J'aurois voulu encore que l'Auteur nous eût donné une plus grande idée de cette guerre. En effet, ce Passage de l'Hydaspe, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir; une grande Armée de l'autre côté avec des chariots terribles, & des élephans alors effroyables; des éclairs, des foudres, des tempêtes, qui mettoient la confusion par tout; quand il fallut passer un fleuve si large sur de simples peaux; cent choses étonnantes qui épouvanterent les Macédoniens & qui sûrent faire dire à Alexandre, qu'enfin *il avoit trouvé un péril digne de lui:* tout cela devoit fort élever l'imagination du Poëte, & dans la peinture de l'appareil, & dans le récit de la bataille.

Cependant on parle à peine des Camps des deux Rois, à qui l'on ôte leur propre génie,

(1) Voyez le SERTORIUS de Corneille, Act. III. Sc. I.

pour les asservir à des Princesses purement imaginées. Tout ce que l'intérêt a de plus grand & de plus précieux parmi les hommes, la défense d'un pays, la conservation d'un Royaume, n'excite point Porus au combat; il y est animé seulement par les beaux yeux d'Axiane, & l'unique but de sa valeur est de se rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainsi les Chevaliers errans, quand ils entreprennent une avanture; & le plus bel esprit, à mon avis, de toute l'Espagne, ne fait jamais entrer Don Quichote dans le combat, qu'il ne se recommande à Dulcinée.

Un faiseur de Romans peut former ses Héros à sa fantaisie; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un Prince obscur, dont la réputation n'est pas venue jusques à nous: mais ces grands personnages de l'Antiquité, si célébres dans leur siécle, & plus connus parmi nous que les vivans même, les Alexandres, les Scipions les Césars ne doivent jamais perdre leur caractére entre nos mains; car le spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse, quand on leur donne des défauts qu'ils n'avoient pas, ou qu'on leur ôte des vertus qui avoient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs vertus établies une fois chez nous, intéressent l'amour propre comme notre vrai mérite: on ne sauroit y apporter la moindre altération, sans nous faire sentir ce

changement avec violence. Sur tout, il ne faut pas les défigurer dans la guerre, pour les rendre plus illuſtres dans l'amour. Nous pouvons leur donner des maîtreſſes de notre invention, nous pouvons mêler de la paſſion avec leur gloire; mais gardons nous de faire un Antoine d'un Alexandre, & ne ruinons pas le Héros établi par tant de ſiécles, en faveur de l'amant que nous formons à notre fantaiſie.

Rejetter l'amour de nos Tragédies comme indigne des Héros, c'eſt ôter ce qui nous fait tenir encore à eux par un ſecret rapport, par je ne ſai quelle liaiſon qui demeure encore entre leurs ames & les nôtres : mais pour les vouloir ramener à nous par ce ſentiment commun, ne les faiſons pas deſcendre au deſſous d'eux, ne ruinons pas ce qu'ils ont au deſſus des hommes. Avec cette retenue, j'avouerai qu'il n'y a point de ſujets où une paſſion générale que la nature a mêlée en tout, ne puiſſe entrer ſans peine & ſans violence. D'ailleurs, comme les femmes ſont auſſi néceſſaires pour la répréſentation que les hommes, il eſt à propos de les faire parler autant qu'on peut, de ce qui leur eſt le plus naturel, & dont elles parlent mieux que d'aucune choſe. Otez aux unes l'expreſſion des ſentimens amoureux, & aux autres l'entretien ſecret où les fait entrer la confidence, vous les réduiſez ordinaire-

ment à des converſations fort ennuyeuſes. Preſque tous leurs mouvemens, comme leurs diſcours, doivent être des effets de leur paſſion; leurs joies, leurs triſteſſes, leurs craintes, leurs deſirs doivent ſentir un peu d'amour pour nous plaire.

Introduiſez une mere qui ſe réjouit du bonheur de ſon cher fils, ou s'afflige de l'infortune de ſa pauvre fille, ſa ſatisfaction ou ſa peine fera peu d'impreſſion ſur l'ame des ſpectateurs. Pour être touchés des larmes & des plaintes de ce ſexe, voyons une Amante qui pleure la mort d'un Amant, non pas une femme qui ſe déſole à la perte d'un mari. La douleur des maîtreſſes tendre & précieuſe nous touche bien plus que l'affliction d'une veuve artificieuſe ou intereſſée, & qui toute ſincere qu'elle eſt quelquefois, nous donne toujours une idée noire des enterremens & de leurs cérémonies lugubres.

De toutes les veuves qui ont jamais paru ſur le théatre, je n'aime à voir que la ſeule Cornelie (1); parce qu'au lieu de me faire imaginer des enfans ſans pere, & une femme ſans époux, ſes ſentimens tous Romains rappellent dans mon eſprit l'idée de l'ancienne Rome & du grand Pompée.

Voilà tout ce qu'on peut raiſonnablement accorder à l'amour ſur nos théatres : mais

(1) Voyez le POMPE'E de Corneille.

qu'on se contente de cet avantage, où la régularité même pourroit être intereſſée, & que ſes plus grands partiſans ne croyent pas que le premier but de la Tragédie ſoit d'exciter des tendreſſes dans nos cœurs. Aux ſujets véritablement Héroïques, la grandeur d'ame doit être ménagée devant toutes choſes. Ce qui ſeroit doux & tendre dans la maîtreſſe d'un homme ordinaire, eſt ſouvent foible & honteux dans l'amante d'un Héros. Elle peut s'entretenir quand elle eſt ſeule, des combats intérieurs qu'elle ſent en elle-même; elle peut ſoûpirer en ſecret de ſon tourment, confier à une chere & ſûre confidente ſes craintes & ſes douleurs: mais ſoûtenue de ſa gloire, & fortifiée par ſa raiſon, elle doit toûjours demeurer maîtreſſe de ſes ſentimens paſſionnés, & animer ſon Amant aux grandes choſes par ſa réſolution, au lieu de l'en détourner par ſa foibleſſe.

En effet, c'eſt un ſpectacle indigne de voir le courage d'un Héros amolli par des ſoûpirs & des larmes: & s'il mépriſe fiérement les pleurs d'une belle perſonne qui l'aime, il fait moins paroître la fermeté de ſon cœur que la dureté de ſon ame.

Pour éviter cet inconvénient-là, Corneille n'a pas moins d'égard au caractére des femmes illuſtres, qu'à celui de ſes Héros. Emilie anime Cinna à l'exécution de leur deſſein

(1), & va dans ſon cœur ruiner tous les mouvemens qui s'oppoſent à la mort d'Auguſte. Cleopatre a de la paſſion pour Céſar, & met tout en uſage pour ſauver Pompée (2): elle ſeroit indigne de Céſar, ſi elle ne s'oppoſe à la lâcheté de ſon frere; & Céſar indigne d'elle, s'il eſt capable d'approuver cette infamie. Dircé dans l'OEDIPE conteſte de grandeur de courage avec Théſée, tournant ſur ſoi l'explication funeſte de l'Oracle, qu'il vouloit s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais il faut conſidérer Sophonibe (3), dont le caractére eût pû être envié des Romains même. Il faut la voir ſacrifier le jeune Maſſiniſſe au vieux Syphax, pour le bien de ſa Patrie: il faut la voir écouter auſſi peu les ſcrupules du devoir en quittant Syphax, qu'elle avoit fait les ſentimens de ſon amour, en ſe détachant de Maſſiniſſe: il faut la voir qui ſoûmet toutes ſortes d'attachemens; ce qui nous lie, ce qui nous unit, les plus fortes chaînes, les plus douces paſſions, à ſon amour pour Carthage, à ſa haine pour Rome: il faut la voir enfin, quand tout l'abandonne, ne ſe pas manquer à elle-même, & dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit gagnés pour ſauver ſon Pays, tirer du ſien un dernier ſecours

(1) Voyez le CINNA, Act. I. Sc. III.
(2) Dans la Tragédie de POMPE'E.
(3) Voyez la SOPHONISBE.

pour ſauver ſa gloire & ſa liberté.

Corneille fait parler ſes Héros avec tant de bienſéanſe, que jamais il ne nous eût donné la converſation de Céſar avec Cléopatre (1); ſi Céſar eût crû avoir les affaires qu'il eut dans Alexandrie, quelque belle qu'elle puiſſe être, juſqu'à rendre l'entretien d'un Amoureux agréable aux perſonnes indifférentes qui l'écoutent : il s'en fût paſſé aſſurément, à moins que de voir la bataille de Pharſale pleinement gagnée; Pompée mort, & le reſte de ſes partiſans en fuite. Comme Céſar ſe croyoit alors le maître de tout, on a pû lui faire offrir une gloire acquiſe, & une puiſſance apparemment aſſûrée : mais quand il a découvert la conſpiration de Ptolomée; quand il voit ſes affaires en mauvais état, & ſa propre vie en danger; ce n'eſt plus un Amant qui entretient ſa maîtreſſe de ſa paſſion, c'eſt le Général Romain qui parle à la Reine du péril qui les regarde, & la quitte avec empreſſement, pour aller pourvoir à leur ſûreté commune.

Il eſt donc ridicule d'occuper Porus de ſon ſeul amour, ſur le point d'un grand combat qui alloit décider pour lui de toutes choſes : il ne l'eſt pas moins d'en faire ſortir Alexandre, quand les ennemis ſe rallient. On pourroit l'y faire entrer avec empreſſement

(1) Voyez le POMPE'E, Act. IV. Sc. III.

pour chercher Porus, non pas l'en tirer avec précipitation pour aller revoir Cléophile; lui qui n'eut jamais ces impatiences amoureuſes, & à qui la victoire ne paroît aſſez pleine, que lorſqu'il avoit ou détruit, ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable, c'eſt qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté, ſans lui faire rien gagner de l'autre. Il eſt auſſi peu Héros d'amour que de guerre: l'hiſtoire ſe trouve défigurée, ſans que le Roman ſoit embelli: Guerrier, dont la gloire n'a rien d'animé qui excite notre ardeur; amant, dont la paſſion ne produit rien qui touche notre tendreſſe.

Voilà ce que j'avois à dire ſur Alexandre & ſur Porus. Si je ne me ſuis pas attaché régulièrement à une critique exacte, c'eſt que j'ai moins voulu examiner la Piéce en détail, que m'étendre ſur la bienſéance qu'on doit garder à faire parler les Héros; ſur le diſcernement qu'il faut avoir dans la différence de leurs caractéres; ſur le bon & le mauvais uſage des tendreſſes de l'amour dans la Tragédie, rejettées trop auſtérement par ceux qui donnent tout aux mouvemens de *la crainte* & de *la pitié*, & recherchées avec trop de délicateſſe par ceux qui n'ont de goût que pour cette ſorte de ſentimens.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES MATIERES

Principales contenues dans le second Tome.

On a mis une n. *pour marquer que le chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.*

A.

ALBUM *Amicorum*, ce que c'est. 236. son usage. *ibid.*

Alexandre le Grand, mis en paralléle avec César! 104. *& suiv.* Quel étoit son principal but dans ses études. 105. Sa passion pour Homére & pour Pindare. *ibid.* Il fut superstitieux. 106. Il étoit modéré dans les plaisirs de l'amour. 108. Excessif à l'égard des plaisirs de la table. *ibid.* Très-libéral. 109. Fort sensible à l'amitié. *ibid.* Ce qu'auroit fait Alexandre placé dans les mêmes circonstances où se trouve César. 110. Combien est admirable l'entreprise formée par Aléxandre d'attaquer le Roi de Perse. 111, 112. Fierté d'Aléxandre; où elle parut le plus. 113. Il est souvent en danger manifeste de perdre la vie. 114. L'étendue de ses conquêtes fort surprenante. 115. Il a joui paisiblement de son Empire. *ibid.* Tous les Capitaines de son armée Macédonienne comparés à lui, furent regardés comme des gens médiocres durant sa vie; ce qu'ils furent après sa mort. 116. Aléxandre est excusable d'avoir cher-

ché son origine dans les Cieux. *ibid.* Il ne donne pour raison que ses volontés. 117. Ses emportemens. 118. En quelles occasions il étoit dans son naturel. *ibid.*
Allemand, Caractére d'un Voyageur Allemand. 235. *& suiv.*
Andromaque, Tragédie de Racine, jugement de cette Piéce. 371, 372
Angleterre, détail des curiosités d'Angleterre. 240. *& suiv.*
Anglois, n'aiment pas les François. 211. 212. Caractére d'un politique Anglois chimérique. 184. *& suiv.*
Angloise, Caractére d'une Angloise grave & sottement capable. 233 *& suiv.*
Annibal, son caractére. 36. *& suiv.* Si ce qu'il fit en Italie, doit être préféré à ce que César a fait dans les Gaules. 42, 43. Tâche de rendre Fabius suspect aux Romains, & de faire valoir Minutius. 45. Il ne sait pas profiter de sa bonne fortune. 48. Raison de cette foiblesse. *ibid.* Sa grande habileté dans la guerre mise dans tout son jour. 55. *& suiv.*
Arts, les Arts & la politesse passent d'une Nation à une autre. 21, 22
Aubigny, (Louis Stuart d') grand Aumônier de la Reine Catherine, Infante de Portugal, ce qu'il pensoit des Jansénistes & du Jansénisme. 169. *& suiv.* a eu part à une Piéce de M. de S. Evremond. *n* 177
Auguste, tâche à persuader l'utilité de ses ordres avant que d'en exiger l'exécution. 77. Cache une Puissance nouvelle sous des noms connus. *ibid.* Consulte long-temps s'il doit retenir l'Empire, 78. *& suiv* Trouve dans sa modération la sûreté de sa personne & de sa puissance. 82. Il n'a-

voit pas beaucoup de talent pour la guerre. 83. Dans le gouvernement il conduiſoit tout. 85. Ne diſtinguoit point ſon intérêt de celui du Public. *ibid.* Il avoit ſoin de récompenſer le mérite. 86. Il vécut familiérement avec les gens de Lettres. 87. Souffrit ſans peine la liberté que le peuple ſe donne de juger des affaires publiques. 89. Fut trop ſenſible aux déſordres de ſa famille. 90. ſe laiſſe trop gouverner par Livie. *ibid. & ſuiv.* Combien ſon régne fut doux. 92. On a dit qu'il ne devoit jamais naître, ou jamais mourir. *n.* 92

B.

Bagoas, aimé d'Aléxandre, comme il l'avoit été de Darius. 108
Bal ridicule. 271. *& ſuiv.*
Berville, ſe trompe de croire que Pétrone ait voulu repréſenter Séneque par Eumolpe. 128
Briguelle, perſonnage de la Comédie Italienne. *n.* 143.
Brutus (Lucius Junius) adroit à ſe ſervir des diſpoſitions du peuple, après la mort de Lucréce. 8. Son caractére difficile à déterminer. *ibid.*
Brutus (Marcus) ſon caractére très-bien exprimé par Plutarque. 132

C.

Canaye (le Pere) ſon caractére. 137. *& ſuiv.* Ses réflexions pieuſes ſur la Religion. 161, 162. Son jugement ſur l'animoſité qu'il y a entre les Jeſuites & les Janſéniſtes. 167, 168. M. de S. Evremond avoit fait ſa Rhétorique ſous lui. *n.* 167
Caractéres des grands perſonnages de l'antiquité, doivent être conſervés religieuſement dans nos Piéces de Théatre. 391. *& ſuiv.*

Carthaginois, en quoi supérieurs aux Romains du temps de la premiére guerre Punique. 33, 34. Leur mauvaise conduite durant la seconde guerre Punique. 40. *& suiv.*
Casuistes trop rigides & trop relâchés, également dangereux. 170. *& suiv.*
Cavalerie, le bon usage en fut ignoré long-temps par les Romains. 16
Cervantes (Michel) Auteur de *Dom Quichotte*, son éloge 391
César, son éloge. 103. Mis en paralléle avec Alexandre. 104. *& suiv.* A quoi se réduit l'amour qu'il avoit pour les sciences. 106. César Sectateur d'Epicure. *ibid.* Nullement dévot. 106, 107. Amateur des voluptés qui le touchoient. 108. Exposé par cette raison aux railleries sanglantes du Poëte Catule. *ibid.* Le but de sa libéralité. 109. Le caractére de son amitié. *ibid.* Bon mot contre César. 108. Ce qu'auroit fait César placé dans les circonstances où se trouva Alexandre. 110. *& suiv.* Par la seule bataille de Pharsale il devint maître de cent peuples différens que d'autres avoient vaincus. 115. Il fut le plus grand des Romains. 116. Il étoit adroit à justifier ses injustices par de spécieux prétextes. 117. Egal & maître de ses passions. 118
Chapelain, cité. 149. Vers ridicules de sa *Pucelle*. n. *ibid.*
Circulation de l'or, si elle est possible. 223. *& suiv.*
Comminges (Madame de) son éloge. 337. *& suiv.*
Concetti Italiens. 195. *& suiv.*
Corneille (Pierre) habile à soutenir le caractére des Femmes illustres. 393. Il fait parler ses Héros avec toute sorte de bienséance. 396
Corneille, combien son caractére est aimable sur le Théatre. 393, 394

Courtisans, leur génie. 381. Deviennent ridicules en vieillissant. 382
Cremutius Cordus, nomme dans une histoire Brutus & Cassius *les derniers des Romains*. 88. Comment Auguste reçut cette liberté, & ce qu'elle coûta à l'Auteur sous Tibére. 89
Cyneas, Ministre de Pyrrhus, son caractére. 30

D.

Dames Venitiennes, leur esclavage. 251. *& suiv.*
Décies, ce quon doit juger de leur dévouement. 28
Délicatesse tyrannique. 75, 76
Deuil, il a ses charmes. 123
Douza, préféroit Pétrone à Lucain. 146

E.

Eumolpe, si le faux Eumolpe de Pétrone est le véritable Sénéque. 128
Evremond (Saint-) défendu contre M. Nodot. *n.* 138. Sous qui il avoit fait sa Rhétorique. *n.* 167.

F.

Fabius (Quintus) son caractére. 44
Fabricius, s'il doit être fort loué de son peu d'amour pour l'argent. 26. *& suiv.*
Femmes, quelle perte leur est plus sensible. 123, 124. jusqu'où va leur attachement à la beauté. 126. 127.
Femme accomplie, son portrait. 350. *& suiv.* Jugement sur ce portrait. 358
Florus, réflexion libre & judicieuse de cet Historien. 5, 6

Folie, différentes espéces de folie. 306. *& suiv.*
François, en quoi ils excellent sur les anciens. 149. Un de leurs grands défauts. 387. S'ils sont aimés des Anglois. 211, 212. Caractére d'un Voyageur François, 244. *& suiv.*
Françoise, caractére d'une Françoise bourgeoise & coquette. 244. *& suiv.*

G.

Gascon; Marquis Gascon, brillant avec un faux air de la Cour de France; son caractére. 203. *& suiv.* Sa maniére de voyager. 243. *& suiv.*
Gaulois, battent les Romains à la journée d'Allie, 50. Leur état lorsque César les conquit. 113, 114
Germanicus, devient suspect à Tibére, pour avoir appaisé les Légions. 94, 95
Gracchus, son caractére. 70. *& suiv.*
Greaterick (Valentin) Irlandois, passe en Angleterre après avoir long-temps abusé l'Irlande. *n.* 319
Guerre, la science de la guerre passe d'une Nation à une autre. 21, 22
Guerre Punique, quel fut le véritable sujet de la premiére guerre Punique. 32, 33
Guiche (le Comte de) obtient son retour en France par le crédit du Comte de Grammont. *n.* 368

H.

LA *Haye*, son éloge. 348, 349
Hollande, combien la vie qu'on méne dans cette République est douce. 344. *& suiv.* Les contributions y sont grandes, mais bien employées. 345. La différence de religion n'y cause aucun desordre. 346. Caractére des Dames Hollandoises. *ibid. & suiv.*

Hommes ; ce qui les a portés à se joindre en société. 28. *& suiv.*
Hoquincourt (le Maréchal d') son caractére. 156. *& suiv.* Amoureux de Madame de Montbazon. 158. *& suiv.* Son sentiment sur la Religion. 162

I.

Jansenistes, par quels artifices ils ont crû pouvoir supplanter les Jesuites, 167, 168. Sont divisés en trois classes. 170. Dans quel esprit ils agissent. 169, 170. Comment ils se sont soutenus. 170, 171. Leurs opinions choquent la nature & la Religion. 171. *& suiv.*
Jean de Salisbury, Evêque de Chartres, cité. *n.* 150.
Jesuites, d'où vient l'animosité qu'il y a entre eux & les Jansénistes. 167, 168. Comment ils se conduisent avec les grands Seigneurs. 157. *& suiv.*
Italien diseur de *Concetti*, son caractére. 195. *& suiv.*

L.

Lionne (le Marquis) son caractére. 379. *& suiv.*
Lionne (le Comte de) *n.* 359. *& suiv.*
Lorme (Marion de) son éloge. 342. *& suiv.*
Lucain, idée qu'il donne de la Religion de César. *n.* 106, 107

M.

Malherbe, tour ingénieux dont il se sert pour consoler une grande Princesse de la mort de son époux. 124, 125
Mancinus (Hostilius) fait un Traité honteux avec les Numantins. 69
Mariage, portrait d'un mariage mal assorti, où la

paix de la maison est troublée. 322. *& suiv.* La cause de ce désordre. 331, 332
Matrone d'Epheſe, son histoire traduite de Pétrone. 150. *& suiv.* S'il y a effectivement eu à Epheſe une Dame telle que Pétrone la dépeint. *n. ibid.*
Mécénas, excellent avis qu'il donne à Auguſte. 89
Ménage (Gilles) critique d'une de ſes obſervations ſur Malherbe. *n.* 125
Milon, Miniſtre de Pyrrhus, ſon caractére. 30
Minutius (Marcus) ſon caractére. 44. *& ſuiv.*
Moliere, ſon éloge. 368
Montagne, préfére Aléxandre à Céſar, 103. ce qu'il penſoit des opinions de Plutarque & de Sénéque. 130
Montbazon (la Ducheſſe de) mourut en 1657. *n.* 160. *& ſuiv.* Sa mort fut un des principaux motifs qui engagérent l'Abbé de la Trappe à quitter le monde. *n. ibid.*
Montréſor, ſon caractére. 121

N.

Naturel ſauvage & libre, ce qu'il eſt propre à produire, 9
Nodot, a critiqué M. de S. Evremond mal-à-propos. *n.* 138
Nuit voluptueuſe, décrite vivement par Pétrone. 147, 148

O.

OR, circulation de l'or; voyez *circulation.*
Orange (Guillaume-Henri dernier Prince d') caractére de ſon eſprit à l'âge de quatorze ans. 349.
Ovide, quelle fut la cauſe de ſon exil. 90.

P.

Parthes, redoutables à la République Romaine, lorſqu'elle étoit dans ſa plus grande puiſſance. 115

Pétrone, s'il a voulu ſe moquer de Sénéque, lorſqu'il tourne en ridicule le ſtile & l'éloquence de ſon ſiécle. 128. Jugement que Tacite fait de Pétrone. 133, 134. Son amour pour les plaiſirs ne le rendit pas ennemi des affaires. 135. Ce qu'on doit juger de la maniére dont il mourut. 135, 136. Quel but il s'eſt propoſé en compoſant le Livre que nous avons de lui. 137. *& ſuiv.* Si Pétrone a eu deſſein de nous décrire les débauches de Néron. 140. *& ſuiv.* Admirable par ſon ſtile, & par la facilité qu'il avoit à donner ingénieuſement toute ſorte de caractéres. 143. *& ſuiv.* Combien il eſt ſupérieur à Lucain. 146. Il fait paroître beaucoup d'éloquence dans ſes déclamations. 147. Pétrone eſt plus délicat que Catule & Martial. 148. A la réſerve d'Horace, il eſt peut-être le ſeul qui ait ſû parler de galanterie. *ibid.* S'il eſt l'Auteur de la Satire que nous avons ſous le nom de Pétrone. *n.* 134. 135

Peuples, ce qu'on dit de leur origine eſt ordinairement fabuleux. 1. *& ſuiv.*

Plutarque, mis en paralléle avec Sénéque. 130, 131. Jugement ſur les *Traités de Morale* de cet Auteur. 131. *& ſuiv.* Plutarque étoit ſenſible au plaiſir de la converſation. 131. Son goût fort médiocre pour les choſes purement de l'eſprit. *ibid.* Ses *vies des Hommes illuſtres*, ſon chef-d'œuvre. 132. *& ſuiv.* En quoi conſiſte ſur-tout l'excellence de cet Ouvrage. *ibid.* Plutarque ne pénétre pas fort avant dans le fond du naturel des perſonnages

qu'il entreprend de faire connoître. 133. Inférieur à Salluſte & à Montagne par cet endroit-là. *ibid.*
Politique, caractére d'un Politique Anglois ridicule. 184. *& ſuiv.*
Prophéte Irlandois, qui rapportoit toutes les maladies aux eſprits. 320. *& ſuiv.* Combien il étoit admiré & couru du peuple. 321. *& ſuiv.*
Pyrrhus, ſon caractére. 29

Q.

Quinte-Curce, s'eſt fait admirer par la harangue qu'il met dans la bouche des Scythes. 389

R.

Racine, ce qu'il devoit apprendre de Corneille. 383, 384. Il fait d'Aléxandre un Prince médiocre. 384. Donne à Porus un air François. 386. Parle trop foiblement du paſſage de l'Hydaſpe par Aléxandre. 388. *& ſuiv.* Défigure le caractére d'Aléxandre. 396
Raiſon, ſi la raiſon doit entrer dans la Religion. 162, 163
Rancé (Armand-Jean le Bouthillier de) Abbé de la Trappe; quel fut le principal motif de ſa converſion & de ſa retraite. *n.* 160, 161. Sa mort. *n.* 161
Relais de Pigeons, pour envoyer des nouvelles. 188
Robe; gens de robe, leur caractére. 382
Romains, ils ont eu la vanité de ſe croire deſcendus des Dieux. 2, 3. Dans les commencemens de la République, voiſins violens, étrangement capricieux & ruſtiques. 9, 10. Ce qu'on doit juger de leur frugalité, de leur modération, de leur éloignement des plaiſirs. 11, 12. De leurs premiéres guerres. 12. Caractére des Romains des premiers

siécles. 13, 14. En quoi les derniers Romains ont différé des anciens. 14. Cause des éloges excessifs donnés aux anciens Romains. 14, 15. Jusqu'où les Romains portoient la jalousie de la liberté. 17. La constitution de leur gouvernement les empêchoit de donner toujours le commandement de leurs armées aux plus habiles Chefs. 18, 19. Ils étoient peu habiles dans l'art militaire, du temps de la premiére guerre Punique. 19, 20. Leur courage & leur fermeté leur tenoient lieu de tout. 33. D'où venoient les grands avantages qu'Annibal remporta sur eux. 21, 22. Leur désintéressement quand Pyrrhus passa en Italie. 23. Leurs mœurs se corrompirent après la premiére guerre Punique. 35. Leur conduite à l'égard des Carthaginois, mal entendue. 36. Les Romains n'eurent jamais tant de grandeur, tant de véritable mérite, que du temps de la seconde guerre Punique. 37, 38. Ils furent après cela plus attachés à leur intérêt particulier, qu'à celui de la République. 59. *& suiv.* Quel étoit le génie des Romains lorsque Tibére parvint à l'Empire. 93. Leur condition malheureuse, sous les Empereurs après Tibére. 99, 100

Rome, son enfance a duré autant qu'elle a été gouvernée par des Rois. 4. Ses Rois ont eû des talens particuliers, qu'ils ont pris plaisir à cultiver. 4, 5. Cette diversité de talens est la cause du peu d'accroissement de Rome sous les Rois. *ibid.*

S.

Salluste, son caractére. 364, 375. Excelle à faire connoître le génie des hommes. 376. *& suiv.*

Scipion l'Africain, son caractére. 61. *& suiv.* Ses actions.

actions ont été plus avantageuſes à la République que ſes vertus. 65. & ſuiv.
Scuderi (Mademoiſelle de) peu ſavante dans la Mythologie des anciens, 148
Sénat, maniére ridicule dont on harangue quelquefois dans un Sénat. 304. & ſuiv.
Sénateurs de Veniſe, leur politique myſtérieuſe. 213. & ſuiv. 321. & ſuiv.
Sénéque, par quel endroit il étoit le plus eſtimable. 127. Jugement ſur ſon ſtile. 128. Quel eſt l'effet naturel de ſes diſcours. 129, 130. Il y a pluſieurs faits curieux répandus dans ſes Ouvrages, 130. Ses opinions trop ſévéres, & peu convenables à ſon état. *ibid.*
Sertorius, Tragédie de Corneille, ſon éloge. 390. 391
Songes, leur cauſe agréablement décrite par Pétrone. 146
Sophonisbe, ſon caractére admirablement bien exprimé par Corneille. 388
Spéculation militaire. 189 & ſuiv.
Sylla, ſa mort comparée avec celle de Céſar. 78

T.

Tacite, ſon caractere. 364. 373. & ſuiv. Le Jugement qu'il fait de Pétrone. *n.* 133. & ſuiv.
Tarquin le ſuperbe, ſon caractére. 6
Tibére, ſon deſſein le plus caché mais le mieux ſuivi 94. Un grand mérite lui étoit ſuſpect. *Ibid.* & ſuiv. Il agit ouvertement en tyran ſanguinaire. 96. 97. Tout lui fait ombrage. *Ibid.* & ſuiv. La vie lui devient onereuſe. 98. Il fut la cauſe de tous les déſordres des Régnes ſuivans. 100 & ſuiv.

Tite-Live, les éloges qu'il donna à Pompée ne lui firent pas perdre la bienveillance d'Auguſte. 88. 89. Examen du jugement qu'il a fait ſur ce qui ſeroit arrivé, ſuppoſé qu'Alexandre eût fait la guerre aux Romains. 15 *& ſuiv.*
Turenne (le Vicomte de) donne un conſeil qui ſauve la France. *n.* 57.

V

Velleïus Paterculus, ſon éloge. 385. Louange délicate qu'il donne à Céſar. *ibid.*
Vénitiens, caractére de leur politique myſtérieuſe. 213. *& ſuiv.* 304. *& ſuiv.*

W

Wit (Jean de) Penſionnaire de Hollande; ſon éloge. 346

X.

Xantipe, rétablit les affaires des Carthaginois. 19 *& ſuiv.* Son mérite eſt cauſe de ſa perte. 20. 21.

Fin de la Table des Matieres du Tome ſecond.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Libra
University of

Date due

For failure to retur
or before the last d
below there will be a
cents, and an extra c
cents for each additi

April 17-67

JUL 10 1967

JUL 17 1967